

J'AI
LU

PHILIP K. DICK

simulacres



PHILIP K. DICK

SIMULACRES

*traduit de l'américain par Marcel THAON
avec la collaboration de Christian GUERET*



[Rev 2, 07/05/2011]

J'ai Lu

Cet ouvrage a paru sous le titre original :
THE SIMULACRA

© 1964 by Ace Books
© Calmann-Lévy, 1973

1

Cette note de service de l'Entreprise musicale électronique effrayait Nat Flieger. Il n'y avait pourtant pas de quoi. Elle annonçait, il est vrai, un événement considérable : le fameux pianiste soviétique Richard Kongrosian, un psychokinétiste qui jouait Brahms et Schumann sans toucher le clavier, avait été repéré à sa résidence d'été de Jenner, en Californie. Avec un peu de chance, Kongrosian serait disponible pour une série de séances d'enregistrement. Cependant...

Peut-être, songea Flieger, étaient-ce les forêts sombres et humides de l'extrême nord de la Côte californienne qui lui répugnaient ? Il aimait bien les terres méridionales sèches, proches de Tijuana, là où l'E.M.E. avait ses bureaux principaux. Mais, s'il fallait en croire la note, Kongrosian ne sortirait pas de sa résidence d'été ; il était entré dans une période de semi-retraite, poussé par quelque drame familial inconnu, que l'on supposait concerner sa femme ou son fils. Tout se serait produit des années auparavant, prétendait la note.

Il était 9 heures du matin. Nat Flieger versa de l'eau dans une tasse d'un air songeur et se mit à nourrir le protoplasme incorporé dans la platine enregistreuse Ampek-Fa2 qu'il gardait dans son bureau ; la forme de vie ganymédienne était insensible à la douleur et n'avait pas encore manifesté de mécontentement à être transformée en élément de système électronique... Sur le plan neurologique, elle était de caractère primitif, mais elle demeurait inégalée comme récepteur auditif.

L'eau pénétra goutte à goutte dans les membranes de l'Ampek-Fa2 et fut absorbée avec reconnaissance ; les conduits du système vivant palpiterent. « Je pourrais t'emmener », décida Flieger. Le Fa2 était portatif et il préférait sa courbe à celle d'équipements plus récents et plus perfectionnés. Flieger alluma un *delicado*, marcha jusqu'à la fenêtre de son bureau

pour rendre transparent le volet ; le chaud soleil mexicain éclata dans la pièce et le fit cligner des yeux. Le Fa2 entra alors dans une activité intense, ses processus métaboliques stimulés utilisant la lumière et l'eau. Par habitude, Flieger le regardait faire, mais son esprit était toujours plongé dans la note de service enregistrée.

Une fois de plus, il la prit en main, la serra, et elle se mit aussitôt à pleurnicher : « ... cet événement constitue pour l'E.M.E. un défi de taille, Nat. Kongrosian refuse de jouer en public, mais nous avons un contrat de notre filiale de Berlin, Art-Cor, et, légalement, nous pouvons le *forcer* à enregistrer pour nous... du moins, si nous arrivons à le faire rester tranquille assez longtemps. Hein, Nat ? »

— Oui, fit Nat Flieger en hochant la tête d'un air absent pour répondre à la voix de Leo Dondoldo.

Pourquoi le fameux pianiste soviétique avait-il acquis une maison dans le nord de la Californie ? Cela en soi était déjà un choix « radical », mal considéré par le gouvernement central de Varsovie. Et, si Kongrosian avait appris à défier les ukases de l'autorité communiste suprême, il ne fallait pas trop s'attendre à le voir reculer devant une action de l'E.M.E. Kongrosian, qui avait maintenant la soixantaine, était passé maître dans l'art d'ignorer les ramifications légales de la vie sociale contemporaine, que ce soit dans les territoires communistes ou aux U.S.E.A. Comme bien des artistes, Kongrosian louvoyait à sa façon entre les deux réalités sociales écrasantes.

Un peu de battage serait nécessaire dans cette campagne. Comme on le savait bien, le public avait la mémoire courte ; il faudrait le forcer à se rappeler l'existence de Kongrosian et de ses talents musicaux psioniques. Mais le Service publicité de l'E.M.E. pouvait facilement s'en charger ; après tout, il avait réussi à vendre plus d'un inconnu, et Kongrosian, en dépit de son éclipse momentanée, n'en était pas un. « Mais je me demande si Kongrosian est toujours aussi bon », songea Nat Flieger.

La note essaya de l'en convaincre : « ... tout le monde sait que Kongrosian jouait encore très récemment dans des réunions intimes, déclara-t-elle avec ferveur. Pour de gros bonnets en

Pologne et à Cuba, et devant l'élite portoricaine de New York. L'année dernière, à Birmingham, il s'est produit devant cinquante millionnaires noirs ; les bénéfices réalisés sont allés aider la colonie lunaire afromusulmane. J'ai parlé à deux ou trois compositeurs modernes qui se trouvaient là ; ils m'ont juré que Kongrosian n'avait rien perdu de son punch. Voyons... c'était en 2040. Il avait alors 52 ans. Et, bien sûr, il est toujours fourré à la Maison Blanche, en train de jouer pour Nicole et la non-entité qu'est der Alte. »

« On ferait bien de montrer le Fa2 à Jenner et de tout mettre sur bande magnétique, décida Nat Flieger. C'est peut-être notre dernière chance ; les artistes psis ont la réputation de mourir prématurément. »

Il répondit à la note. « Je vais m'en charger, monsieur Dondoldo. Je vais me rendre à Jenner par la voie des airs et tenter de négocier personnellement avec lui. » Il avait pris sa décision.

— Biiien, exulta la note.

Nat Flieger éprouva de la sympathie pour elle.

*
* *

Alerte, bourdonnante, odieusement insistante, la machine-reporter commença :

— Est-il vrai, Dr Egon Superb, que vous allez tenter de pénétrer dans votre cabinet aujourd'hui ?

Il devrait exister une façon d'empêcher ces machines d'entrer chez soi, songea le Dr Superb. Pourtant, c'était impossible.

— Dès que j'aurai terminé le petit déjeuner que je suis en train de manger, répondit-il, je monterai dans ma roue, je me rendrai à San Francisco, je me garerai dans un parking et irai directement à pied à mon cabinet de Post Street où, comme à mon habitude, j'aurai une relation psychothérapique avec mon premier malade du jour. Cela en dépit de la loi, le soi-disant McPhearson Act.

Il but son café.

— Et vous avez le soutien...

— L'A.I.P.P. approuve totalement mon action, dit le Dr Superb. (En fait, il avait parlé au conseil exécutif de l'Association internationale des psychanalystes praticiens, seulement dix minutes auparavant.) Je ne sais pour quelle raison vous avez choisi de m'interviewer, moi. Tous les membres de l'A.I.P.P. se trouveront dans leur bureau ce matin.

Et il y avait plus de dix mille membres, éparsillés à travers les U.S.E.A., que ce soit en Amérique du Nord ou en Europe.

La machine-robot eut un ronronnement confidentiel :

— À qui attribuez-vous la responsabilité du passage de l'Acte McPhearson, et la facilité avec laquelle der Alte a signé sa mise en application ?

— Vous le savez, dit le Dr Superb, et moi aussi. Pas l'armée et pas Nicole, même pas la Police Nationale. C'est la grande entreprise d'éthique pharmaceutique, le cartel A.G. Chemie de Berlin.

Tout le monde était au courant, cela n'avait rien de nouveau. Le puissant cartel allemand avait imposé au monde entier l'idée de pharmacothérapie des maladies mentales ; il y avait une fortune à faire dans ce domaine. Et, en corollaire, les psychanalystes étaient déclarés officiellement charlatans, à égalité avec les boîtes à orgones et les guérisseurs par nourriture diététique. Ce n'était plus comme au siècle précédent, au temps ancien où les psychanalystes avaient une certaine importance. Le Dr Superb soupira.

— Éprouvez-vous de l'angoisse, dit la machine-reporter d'un ton pénétrant, à abandonner votre profession sous une pression extérieure ? Hmm ?

— Dites à vos téléspectateurs, fit le Dr Superb lentement, que nous avons l'intention de continuer, loi ou pas loi. Nous servons à quelque chose, tout comme la thérapie chimique. En particulier dans les cas de déformations caractériologiques... où la totalité de la vie du patient est en cause.

Il voyait maintenant que la machine-reporter représentait un des réseaux de télévision les plus importants ; il y avait peut-être une audience de cinquante millions de personnes qui

assistaient tranquillement à cet échange de balles. Le Dr Superb se sentit soudain la gorge serrée.

Après le petit déjeuner, alors qu'il marchait vers sa roue, il trouva un deuxième reporter mécanique sur sa route.

— Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, voici le dernier représentant de la tradition des analystes de l'École de Vienne. Peut-être le psychanalyste jadis distingué que fut le Dr Superb nous dira-t-il quelques mots. Docteur ? (Il roula vers lui et lui barra le passage :) Comment vous sentez-vous, monsieur ?

— Je ne me sens pas très bien, dit le Dr Superb. Veuillez vous écarter s'il vous plaît.

— Alors qu'il se rend pour la dernière fois à son cabinet, déclara la machine tandis que le psychiatre s'enfuyait, le Dr Superb a l'air d'un homme condamné, et pourtant secrètement fier de savoir que, suivant ses idées, il a accompli sa tâche. Mais le temps et les ans ont laissé derrière eux tous les Dr Superb... et seul l'avenir nous dira si c'est un bien. Telle la pratique de la saignée, la psychanalyse a prospéré, puis a décliné, et une nouvelle thérapeutique l'a maintenant remplacée.

À bord de sa roue, le Dr Superb s'avança sur l'échangeur routier, et il se trouva bientôt en train de rouler sur l'autobahn en direction de San Francisco, toujours patraque, redoutant ce qu'il savait être inévitable : l'affrontement qui l'attendait dans peu de temps avec les autorités.

Il était déjà trop vieux, et son corps s'alourdissait. Physiquement, il n'était plus assez alerte pour participer à de tels événements. Et il avait un commencement de calvitie que la glace de sa salle de bains se chargeait de lui révéler chaque matin. Cinq ans auparavant, il avait divorcé de sa troisième femme, et ne s'était pas remarié ; sa carrière était sa vie, sa famille. Et puis quoi ? Il était indiscutable, ainsi que la machine-reporter l'avait dit, qu'il se rendait aujourd'hui pour la dernière fois à son cabinet. Cinquante millions de gens en Amérique du Nord et en Europe le regarderaient, mais cela lui donnerait-il une nouvelle vocation, un nouveau but transcendental pour remplacer l'ancien ? Non, sûrement pas.

Pour se consoler, il décrocha le téléphone de la roue et composa un numéro pour écouter une prière.

Lorsqu'il se fut garé et eut marché jusqu'à son cabinet de Post Street, il découvrit une petite foule de curieux, plusieurs autres machines-reporters et une poignée de policiers de San Francisco en uniforme bleu qui l'attendaient.

— 'jour ! leur jeta maladroitement le Dr Superb en gravissant l'escalier du bâtiment, la clé en main.

La foule s'écarta pour le laisser passer. Il déverrouilla sa porte et l'ouvrit. Le soleil matinal se répandit dans le long couloir, éclairant les estampes de Paul Klee et Kandinsky qu'il avait installées avec le Dr Buckleman sept ans auparavant, lorsqu'ils avaient décoré ensemble le bâtiment plutôt ancien.

L'une des machines déclara :

— Le test aura lieu, chers téléspectateurs, lorsque le premier patient du Dr Superb se présentera.

Les policiers, au repos réglementaire, attendaient silencieusement.

S'arrêtant sur le seuil avant de pénétrer dans son cabinet, le Dr Superb jeta un regard sur les gens présents et leur dit alors :

— Une belle journée, pour le mois d'octobre tout au moins.

Il essaya de penser à quelque chose d'autre, à une phrase héroïque qui exprimerait la noblesse de ses sentiments et de sa position. Mais rien ne lui vint à l'esprit. Peut-être, décida-t-il, était-ce tout simplement parce qu'il n'y avait là aucune noblesse ; il ne faisait que ce qu'il avait fait cinq jours par semaine pendant des années, et cela ne demandait pas un courage particulier de sacrifier à la coutume une fois de plus. Bien sûr, il paierait de sa liberté son entêtement de mulet ; il le savait intellectuellement, mais son corps, son système nerveux inférieur ne le savaient pas. Somatiquement, il continuait à suivre son petit bonhomme de chemin.

Quelqu'un dans la foule, une femme, lança :

— On est avec vous, docteur, bonne chance.

Plusieurs autres lui firent des sourires et un applaudissement ténu s'éleva, très bref. Les policiers avaient l'air de s'ennuyer. Le Dr Superb ferma la porte et s'avança.

Dans la première pièce, au bureau, sa réceptionniste Amanda Conners leva la tête et dit :

— Bonjour, docteur.

Sa chevelure rouge vif brillait, attachée par un ruban, et, sous son sweater de mohair décolleté, ses seins jaillissaient divinement.

— 'jour, fit le Dr Superb, heureux de la voir là. (Il lui tendit sa veste qu'elle pendit dans le placard.) Hmm, qui est le premier client ?

Il alluma un cigare doux de Floride. Amanda consulta son agenda et dit :

— C'est M. Rugge, docteur. À 9 heures. Ce qui vous laisse le temps de prendre une tasse de café. Je vais la préparer.

Elle se dirigea rapidement vers le distributeur de café qui se trouvait dans un coin.

— Vous savez ce qui ne va pas tarder à se produire ici, dit Superb. Non ?

— Oh oui. Mais l'A.I.P.P. paiera la caution, n'est-ce pas ?

Elle lui apporta la petite tasse en carton ; ses doigts tremblaient en la tenant.

— Je crains que ce ne soit la fin de votre présent emploi.

— Oui. (Mandy hocha la tête ; son sourire avait disparu ; ses grands yeux s'étaient obscurcis.) Je ne peux pas comprendre pourquoi der Alte n'a pas mis son veto au projet de loi. Nicole s'y opposait et j'étais donc sûre qu'il ferait de même, jusqu'au dernier moment. Mon Dieu, le gouvernement possède cet appareil à voyager dans le temps ; il pourrait certainement aller dans le futur et voir le mal que tout ceci causera, l'appauvrissement infligé à notre société.

— Peut-être ont-ils regardé dans le futur.

« Et, pensa-t-il, qu'il n'y aura pas d'appauvrissement. »

La porte du cabinet s'ouvrit. C'était le premier client de la journée, M. Gordon Rugge, pâle de nervosité.

— Ah ! vous êtes venu, fit le Dr Superb.

En fait, Rugge était en avance.

— Les salauds, lança Rugge...

C'était un homme de haute taille, mince, la trentaine, bien habillé : il était courtier de son métier, dans Montgomery Street.

Derrière Rugge apparurent deux membres de la police municipale en civil. Ils fixèrent leur regard sur le Dr Superb qui attendait.

Les machines-reporters allongeaient leurs récepteurs en forme de tuyaux, absorbant rapidement les données. Pendant un moment personne ne bougea, ni ne parla.

— Passons dans mon bureau, dit le Dr Superb à Rugge. Et reprenons là où nous étions restés vendredi dernier.

— Vous êtes en état d'arrestation, déclara aussitôt l'un des policiers. (Il s'avança et tendit un mandat plié au Dr Superb.) Venez.

Lui saisissant le bras, il commença à le tirer vers la porte ; l'autre policier en civil se plaça de l'autre côté, de manière à coincer Superb entre eux deux. Ce fut fait proprement, sans éclat.

S'adressant à Rugge, le Dr Superb dit :

— Je suis désolé, Gordon. Manifestement, il n'y a rien que je puisse faire pour continuer votre traitement.

— Ces chiens veulent que je prenne des médicaments, fit amèrement Rugge. Et ils savent que les pilules me rendent malade ; elles me sont néfastes.

— Il est intéressant, murmura l'une des machines au profit de ses téléspectateurs, d'observer la fidélité du client de l'analyste. Et cependant, pourquoi pas ? Il y a peut-être des années que cet homme a mis sa foi en la psychanalyse.

— Cela fait six ans, lui répondit Rugge. Et je continuerais encore six, s'il le fallait.

Silencieusement, Amanda Conners se mit à pleurer dans son mouchoir.

Tandis que le Dr Superb était escorté jusqu'à leur voiture par les policiers de San Francisco en civil et en uniforme, la foule lança encore une fois de faibles acclamations d'encouragement. Mais, observa Superb, c'était pour la plupart des gens âgés. Des résidus des temps anciens où la psychanalyse était respectée ; comme lui, ils appartenaient entièrement à une autre époque. Il aurait voulu voir quelques jeunes, mais il ne s'en trouva point.

*

* *

Au commissariat de police, un homme au visage mince, vêtu d'un lourd manteau et en train de fumer un cigare philippin Bela King fait main, jeta par la fenêtre un coup d'œil froid et sans expression, consulta sa montre, puis se mit à aller et venir impatiemment.

Il avait juste éteint son cigare et se préparait à en allumer un autre, lorsqu'il aperçut la voiture. Il se précipita aussitôt à l'extérieur, vers la plate-forme où les policiers se préparaient à faire subir le rituel d'entrée à l'individu en question.

— Docteur, dit-il, je m'appelle Wilder Pembroke. Je voudrais vous parler un instant. (Il fit un signe de tête et les policiers reculèrent en lâchant Superb). Entrez donc ; j'utilise temporairement une pièce au premier. Ce ne sera pas long.

— Vous n'êtes pas de la police municipale, dit le Dr Superb en le fixant d'un œil perçant. Peut-être appartenez-vous à la P.N. (Il avait maintenant l'air mal à l'aise.) Oui, ça doit être ça.

En le conduisant vers l'ascenseur, Pembroke déclara :

— Considérez-moi simplement comme étant partie intéressée. (Il baissa la voix tandis qu'un groupe d'officiers de police passait à côté d'eux.) Intéressée à vous voir de retour en votre cabinet pour traiter vos patients.

— Vous avez le pouvoir de faire ça ? demanda Superb.

— Je le crois. (L'ascenseur arriva et ils y pénétrèrent.) Il faudra quand même une heure ou deux pour vous y ramener. Tâchez d'être patient.

Pembroke alluma un nouveau cigare. Il n'en offrit pas à Superb.

— Puis-je vous demander dans quel organisme d'État vous travaillez ?

— Je vous l'ai dit. (Pembroke perdait patience.) Il suffit que vous me considériez comme une partie intéressée ; ne comprenez-vous pas ? (Il fixa Superb et aucun d'eux ne rompit plus le silence avant d'avoir atteint le premier étage). Désolé d'être aussi sec, dit Pembroke, tandis qu'ils s'avançaient dans le couloir. Mais je suis très ennuyé par votre arrestation. Très inquiet. (Il tint la porte ouverte et Superb entra précautionneusement dans la Chambre 209.) Bien sûr, je m'inquiète plutôt facilement. C'est mon travail, plus ou moins.

De même que c'est votre travail de vous forcer à rester affectivement neutre.

Il sourit, mais le Dr Superb ne lui rendit pas son sourire. Trop tendu pour cela, observa Pembroke. La réaction de Superb correspondait au profil qui se trouvait dans son dossier.

Ils s'assirent d'un air las, l'un face à l'autre.

— Il y a quelqu'un qui viendra vous consulter, fit Pembroke, dans peu de temps ; et qui deviendra un de vos patients. Vous comprenez ? Nous désirons donc que vous soyez en fonction à ce moment ; nous voulons que votre cabinet soit ouvert, pour que vous puissiez le recevoir et le traiter.

Le Dr Superb hocha la tête, le visage figé, et dit :

— Je vois.

— Le reste – les autres gens que vous traiterez – nous nous en moquons. Que leur état s'aggrave ou s'améliore ; qu'ils vous payent une fortune ou qu'ils épluchent vos factures – peu importe. Seul compte cet individu.

— Et après qu'il aura été traité vous me mettrez au chômage ? Comme tous les autres psychanalystes ?

— Nous en parlerons alors. Pas maintenant.

— Quel est cet homme ?

— Je ne vous le dirai pas, fit Pembroke.

— Je suppose, dit Superb après une pause, que vous avez utilisé l'appareil à voyager dans le temps de von Lessinger pour observer les résultats obtenus sur ce patient ?

— Oui.

— Vous n'avez donc pas de doute. Je réussirai à le guérir.

— Au contraire, fit Pembroke, vous ne pourrez rien faire ; c'est exactement ce que nous attendons de vous. S'il reçoit un traitement chimique, il recouvrera son équilibre mental. Et il est extrêmement important pour nous qu'il reste malade. Vous voyez donc pourquoi, docteur, nous avons besoin des soins professionnels d'un charlatan, d'un psychanalyste praticien. (Pembroke ralluma soigneusement son cigare qui s'était éteint.) Vos instructions de base sont donc les suivantes : Ne refuser aucun client nouveau. Vous comprenez ? Si malade soit-il, ou plutôt, si manifestement normal.

Il sourit ; le malaise du docteur l'amusait beaucoup.

2

Les lumières brillaient tard dans l'Abraham-Lincoln, le grand immeuble communautaire, car c'était la nuit de la Toussaint : leur contrat exigeait des six cents résidents qu'ils se trouvent assemblés dans le hall collectif souterrain. Ils entraient un à un, hommes, femmes et enfants. À la porte, Vince Strikerock, froid, très homme d'affaires, bon et solide bureaucrate, faisait fonctionner le nouvel identificateur, les contrôlant un à un, pour s'assurer que personne d'un autre bâtiment ne s'infiltrait. Les résidents s'y soumettaient de bon gré et tout allait très vite.

— Salut, Vince : ça nous ramène à quand, tout ça ? lança le vieux Joe Purd, le plus ancien habitant de l'immeuble.

Il avait emménagé avec sa femme et ses deux enfants en mai 1992, le jour de l'inauguration du bâtiment. Sa femme était morte maintenant ; les enfants avaient grandi, s'étaient mariés, avaient déménagé ; mais Joe était resté.

— À un bon bout de temps, dit Vince tranquillement, mais maintenant il n'y a plus d'erreur possible. Ce n'est plus uniquement de moi que cela dépend...

Jusqu'alors, durant son travail permanent de sergent d'armes, il laissait passer les gens en se fiant à ses talents de physionomiste. Mais de cette façon, deux farceurs de Robin-Hill-Manor avaient pu s'infiltrer un jour et perturber l'assemblée par leurs questions et commentaires. Cela ne se reproduirait pas ; Vince Strikerock se l'était juré et en avait fait le serment devant les résidents. Et il était sérieux.

Mme Wells avait un sourire figé en distribuant des exemplaires de l'ordre du jour et elle psalmodiait : « L'Article 3A, budget pour les réparations de la toiture, est devenu 4A. Notez-le bien, s'il vous plaît. » Les copropriétaires recevaient leur ordre du jour, puis se séparaient en deux

courants qui s'écoulaient vers les côtés opposés de la salle ; la faction libérale du bâtiment s'asseyait à droite et les conservateurs à gauche, les uns ignorant ostensiblement l'existence des autres. Quelques personnes non engagées – des nouveaux venus ou des originaux – prenaient des sièges à l'arrière, empruntées et silencieuses, alors que toute la salle bourdonnait d'une multitude de petites conférences. L'état d'esprit du groupe, l'ambiance étaient à la tolérance, mais les résidents savaient que, ce soir-là, il y aurait un affrontement. Il était à supposer que les deux partis s'étaient préparés. Ça et là, documents, pétitions, coupures de presse bruissaient au fur et à mesure qu'ils étaient lus, échangés, envoyés et renvoyés de tous côtés.

Sur l'estrade, assis à la même table que les quatre administrateurs de l'immeuble, le président Donald Tishman avait la nausée. Homme paisible, il craignait ces discussions souvent brutales. Lorsqu'il n'y assistait qu'en tant que spectateur, c'était déjà trop de violence pour lui ; or, ce soir-là, il lui faudrait prendre une part active aux événements. Le temps avait passé et le fauteuil présidentiel lui était revenu, ainsi que cela se produisait pour tous les habitants à tour de rôle, et bien sûr, juste le soir où la question de l'éducation allait atteindre sa phase aiguë.

La salle était presque remplie. Patrick Doyle, le pilote céleste actuel, l'air malheureux dans sa longue toge blanche, leva les bras pour obtenir le silence.

— La prière inaugurale, cria-t-il d'une voix enrouée (il s'éclaircit la gorge et sortit un petit carton). Veuillez tous fermer les yeux et baisser la tête, dit-il.

Il jeta un coup d'œil aux administrateurs et à Tishman qui lui fit signe de continuer.

— Père divin, lut Doyle, nous, habitants de l'immeuble communautaire Abraham-Lincoln, te prions de bénir ce soir notre assemblée. Hum, nous demandons que, dans ta générosité, tu nous permettes de rassembler les fonds nécessaires aux réparations de la toiture qui semblent s'imposer. Nous demandons la guérison de nos malades et que sagesse nous soit accordée dans le choix de ceux à qui nous

permettrons de vivre chez nous. Nous demandons encore qu'aucun étranger ne s'infiltre parmi nous et ne perturbe nos vies où règnent l'ordre et la loi. Et pour terminer, nous demandons surtout, si tel est ton désir, que Nicole Thibodeaux n'ait plus les sinusites qui l'ont empêchée d'apparaître à la télévision ces derniers temps, et que ses maux de tête n'aient aucun rapport avec l'accident dont nous nous souvenons tous, accident au cours duquel un employé du théâtre laissa malencontreusement tomber un poids qui la heurta au crâne et l'envoya à l'hôpital pour plusieurs jours. Voilà, amen.

Les spectateurs acquiescèrent : Amen.

Se levant de son fauteuil, Tishman déclara :

— Et maintenant, avant l'essentiel de la réunion, nous allons connaître quelques minutes qui en vaudront la peine, avec un échantillon de nos talents, présenté pour notre plaisir. D'abord les trois petites Fetersmöller de l'appartement numéro 205. Elles vont danser sur l'air de « je construirai un escalier vers les étoiles ».

Il se rassit et sur la scène s'avancèrent trois blondinettes, déjà connues du public grâce aux représentations précédentes.

Tandis que les Fetersmöller, en pantalon rayé et veste argentée brillante, frottaient des pieds en souriant, la porte du couloir s'ouvrit et un retardataire, Edgar Stone, apparut.

Ce soir, il était en retard parce qu'il venait de noter les tests de son voisin de palier, Ian Duncan, et, alors qu'il se trouvait sur le seuil, son esprit était encore préoccupé par ces tests et les mauvais résultats de Duncan – qu'il connaissait à peine. Sans même avoir fini la notation, il lui semblait deviner que Duncan avait échoué.

Sur la scène, les petites Fetersmöller chantaient de leur voix grinçante, et Stone se demanda pourquoi il était venu. Peut-être pour la simple raison qu'il voulait éviter une amende, car il était obligatoire pour tous les copropriétaires de se trouver là ce soir. Ces représentations d'amateurs, organisées si souvent, ne lui disaient rien ; il se rappelait le bon vieux temps où la télévision offrait des distractions, des spectacles réalisés par des professionnels. Maintenant, bien sûr, tous les bons professionnels avaient un contrat avec la Maison Blanche ; la

télévision était devenue éducative et non plus divertissante. Stone songea à ce splendide âge d'or, depuis longtemps révolu, où l'on passait de vieux films de comiques comme Jack Lemmon et Shirley MacLaine, puis il regarda de nouveau les sœurs Fetersmöller et gémit.

Vince Strikerock, toujours de service, lui jeta un coup d'œil sévère en l'entendant.

Du moins avait-il manqué la prière. Il présenta sa carte à la coûteuse nouvelle machine de Vince qui le laissa avancer – coup de chance ! – sur le côté vers un fauteuil libre. Est-ce que Nicole les regardait, ce soir ? Y avait-il un impresario quelque part parmi les spectateurs ? Il ne vit aucun visage étranger. Les petites Fetersmöller perdaient leur temps. Il s'assit, ferma les yeux et écouta, incapable de supporter le spectacle. « Elles n'arriveront jamais, pensa-t-il. Il faudra qu'elles se fassent une raison, ainsi que leurs ambitieux parents : elles n'ont pas plus de talent que nous autres... » L'Abraham-Lincoln avait peu apporté au patrimoine culturel des U.S.E.A., en dépit de beaucoup d'acharnement et de détermination ; on n'y pouvait rien changer.

La situation désespérée des Fetersmöller lui rappela une fois de plus les tests que Ian Duncan, tremblant et le visage cireux, avait remis entre ses mains, tôt dans la matinée. Si Duncan échouait, son sort serait encore pire que celui des petites Fetersmöller, parce qu'il ne pourrait même plus vivre dans l'Abraham-Lincoln : il disparaîtrait – à leurs yeux du moins – et retournerait à une position sociale méprisée et archaïque. Selon toute probabilité, à moins qu'il ne soit doté de talents particuliers, il se retrouverait dans un dortoir, à travailler manuellement, ainsi qu'ils l'avaient tous fait dans leur adolescence.

Bien sûr, on lui rembourserait l'argent dépensé pour son appartement, somme importante qui représentait le seul investissement majeur de la vie d'un homme. D'un certain point de vue, Stone l'enviait. « Qu'est-ce que je ferais, se demanda-t-il, les yeux clos, si l'on me rendait ma part résiduelle sur-le-champ, en bloc ? Peut-être émigrerais-je... J'achèterais l'une de

ces ruines volantes, qu'on vous vend illégalement pour trois fois rien dans ces parkings où... »

Les applaudissements le sortirent de sa torpeur. Les fillettes avaient terminé leur numéro et Stone se joignit aux clamours. Sur l'estrade, Tishman demanda le silence.

— D'accord, les amis, je sais que ça vous a plu, mais il y aura encore beaucoup de distractions pour vous ce soir. Et puis, il y aura aussi la partie sérieuse de la réunion ; nous ne devons pas l'oublier.

Il leur lança un large sourire. « Oui, pensa Stone, le bizness. » Et il sentit ses nerfs se tendre parce qu'il était l'un des « radicaux » de l'Abraham-Lincoln, de ceux qui voulaient abolir l'école primaire de l'immeuble et envoyer les enfants dans une école publique, où ils se trouveraient exposés à la compagnie des enfants des autres bâtiments.

C'était un genre d'idée qui rencontrait beaucoup d'opposition. Et pourtant, ces dernières semaines, cette proposition avait obtenu un certain succès. Peut-être une époque étrange et bizarre commençait-elle ? En tout cas, quelle expérience enrichissante ce serait ; leurs enfants découvriraient que les gens des autres immeubles n'étaient pas différents d'eux. Les barrières entre les occupants de tous les appartements seraient abattues et une ère de compréhension mutuelle s'établirait.

Du moins était-ce le sentiment de Stone, mais les conservateurs ne voyaient pas la chose sous cet angle. Trop tôt pour une telle rencontre, disaient-ils. Il y aurait des séries de batailles rangées quand les enfants voudraient établir la suprématie de leur immeuble. Cela se ferait un jour, ou l'autre... mais pas maintenant, pas encore.

*
* *

Risquant une forte amende, Ian Duncan avait raté l'assemblée et était demeuré ce soir-là dans son appartement à étudier les textes officiels gouvernementaux sur l'histoire politique des États-Unis d'Europe et d'Amérique. Ce petit

homme grisonnant et nerveux se faisait beaucoup de souci. Il se savait faible dans cette matière ; il pouvait à peine comprendre les facteurs économiques, et encore moins les fugitives idéologies relpols qui s'étaient manifestées durant le vingtième siècle et qui avaient directement contribué à la situation actuelle. Par exemple, la montée du parti démocrate-républicain. Il s'agissait autrefois de deux partis (ou était-ce trois ?) qui se lançaient dans des querelles ruineuses, dans des luttes pour le pouvoir semblables à celles auxquelles se livraient maintenant les immeubles. Ces deux – ou trois – organismes avaient fusionné aux environs de 1985, juste avant l'entrée de l'Allemagne dans les U.S.E.A. Ils ne formaient maintenant plus qu'un seul parti qui régnait sur une société stable et pacifique.

Tout le monde y appartenait de par la loi. Tout le monde payait ses cotisations, assistait aux réunions et votait tous les quatre ans pour un nouveau der Alte – pour l'homme sur qui la préférence de Nicole leur semblait devoir se porter.

Il était plaisant de savoir qu'eux, le peuple, avaient le pouvoir de décider qui deviendrait le mari de Nicole ; en un sens, cela donnait à l'électorat la puissance suprême, au-dessus de Nicole elle-même. Par exemple, si on pensait à son dernier mari, Rudolf Kalbfleisch. Les relations entre ce der Alte et la Première Dame étaient plutôt froides, ce qui indiquait qu'elle n'appréciait pas particulièrement ce dernier choix. Mais, bien sûr, comme c'était une femme de classe, elle ne le dirait jamais.

Quand la place de Première Dame avait-elle commencé à acquérir un statut plus grand que celle de Président ? interrogeait le livre. « En d'autres termes, quand notre société est-elle devenue matriarcale », se dit Ian Duncan. Aux environs de 1990 ; je connais la réponse à cette question. Il y avait eu auparavant des signes avant-coureurs – la transformation s'était effectuée petit à petit. Chaque année der Alte avait perdu de son prestige, et chaque année la Première Dame était devenue plus connue, plus appréciée du public. C'était celui-ci qui l'avait poussée au premier plan. Par besoin d'une mère, d'une femme, d'une maîtresse – ou des trois ? En tout cas, le peuple avait eu ce qu'il désirait : Nicole était certainement tout cela et plus encore.

Dans le coin de la salle de séjour, le poste de télévision fit *taaaaang*, indiquant ainsi qu'il allait se mettre en marche. Avec un soupir, Duncan referma le manuel officiel relpol et dirigea son attention vers l'écran. Une émission spéciale concernant des événements à la Maison Blanche, conjectura-t-il. Encore une visite, peut-être, ou une analyse détaillée (et en profondeur) d'un nouveau passe-temps, d'une nouvelle passion de Nicole. S'était-elle mise à collectionner les tasses en ivoire de Chine ? Dans ce cas, il nous faudra regarder ces satanées tasses, une à une.

Naturellement, ce furent les traits ronds, lourds et le triple menton de Maxwell W. Jamison, Secrétaire à l'Information de la Maison Blanche, qui apparurent sur l'écran.

— Bonsoir concitoyens, dit-il solennellement. Vous êtes-vous jamais demandé quel effet cela vous ferait de descendre au fond de l'Océan Pacifique ? Nicole s'est interrogée et, pour répondre à cette question, elle a réuni dans la Salle des Tulipes de la Maison Blanche trois des océanographes les plus renommés. Ce soir, elle vous fera entendre leurs commentaires enregistrés en direct, il y a peu de temps, aux studios du Bureau des Affaires Publiques de l'Office Unifié Triadique.

« Et maintenant, à la Maison Blanche, se dit Duncan. Du moins indirectement. Nous qui ne pouvons y entrer, qui n'avons pas de talent susceptible d'intéresser la Première Dame, même pour une seule soirée, nous pénétrons tout de même chez elle, par la fenêtre soigneusement ajustée de notre poste de télé. »

Ce soir, il n'avait pas vraiment envie de regarder, mais il lui semblait plus diplomatique de le faire ; il pouvait y avoir un examen surprise à la fin du programme. Et une bonne note effacerait peut-être la mauvaise qu'il avait certainement obtenue au dernier test relpol que son voisin, Edgar Stone, était en train de corriger.

Sur l'écran s'épanouirent alors les jolis traits sereins, la peau blanche, les yeux noirs et intelligents, le visage effronté, mais plein de sagesse, de la femme qui était venue monopoliser leur attention et qui obsédait toute une nation, presque toute une planète. À sa vue, Ian Duncan se sentit malade de peur. Il était indigne d'elle ; ses résultats lamentables au test lui étaient

connus d'une manière ou d'une autre et, bien qu'elle s'abstînt d'en parler, sa déception était réelle.

— Bonsoir, dit Nicole de sa voix douce et chaude.

« C'est comme ça. (Duncan se surprit à marmonner.) Je n'ai pas la tête aux abstractions ; je veux dire que toute cette philosophie religio-politique, je n'y comprends rien. Est-ce que je ne pourrais pas simplement me concentrer sur la réalité concrète ? Je devrais être en train de faire cuire des briques ou de clouer des chaussures. Je devrais être sur Mars, songea-t-il, à la « frontière ». Je ne suis qu'une épave ici ; à trente-cinq ans, je suis liquidé, et *elle le sait*. Laisse-moi partir, Nicole, songea-t-il, désespéré. Ne me donne plus de tests parce que je n'ai aucune chance de les réussir. C'est comme ce programme sur les fonds marins : quand viendra la fin, j'aurai oublié toutes les données. Je ne suis d'aucune utilité au parti démocrate-républicain. »

Il pensa alors à son copain d'autrefois, Al. Al pourrait m'aider. Al travaillait pour Luke le Toqué dans l'une de ces jungles à ferraille, à colporter de petits astronefs en carton et fer-blanc que même les ratés pouvaient se payer ; des astronefs qui, avec un peu de chance, étaient susceptibles de réussir un voyage aller vers Mars. « Al, se dit-il, pourrait me vendre une de ces ruines au prix de gros. »

Sur l'écran de télé, Nicole disait :

— Et en vérité c'est un monde de mille enchantements, dont les entités lumineuses dépassent de loin en variété et en pure féerie tout ce que l'on peut trouver sur les autres planètes. Les savants ont calculé qu'il y a plus de formes de vie dans l'océan...

Son visage s'évanouit, et une séquence montrant un poisson grotesque le remplaça. « Cela fait partie de la propagande, comprit Duncan ; c'est un effort pour détacher nos esprits de Mars et de l'idée d'échapper au Parti – et à elle. »

Sur l'écran, le poisson aux yeux bulbeux le regardait bouche bée, et son attention fut capturée en dépit de lui-même. « Oh, songea-t-il, quel monde bizarre, là en bas. Nicole, tu m'as fait prisonnier. Si seulement on avait réussi avec Al ; on serait peut-être en train de jouer pour toi, et on serait heureux. Tandis que tu parlerais avec des océanographes célèbres, Al et moi

jouerions discrètement en fond sonore, peut-être une *Invention à deux voix* de Bach. »

Allant au placard de son appartement, Ian Duncan se pencha et présenta doucement à la lumière un objet enveloppé dans du tissu. « Que nous avions foi en ceci », se rappela-t-il. Tendrement, il déballa une cruche¹ ; puis, prenant une longue inspiration, il souffla dedans quelques notes sourdes. Duncan et Miller et leur orchestre à Deux Jugs. Lui et Al Miller jouaient leurs propres arrangements pour deux cruches, de Bach, Mozart et Stravinski. Mais l'impresario de la Maison Blanche – le sale putois ! – ne leur avait jamais fait passer de véritable audition. Il leur avait dit que tout ça n'avait rien de neuf. Jesse Pigg, un as de cet instrument, venu de l'Alabama, avait atteint la Maison Blanche le premier. Il avait distrait et ravi les treize membres de la Famille Thibodeaux avec sa version de *Derby Ram, John Henry* et autres airs du même genre.

— Mais, avait protesté Ian Duncan, nous, nous jouons du *classique*. Nous interprétons les dernières sonates de Beethoven.

— On fera appel à vous, leur avait-il été répondu sèchement. Si Nicky s'y intéresse un jour.

Nicky ! Il avait blêmi. Quelle familiarité incroyable avec la Première Famille. Al et lui, protestant en pure perte, s'étaient retirés de la scène avec leurs instruments, laissant la place aux concurrents suivants : une troupe de chiens vêtus de costumes élisabéthains et qui représentaient les personnages de *Hamlet*. Les chiens avaient échoué eux aussi, mais cela leur avait été d'une bien médiocre consolation.

— On dit, déclarait Nicole, qu'il y a si peu de lumière dans les profondeurs marines... eh bien, observez ce curieux petit gaillard.

Un poisson précédé par une lanterne brillant devant lui traversa l'écran de télévision.

On frappa à la porte de l'appartement et Duncan sursauta.

¹ Il s'agit d'un *Jug*, cruche à moitié remplie d'eau dans laquelle certains musiciens de la Nouvelle-Orléans soufflaient pour imiter le tuba ou la contrebasse (N.d.T.)

Prudemment, il répondit. Sur le palier se trouvait son voisin, Stone, l'air nerveux.

— Vous n'êtes pas allé à la réunion de la Toussaint ? dit Edgar Stone. Est-ce qu'ils ne vont pas vérifier et s'en rendre compte ?

Il avait en main les tests corrigés de Ian Duncan.

— Comment est-ce que je m'en suis sorti ? demanda ce dernier.

Il se prépara au pire. Stone entra dans l'appartement et referma la porte. Il jeta un coup d'œil à l'écran de télévision, vit Nicole assise en compagnie des océanographes, l'écouta un instant. Soudain, il dit d'une voix rauque :

— Vous vous en êtes bien tiré.

Il lui tendit ses tests.

— J'ai réussi ?

Duncan ne pouvait y croire. Il prit les feuilles et les examina d'un air incrédule. Et il comprit alors ce qui s'était passé. Stone avait fait en sorte qu'il réussisse. Il avait falsifié la note, par compassion très probablement. Duncan leva la tête et ils se regardèrent en silence. « C'est terrible, pensa Duncan. Qu'est-ce que je vais faire maintenant ? »

Sa réaction le stupéfiait, mais il ne pouvait la maîtriser.

« *Je voulais échouer*, se dit-il. Pourquoi ? Pour pouvoir partir d'ici, pour avoir une excuse pour tout abandonner, mon travail et mon appartement, dire « aboulez » et partir. Émigrer avec rien de plus que ma chemise sur le dos dans un vaisseau rouillé qui tomberait en morceaux dès qu'il toucherait le désert martien. »

— Merci, dit-il, morose.

D'une voix rapide, Stone lui dit :

— Un jour ou l'autre, vous pourrez me... me rendre le même service.

— Oh ! ouais, volontiers, répondit Duncan.

Se retirant jusqu'à son appartement, Stone le laissa seul avec sa télé, son instrument, ses tests falsifiés et ses pensées.

3

Il fallait retourner en l'année 1994, celle où l'Allemagne de l'Ouest entra dans l'Union, en tant que cinquante-troisième membre des États-Unis, si l'on voulait comprendre pourquoi Vince Strikerock, citoyen américain et habitant de la Résidence Abraham-Lincoln, écoutait der Alte à la télévision en se rasant, le lendemain matin. Ce der Alte-là, le président Rudi Kalbfleisch, avait quelque chose en lui qui ne manquait jamais de l'irriter, et ce serait une bonne chose lorsque, dans deux ans, la loi le forcerait à se retirer, à la fin de son mandat. C'était un grand jour, un jour merveilleux, que celui où la loi chassait l'un des présidents de son poste ; Vince l'avait toujours trouvé digne d'être fêté.

Néanmoins, il lui semblait qu'il valait mieux profiter le plus possible du vieillard tant qu'il était là ; aussi posa-t-il son rasoir et alla-t-il manipuler les boutons du poste. Il régla les boutons *n*, *g* et *a*, et attendit plein d'espoir un changement dans la terrible monotonie de l'allocution... Bien entendu, rien ne se produisit. Un trop grand nombre d'autres téléspectateurs avaient leurs propres idées sur ce que le vieillard devait dire, comprit Vince. En fait, il y avait sans doute assez de gens dans son seul immeuble pour annuler toute pression qu'il tenterait d'exercer sur le vieil homme par l'intermédiaire de son unique poste. Enfin, c'était ça la démocratie ! Vince poussa un soupir. C'était cela qu'ils avaient voulu : un gouvernement ouvert à ce que disaient les gens. Il retourna dans la salle de bains et se remit à se raser.

— Hé, Julie ! lança-t-il à sa femme, est-ce que le déjeuner est bientôt prêt ?

Il ne l'entendait pas remuer dans la cuisine. En y réfléchissant, il se rappela qu'il ne l'avait pas remarquée à côté de lui, dans le lit, quand il s'était levé en titubant ce matin.

Tout lui revint, d'un seul coup. La veille au soir, après la réunion de la Toussaint, lui et Julie avaient divorcé, à la suite d'une dispute particulièrement violente. Ils étaient descendus chez le Commissaire M. et D. de l'immeuble et avaient rempli le formulaire D. Julie avait pris ses cliques et ses claques. Il était seul dans l'appartement, personne ne lui préparerait son déjeuner et, s'il ne se pressait pas, il devrait s'en passer.

C'était un choc, parce que ce mariage-là avait duré *six mois pleins* et il s'était tout à fait habitué à la voir chaque matin. Elle savait comment il aimait ses œufs (cuits avec un tout petit peu de munster doux). La peste soit des nouvelles lois libérales sur le divorce introduites par ce vieux Kalbfleisch ! La peste soit de Kalbfleisch en général ; est-ce qu'il ne pourrait pas crever un de ces jours, pendant sa fameuse sieste de quatorze heures ? Mais, bien sûr, un autre der Alte prendrait tout simplement sa place. Et même la mort du vieillard ne lui ramènerait plus Julie ; cela se trouvait en dehors du domaine de l'administration des U.S.E.A., tout vaste qu'il fût.

Furieux, il se dirigea vers le poste de télé et enfonça le bouton s ; si un nombre suffisant de citoyens appuyaient dessus, le vieil homme s'arrêterait pour de bon – le bouton silence signifiait cessation totale du radotage. Vince attendit, mais le bavardage continua.

Tout d'un coup, il lui sembla bizarre qu'il y ait une allocution si tôt dans la matinée ; après tout, il n'était que 8 heures. Peut-être toute là colonie lunaire avait-elle sauté dans l'explosion titanique de son dépôt de carburant. Le vieillard leur dirait qu'il fallait se serrer la ceinture d'un cran de plus, afin de relancer le programme spatial. On devait s'attendre à une calamité de ce genre. Ou peut-être avait-on fini par déterrer – est-ce que le terme n'était pas plutôt démarser ? – sur la quatrième planète quelques restes authentiques d'une race pensante. Auquel cas, il fallait espérer que ce n'était pas dans la zone française, mais, comme der Alte aimait à l'appeler, dans « celle qui est notre ». Putains de Prussiens, songea Vince. On n'aurait jamais dû vous laisser entrer dans ce que *moi* j'aime appeler « notre tente », notre union fédérale, qui aurait dû se restreindre à l'hémisphère occidental. Mais le monde avait

rétréci. À l'heure où l'on fondait une colonie à des millions de kilomètres, sur une autre lune ou planète, les cinq mille kilomètres qui séparaient New York de Berlin ne signifiaient plus grand-chose. Et dieu sait si les Allemands à Berlin étaient consentants.

Vince saisit le téléphone et appela le directeur de l'immeuble.

— Ma femme Julie — je veux dire mon ex-femme —, a-t-elle pris un autre appartement la nuit dernière ?

S'il lui était possible de la retrouver, peut-être pourraient-ils prendre le petit déjeuner ensemble ; ce serait réconfortant. Il écouta plein d'espoir.

— Non, monsieur Strikerock. (Une pause.) Pas d'après nos dossiers.

Ah merde ! songea Vince, et il raccrocha.

Qu'était-ce que le mariage, après tout ? Un arrangement pour partager certaines choses ; telles que pouvoir discuter de ce que signifie une allocution de der Alte faite à 8 heures du matin, pendant que quelqu'un — votre femme — vous prépare le petit déjeuner, avant que vous alliez travailler à la filiale de Detroit des Karp u. Sohnen Werke. Oui, c'était un arrangement par lequel on obtenait de quelqu'un d'autre qu'il fasse ce que vous n'aimez pas faire, comme préparer les repas. Il détestait manger ce qu'il avait préparé lui-même. Célibataire, il mangerait à la cafétéria de l'immeuble ; il le savait déjà grâce à son expérience passée. Mary, Joan, Laura et maintenant Julie ; quatre mariages, et le dernier avait été le plus court. Il était sur la mauvaise pente. Peut-être, Dieu l'en préserve, était-il un pédé qui s'ignorait.

À la télévision, der Alte déclarait : « ...et cette activité paramilitaire rappelle le Temps de la Barbarie, elle doit donc être doublement rejetée. »

Le Temps de la Barbarie — c'était un doux euphémisme pour la période nazie du milieu du siècle précédent, passée depuis près de cent ans, mais toujours présente à la mémoire, bien que déformée. Der Alte avait donc choisi les ondes pour dénoncer les Fils de Job, la dernière en date de ces organisations quasi religieuses à parader dans les rues en réclamant la purification de la vie ethnique nationale, etc. En d'autres termes, une

législation sévère visant à écarter de la vie publique les personnes bizarres – celles nées anormales à cause des années de retombées radioactives, et en particulier des explosions malfaisantes de la Chine Populaire.

« Cela voudrait dire Julie, pensa Vince, puisqu'elle est stérile. Parce qu'elle ne pouvait avoir d'enfant, elle n'aurait plus le droit de voter... une association plutôt névrotique, logiquement possible dans les seuls esprits de gens d'Europe Centrale, tels que les Allemands. La queue qui remue le chien, se dit-il en s'essuyant le visage. Nous autres en *Nord Amerika*, nous sommes le chien ; le Reich, c'est la queue. Quelle vie ! Peut-être devrais-je émigrer vers la réalité coloniale, vivre sous un soleil jaune pâle, où même les choses à huit pattes et un dard ont le droit de voter... »

Pas de Fils de Job, là-bas. Non que les gens anormaux le fussent tellement, mais un grand nombre d'entre eux avaient jugé préférable, avec quelque raison, d'émigrer. Bon nombre d'autres en avaient fait autant, ayant tout simplement assez de la vie actuelle sur Terra surpeuplée, contrôlée par la bureaucratie, que ce fût aux U.S.E.A., dans l'Empire français, en Asie populaire, ou en Afrique libre – c'est-à-dire noire.

Dans la cuisine, il se prépara des œufs au bacon. Et, tandis que le tout cuisait lentement, il donna à manger à l'unique animal qu'il avait le droit de posséder dans l'immeuble : George III, sa petite tortue verte. George III mangea des mouches séchées (25 % de protéines, plus nourrissantes que les aliments des humains), de la viande de bœuf et des œufs de fourmis ; un petit déjeuner qui fit méditer Vince Strikerock sur le proverbe *de gustibus non disputandum est* – on ne discute pas des goûts d'autrui, surtout à 8 heures du matin.

Cinq ans auparavant, il aurait eu le droit de posséder en plus un oiseau dans l'Abraham-Lincoln, mais cela était maintenant interdit. Trop bruyant, vraiment. Règlement de l'immeuble – article 205 : « Pas de chants, ni de sifflements, ni de pépiements, ni de gazouillis ». Une tortue est muette – de même qu'une girafe, mais les girafes étaient également *verboten*, ainsi que les ci-devant amis de l'homme : le chien, le chat, compagnons qui avaient disparu au temps de der Alte Friedrich

Hempel, dont Vince se souvenait à peine. Ce ne pouvait donc avoir été seulement en raison du bruit, et comme bien souvent, il ne lui restait plus qu'à essayer de deviner quel était le raisonnement de la bureaucratie du Parti. Il était réellement incapable de sonder ses motifs ; en un sens il en était heureux : cela prouvait que, spirituellement, il n'était pas l'un d'entre eux.

À la télé, le visage fané, allongé et presque sénile avait disparu et une pause musicale, événement purement audible, l'avait remplacé. Percy Grainger, un air intitulé *Händel on the Strand* aussi banal qu'il est possible... juste le post-scriptum idéal à ce qui avait précédé, pensa Vince. Il claqua sèchement des talons, se mit au garde-à-vous, en une parodie de la raideur militaire allemande, le menton relevé, les bras rigides, tandis que la mélodie s'échappait du haut-parleur : Vince Strikerock au garde-à-vous devant cette musique puérile que les autorités, les soi-disant *Ges*, jugeaient utile de faire jouer. Heil ! se dit Vince à lui-même, et il leva le bras à la façon de l'ancien salut nazi.

La musique continuait de retentir.

Vince passa à une autre chaîne.

Et là, sur l'écran, apparut fugitivement un homme à l'air traqué, au milieu d'une foule qui semblait l'applaudir ; l'homme, escorté de gens qui étaient manifestement des policiers, disparut dans un véhicule arrêté. Au même moment, le présentateur déclara : « ...et, tout comme dans des centaines d'autres villes à travers les U.S.E.A., le Dr Jack Dowling de Bonn, éminent psychiatre de l'École de Vienne, est emmené en prison parce qu'il proteste contre la loi récemment votée, le McPhearson... »

Sur l'écran, le véhicule, une voiture de police, s'éloigna à toute allure.

« Sale affaire, pensa Vince maussade. Signe des temps ; encore une législation répressive mise en place par une société qui chie dans son froc. Qui donc va m'aider si j'ai une dépression nerveuse à cause du départ de Julie ? Ça pourrait bien se produire. Je n'ai jamais fait appel à un analyste – je n'en ai jamais eu besoin de toute ma vie. Mais ça... rien de tel, rien d'autant atroce ne m'est jamais arrivé. Julie, pensa-t-il, où es-tu ? »

Maintenant, sur l'écran de télé, la scène changeait, et pourtant elle demeurait semblable. Vince Strikerock vit une autre foule, d'autres policiers, un autre psychanalyste qu'on emmenait : un nouveau protestataire qui allait en prison.

— Il est intéressant, murmura le poste, d'observer la fidélité du client de l'analyste. Et cependant, pourquoi pas ? Il y a peut-être des années que cet homme a mis sa foi en la psychanalyse.

« Et où cela l'a-t-il mené ? se demanda Vince.

« Julie, se dit-il, si tu es avec quelqu'un, un autre homme, en ce moment, il va y avoir de la bagarre. Ou bien je tomberai raide mort – cela me tuera sur le coup –, ou bien je vous ferai subir le même sort, toi et cet individu, quel qu'il soit. Même si, *surtout* si c'est un ami à moi.

« Je vais te faire revenir, décida-t-il. Ma relation avec toi était unique ; ce n'était pas comme avec Mary, Joan, ni Laura. Je t'aime, voilà tout. Mon dieu, songea-t-il, je suis amoureux ! Et ce jour-ci, à cet âge ? Incroyable... Si je le lui disais, si elle le savait, elle en crèverait de rire. Julie est comme ça.

« Je devrais voir un analyste, se rendit-il compte, si je suis dans un état pareil, si mon existence dépend complètement d'une créature froide ou égoïste comme Julie. Merde, ce n'est pas naturel. Et... c'est de la folie.

« Est-ce que le Dr Jack Dowling de Bonn, éminent psychiatre de l'École de Vienne, pourrait me guérir ? Me libérer ? Ou bien cet autre qu'ils sont en train de nous montrer – il écouta le speaker qui continuait son commentaire tandis que le véhicule de la police s'éloignait –, cet Egon Superb. Il a l'air d'une personne intelligente, capable de compassion, douée du baume de la compréhension empathique. Écoutez, Egon Superb, pensa Vince, je suis dans les ennuis jusqu'au cou ; mon petit monde s'est écroulé quand je me suis réveillé ce matin. J'ai besoin d'une femme que je ne reverrai sans doute jamais. Les drogues de l'A.G. Chemie ne peuvent pas m'aider... si ce n'est par une dose mortelle. Et ce n'est pas le genre de médication que je recherche.

« Je devrais peut-être remuer mon frère Chic et nous nous joindrions tous deux aux Fils de Job, songea-t-il soudain. Chic et moi en train de faire serment de loyauté à Bertold Goltz.

D'autres l'ont fait, d'autres mécontents, d'autres qui ont subi un échec terrible soit dans leur vie privée – comme moi – soit en affaires ou dans leur ascension sociale de *Be* à *Ge*.

« Chic et moi, Fils de Job, songea Vince Strikerock. En uniforme étrange, en train de parader dans les rues. Recevant des invectives. Et pourtant, croyant... en quoi ? En la victoire finale ? En Goltz, qui ressemble à la version cinématographique d'un *Rattenfänger*, d'un chasseur de rats ? »

Il frémît à cette idée : elle l'effrayait. Et cependant elle demeura logée dans son esprit.

*
* *

Dans son appartement au dernier étage de la Résidence Abraham-Lincoln, Chic, le frère aîné de Vince Strikerock, mince, les cheveux rares, se réveilla et fixa la pendule de ses yeux de myope pour savoir s'il lui était possible de rester encore un petit peu au lit. Rien à faire ; la pendulette indiquait 8 h 15. L'heure de se lever !... Une machine à journaux vendant bruyamment sa marchandise à l'extérieur l'avait heureusement réveillé. Au même instant Chic découvrit, à sa grande surprise, qu'il y avait quelqu'un dans son lit ; il ouvrit complètement les yeux et se raidit en inspectant la silhouette recouverte de ce qu'il reconnut aussitôt, à la cascade de cheveux bruns, comme étant une jeune femme, et (c'était un soulagement... oui, non ?) quelqu'un qu'il connaissait bien. Julie ! Sa belle-sœur, la femme de son frère Vince. Grands Dieux ! Chic s'assit dans le lit.

« Voyons, se dit-il rapidement, hier soir, qu'est-il donc arrivé après la Toussaint ? » Julie avait fait son apparition, l'air éperdu, avec une valise et deux manteaux, et lui avait raconté une histoire décousue qui se ramenait finalement à un fait tout simple : elle avait légalement rompu avec Vince ; elle n'avait plus de lien officiel avec lui et était libre d'aller et venir comme il lui convenait. Elle était donc là. Pourquoi ? Il ne pouvait s'en souvenir : il avait toujours bien aimé Julie, mais... cela n'expliquait pas ceci ; ce qu'elle avait fait ne regardait que son

monde intérieur secret de valeurs et d'attitudes, pas le sien, rien de ce qui était objectif, *réel*.

Quoi qu'il en soit, Julie était là, encore profondément endormie, physiquement là, mais repliée sur elle-même, recroquevillée, tel un mollusque. Ce n'était pas plus mal, car tout ceci lui semblait... incestueux, en dépit de la clarté de la loi sur cette question. Pour lui, elle faisait partie intégrante de la famille. Il n'avait jamais regardé dans sa direction. Mais, la veille, après quelques verres – c'était ça ; il ne pouvait plus boire comme avant. Ou plutôt, il le pouvait, mais dans ce cas-là il subissait un changement – en bien, semblait-il sur le moment : il devenait bavard, extraverti, plein d'initiative, au lieu de rester morose et taciturne. Mais il y avait des conséquences. Dans quoi se trouvait-il maintenant embringué ?

Et pourtant, sur un plan profond et intime, il n'était pas tellement hostile à la chose. Elle lui avait fait un compliment en venant chez lui.

Mais il y aurait des problèmes la prochaine fois qu'il rencontrerait Vince en train de vérifier les identités à la porte principale. Parce que Vince voudrait discuter d'une manière sérieuse, profonde, et significative, en gaspillant son intellect à analyser les motivations. Quel était le but *réel* de Julie en le quittant pour emménager chez lui ? Pourquoi ? Des questions ontologiques comme les aurait appréciées Aristote, des arguments téléologiques se rapportant à ce qu'on appelait jadis les « causes finales ». Vince ne vivait plus avec son temps. Ces problèmes s'étaient vidés de toute substance.

« Je ferais bien d'appeler mon patron, décida Chic, et de lui dire que je serai en retard aujourd'hui – ou plutôt de lui demander la permission. Je devrais régler ça avec Julie : qu'est-ce qui se passe, et le reste. Combien de temps elle pense rester et si elle compte partager les frais. »

Des questions de base, peu philosophiques, mais de caractère pratique. Il se prépara un café dans la cuisine et s'assit en pyjama, buvant à petites gorgées. Il actionna le téléphone et composa le numéro de son patron, Maury Frauenzimmer ; l'écran passa au gris, pâle, puis au blanc, enfin une image

brumeuse représentant une portion de l'anatomie de Maury apparut. Il était en train de se raser.

— Ouais. Chic ?

— Salut, dit Chic (et il continua fièrement :) j'ai une fille avec moi Maury, alors je serai en retard.

C'était une affaire d'hommes. Peu importait qui était la fille ; pas besoin de parler de ça. Maury ne se donna pas la peine de le demander. Sur son visage transparurent l'admiration involontaire, puis le blâme. Mais... l'admiration était venue en premier ! Chic sourit ; le blâme ne l'inquiétait pas.

— Putain de toi, fit Maury, tu as intérêt à être au bureau pour 9 heures.

Son ton de voix disait : Je voudrais être à ta place. Je t'envie, salopard.

— Ouais, dit Chic, j'y serai dès que possible.

Il jeta un coup d'œil vers la chambre et Julie. Elle était assise sur le lit. Peut-être Maury la voyait-il. Peut-être que non. En tout cas, il était temps de mettre un terme à la conversation.

— À bientôt, mon vieux Maury, dit Chic.

Et il raccrocha.

— Qui était-ce ? dit Julie endormie. C'était Vince ?

— Non, mon patron. (Chic prépara de l'eau pour le café.) Salut, dit-il en s'avançant dans la chambre et en s'asseyant sur le lit à côté d'elle. Comment ça va ?

— J'ai oublié mon peigne, fit Julie, pragmatique.

— Je t'en achèterai un au distributeur.

— Ces petits machins en plastique.

— Eum, fil-il, attendri et sentimental. (La scène, elle au lit, lui assis en pyjama à côté d'elle, situation aigre-douce, lui rappelait son précédent mariage de quatre mois auparavant.) Salut, dit-il, en lui caressant la cuisse.

— Oh mon dieu, dit Julie. Je voudrais être morte. (Elle ne le disait pas sur un ton accusateur, comme si c'était sa faute, ou même sur un ton passionné ; c'était comme si elle reprenait une conversation interrompue la veille.) Quel est le sens de tout cela, Chic ? J'aime bien Vince, mais il est tellement naïf. Il ne pourra jamais se décider à vivre en adulte. Il joue toujours les

symboles de la vie sociale organisée, les hommes établis, alors qu'il n'est rien de tout cela. Mais il est jeune.

Elle soupira. Ce fut un soupir qui glaça Chic parce qu'il était froid, cruel et exprimait un rejet total. Elle était en train de rayer un autre être humain de sa vie ; elle se séparait de Vince avec aussi peu de gaspillage d'émotion que si elle rendait un livre emprunté à la bibliothèque de l'immeuble.

« Bon dieu, songea Chic, cet homme était ton mari. Tu l'aimais, tu as dormi avec, tu as vécu avec, tu as connu tout ce que l'on pouvait connaître de lui – en fait tu l'as connu mieux que moi. Les femmes, au fond, sont dures, terriblement dures.

— Il faut que, euh, que j'aille travailler, dit Chic nerveusement. »

— C'est du café pour moi, là-bas ?

— Oh oui, bien sûr !

— Amène-le ici, tu veux. Chic ?

Il alla chercher le café tandis qu'elle s'habillait.

— Est-ce que le vieux Kalbfleisch a fait son allocution ce matin ? demanda Julie.

— Sais pas.

Il ne lui était pas venu à l'esprit d'allumer la télé, bien qu'il ait lu la veille dans le journal qu'il devait y avoir un discours. Il se fichait pas mal de ce que le vieillard raconterait sur quoi que ce soit.

— Est-ce qu'il faut vraiment que tu partes travailler à ta petite entreprise ?

Elle le regardait calmement et il vit, peut-être pour la première fois, qu'elle avait des yeux d'une merveilleuse couleur naturelle, semblable à la texture douce et brillante de la roche polie. Elle avait aussi la mâchoire bizarrement carrée et la bouche un peu trop grande, avec une tendance à retomber aux commissures, tel un masque de tragédie. Ses lèvres, trop rouges et trop pleines pour paraître naturelles, détournaient l'attention de sa chevelure un peu terne. Sa silhouette était agréable, et elle s'habillait bien ; c'est-à-dire qu'elle avait l'air élégante, quelle que soit sa toilette. Tous ses vêtements lui allaient parfaitement, même les robes en coton fabriquées à la chaîne. Comme la veille, elle portait maintenant une robe olive avec de gros

boutons noirs, quelque chose de bon marché et pourtant elle avait l'air élégante ; il n'y avait pas d'autre mot. Elle avait une allure et une stature aristocratiques. Cela apparaissait dans sa mâchoire, son nez et ses dents robustes. Elle n'était pas allemande, mais nordique, peut-être danoise ou suédoise. Il pensa, en la regardant, qu'elle était très jolie. Il lui semblait certain qu'elle se maintiendrait ainsi malgré les ans, qu'elle ne se détériorerait pas ; elle paraissait immuable. Il ne pouvait l'imaginer souillon, grasse ou quelconque.

— J'ai faim, dit Julie.

— Si je comprends bien, tu veux que je prépare le déjeuner.

Il avait bien compris.

— J'en ai fini de préparer des déjeuners, que ce soit pour toi ou ton idiot de frère, dit Julie.

La peur le reprit. Elle se montrait trop sèche, trop tôt ; il la connaissait, il savait qu'elle était ainsi faite... mais ne pouvait-elle se contenir du moins pour un temps ? Allait-elle reporter sur lui son agressivité envers Vince ? N'y aurait-il pas de lune de miel ?

« *Je crois bien que je suis mal parti*, pensa-t-il. Je me suis attaqué à plus fort que moi ; je ne suis pas à la hauteur. Bon dieu, il y a toujours l'espoir qu'elle fiche le camp. » C'était un souhait infantile, très régressif, absolument pas adulte, ni viril. Aucun homme véritable n'avait jamais ressenti cela ; il s'en rendait compte.

— Je vais préparer le déjeuner, dit-il en passant dans la cuisine.

Julie était debout devant la glace de la chambre à coucher, en train de se peigner.

*

* *

Sèchement, de son ton brutal habituel, Garth McRae lança :

— Arrêtez-le !

Le simulacre Kalbfleisch cessa de fonctionner. Les bras étaient tendus, rigides dans leur geste ultime, le Visage desséché était vide de toute expression. Le simulacre s'était tu et

automatiquement les caméras de télévision s'arrêtèrent également, une à une ; elles n'avaient plus rien à retransmettre et les techniciens qui se trouvaient derrière, tous des *Ges*, le savaient. Ils regardaient Garth McRae.

— Le message leur est parvenu, annonça McRae à Anton Karp.

— Bravo, dit Karp. Ce Bertold Goltz, ce type et ses Fils de Job, me rendent nerveux ; je crois qu'après le discours de ce matin j'aurais moins de raisons d'inquiétude.

Il regarda timidement McRae attendant une confirmation, de même que les autres personnes présentes dans la salle de contrôle, les ingénieurs des Karp Werke chargés du simulacre.

— Ce n'est que le début, déclara McRae.

— C'est vrai, admit Karp en hochant la tête, mais c'est un bon début.

Il s'avança jusqu'au simulacre Kalbfleisch, le toucha délicatement, comme s'il s'attendait à ce qu'il s'anime à nouveau. Le président ne bougea pas.

McRae se mit à rire.

— Je regrette qu'il n'ait pas mentionné Adolf Hitler, dit Anton Karp ; vous voyez ce que je veux dire : comparer plus directement les Fils de Job aux nazis, comparer Goltz à Hitler.

— Mais ça n'aurait servi à rien. Aussi vrai que ce soit. Vous n'êtes pas un politicien authentique, Karp ; qu'est-ce qui vous fait croire que l'on doive s'en tenir à « la vérité » ? Si l'on veut stopper Bertold Goltz, nous ne devons surtout pas l'identifier à Hitler, pour la bonne raison qu'au fond d'eux-mêmes cinquante et un pour cent des gens voudraient bien voir un autre Hitler.

Il sourit à Karp qui avait l'air préoccupé ; en fait, l'air craintif et plein d'appréhension.

— Ce que je veux savoir, c'est ceci : est-ce que Kalbfleisch va pouvoir tenir en main les Fils de Job ? Vous possédez l'équipement de von Lessinger ; dites-le-moi.

— Non, dit McRae. Il n'y parviendra pas.

Karp le regarda, bouche bée.

— Mais Kalbfleisch ne va pas tarder à disparaître, ajouta McRae. Bientôt. D'ici un mois.

Il ne prononça pas les mots que Karp attendait, qu'Anton et Félix Karp et l'ensemble des Karp Werke attendaient instinctivement, la réponse à une question de première grandeur. *Est-ce que c'est nous qui construirons le prochain simulacre ?* Karp l'aurait demandé s'il avait osé, mais il avait peur de parler. Karp était un lâche, ainsi que McRae le savait. Son intégrité spirituelle avait été manipulée depuis longtemps, afin qu'il puisse fonctionner correctement à l'intérieur de la communauté commerciale allemande. L'émasculation spirituelle – morale – était maintenant une condition sine qua non pour être admis dans la classe des *Ges*, dans les cercles gouvernementaux.

« Je pourrais lui répondre, pensa McRae. Le soulager de son angoisse. Mais pourquoi ? »

Il n'aimait pas Karp, qui avait construit le simulacre et s'en occupait maintenant, le faisant fonctionner selon les règles – sans la moindre trace d'hésitation. La moindre défaillance aurait livré aux *Bes* le secret, le *Geheimnis*, qui distinguait l'élite, l'ordre établi des États-Unis d'Europe et d'Amérique. La possession d'un secret, sinon de plusieurs, faisait d'eux des *Geheimnisträger*, porteurs de secret, au lieu de les laisser au stade de simples *Befehlsträger* d'exécuteurs d'ordres donnés.

Pour McRae, tout ceci n'était que mysticisme germanique ; il préférait raisonner en termes simples et pratiques. Karp u. Sohnen étaient capables de construire des simulacres ; ils avaient par exemple construit Kalbfleisch et fait du bon boulot en maintenant en excellent état de marche der Alte pendant son règne. Cependant, une autre firme construirait tout aussi bien le der Alte suivant et, en rompant les liens économiques avec Karp, le gouvernement couperait le vaste cartel de toute participation aux priviléges économiques dont il jouissait maintenant... au détriment de l'État.

La prochaine maison qui construirait un simulacre pour le gouvernement des U.S.E.A. serait probablement une petite firme que les autorités pourraient contrôler.

Le nom qui venait à l'esprit de McRae était Frauenzimmer et Associés, une compagnie extrêmement réduite, marginale, à

peine capable de survivre dans le domaine de la consim : la construction de simulacres pour la colonisation planétaire.

Il n'en parla pas à Anton Karp, mais il avait l'intention d'ouvrir d'un jour à l'autre des pourparlers commerciaux avec Maurice Fraenzimmer, le directeur de la maison en question. Et celui-ci ne serait pas le moins surpris, puisqu'il n'était pas encore au courant.

Karp demanda en regardant McRae :

— Que pensez-vous que Nicole dira ?

Souriant, McRae lui répondit :

— Je crois qu'elle sera contente. Elle n'a jamais beaucoup aimé le vieux Rudi.

— Je croyais que si.

Karp avait l'air chagriné.

— La Première Dame, dit McRae d'un ton acide, n'a encore jamais aimé un der Alte. Comment le pourrait-elle ? Après tout... elle a vingt-trois ans et Kalbfleisch, suivant nos données, en a soixante-dix-huit.

— Mais qu'est-ce qu'elle a à voir avec lui ? bêla Karp. Rien. Apparaître à une réception de temps à autre !

— Je crois que Nicole, en général, déteste ce qui est vieux, usé, inutile, lança McRae sans épargner Anton Karp. (Il vit le vieil homme d'affaires grimacer.) Ce qui est une bonne description rapide de votre principal produit, ajouta-t-il.

— Mais les spécifications...

— Vous auriez pu le rendre un tant soit peu plus... (McRae chercha le terme exact) attrant.

— Suffit, lança Karp en rougissant. Il se rendait enfin compte que McRae ne faisait que le tourmenter, que tout ceci avait pour seul but de lui prouver que, tout important et puissant qu'il fût, Karp u. Sohnen Werke n'était qu'un esclave, un employé du gouvernement : il ne l'influençait pas véritablement, et même McRae, qui n'était qu'Assistant du Secrétaire d'État, pouvait le critiquer en toute impunité.

— Si vous étiez le patron une fois de plus, déclara lentement et songeusement McRae, que changeriez-vous ? Est-ce que vous utiliseriez les victimes des camps de concentration, comme le faisait Krupp au vingtième siècle ? Peut-être pourriez-vous vous

servir de l'équipement de von Lessinger pour cela... et, en tant qu'employés de votre compagnie, les laisser mourir encore plus rapidement qu'à Bergen-Belsen...

Karp se détourna et s'éloigna. Il tremblait.

Souriant, McRae alluma un cigare. De fabrication américaine, pas germano-hollandaise.

4

Le meilleur technicien enregistreur de l'EME observait avec étonnement Nat Flieger qui apportait son Ampek-Fa2 jusqu'à l'hélico.

— Tu vas l'enregistrer avec ça ? Jim Planck lâcha un grognement. Mon dieu, le Fa2 était démodé *l'année dernière* !

— Si tu ne sais pas t'en servir... dit Nat.

— Mais si, marmonna Planck. J'ai déjà fait marcher des larves ; je trouve seulement que... (Il fit un geste d'impuissance.) Je suppose que tu utilises un micro à charbon, avec ça.

— Presque, dit Nat. (Il donna une tape généreuse sur le dos de Planck ; il le connaissait depuis des années et il était habitué à lui.) C'est vrai que la fille de Leo vient avec nous pour le voyage ?

— C'est vrai.

— Cette Molly Dondoldo est synonyme de complications – tu sais à quoi je fais allusion ? Non ? Nat, je n'ai aucune idée de tes relations actuelles avec Molly, mais...

— Songe un peu à l'enregistrement que tu vas faire de Richard Kongrosian, lui lança Nat.

— Bien sûr, bien sûr. (Planck haussa les épaules.) C'est ta vie et ton projet, Nat ; je ne suis qu'un esclave salarié et je fais ce que tu me dis. (Il passa une main nerveuse et tremblante dans ses cheveux noirs clairsemés légèrement brillants.) On est prêts à partir ?

Molly était déjà installée dans l'hélico ; elle était assise, en train de lire un livre, les ignorant. Elle portait un short et un corsage de coton aux couleurs vives ; Nat se dit que ces vêtements se révéleraient des plus inadaptés aux forêts humides dans lesquelles ils se rendaient. Un climat radicalement différent ; il se demanda si Molly était jamais montée dans le Nord auparavant. La région Oregon-Californie du Nord avait

perdu une grande partie de sa population lors des combats de 1980. Elle avait été terriblement atteinte par les missiles de la Chine Rouge et les nuages de retombées l'avaient naturellement isolée pendant toute la décennie suivante. En fait, ils n'étaient pas encore entièrement dissipés. Mais les techniciens de la NASA avaient déclaré que le niveau de radiations restait dans les marges de sécurité.

Une végétation luxuriante, un mélange de variétés créées par les retombées... La flore, Nat le savait, avait maintenant une qualité quasi-tropicale. Les pluies ne cessaient pratiquement jamais ; déjà fréquentes et importantes avant 1990, elles étaient maintenant torrentielles.

— Prêts, dit-il à Jim Planck.

Un cigare Alta Camina coincé entre les dents, Planck déclara :

— Alors on y va avec notre petite larve. On va enregistrer le plus grand pianiste sans mains du siècle. Écoute cette blague, Nat. Un jour, Richard Kongrosian se trouve pris dans un accident de transpub ; il est vachement abîmé dans la catastrophe, et, quand on enlève les bandages... *il lui a poussé des mains* (Planck gloussa) – et il ne peut plus jamais jouer.

Abaissant son livre, Molly dit froidement :

— De l'humour *Be*, est-ce que c'est ça qui nous attend durant tout le voyage ?

Planck changea de couleur, se pencha pour manipuler son matériel d'enregistrement et le vérifia avec des gestes automatiques.

— Désolé, mademoiselle Dondoldo, dit-il mais il n'avait pas l'air désolé. On le sentait plein de rancune réprimée.

— Faites décoller l'hélico, dit Molly.

Elle retourna à son livre. C'était un texte interdit du sociologue du XX^e siècle C. Wright Mills. Molly Dondoldo, songea Nat, qui n'était pas plus *Ge* que lui ou Jim Planck, n'éprouvait aucune crainte à lire des livres interdits à leur classe. Une femme remarquable sous bien des rapports, pensait-il admirativement.

— Ne soyez pas si dure, Molly, lui dit-il.

Sans lever les yeux, elle répondit :

— Je déteste l'esprit des *Bes*.

L'hélico se mit en marche ; le guidant d'une main experte, Jim Planck lui fit rapidement prendre l'air. Ils se dirigèrent vers le Nord, au-dessus de l'autoroute côtière et de la Vallée Impériale avec ses canaux qui s'entrecroisaient sur des hectares à perte de vue.

— Ce sera un vol tranquille, dit Nat à Molly. Je vois ça d'ici.

Molly murmura :

— Vous n'avez pas à arroser votre larve ou quelque chose comme ça ? Franchement, je préférerais qu'on me laisse tranquille, si ça ne vous fait rien.

— Que savez-vous de la tragédie qui a frappé la vie privée de Kongrosian ? lui demanda Nat.

Elle resta un instant silencieuse, puis déclara :

— C'est en rapport avec les retombées radioactives des années 90. Je crois que c'est son fils. Mais je ne sais rien de précis ; je n'ai pas d'information de première main, Nat. On dit en tout cas que son fils est un monstre.

Une fois de plus, Nat ressentit le frisson de peur qu'il avait déjà éprouvé à l'idée de rendre visite à Kongrosian.

— Pas de quoi prendre des airs accablés, continua Molly. Après tout, il y a eu pas mal de naissances anormales depuis les événements de 90. Est-ce que vous n'en voyez pas se balader tout le temps ? Moi, si. Peut-être que vous ne voulez pas vous en rendre compte. (Elle referma son livre en marquant la page d'une corne.) C'est le prix que nous payons pour nos vies autrement sans défaut. Mon dieu, Nat, comment pouvez-vous vous habituer à ce truc, à cet Ampek ; il me donne la chair de poule avec ses réactions d'être vivant. Peut-être la malformation de l'enfant provient-elle de facteurs dus aux facultés psioniques du père. Peut-être Kongrosian se blâme-t-il lui-même et non pas les retombées. Demandez-le-lui en arrivant.

— Le lui demander ! répéta Nat, ébahi.

— Certainement, pourquoi pas ?

— Quelle idée atroce, dit Nat.

Il en avait souvent été ainsi dans ses relations passées avec Molly : elle lui apparaissait comme une femme exceptionnellement dure et agressive, presque masculine ; il y

avait en elle une franchise brutale qui ne lui plaisait guère. Par-dessus tout, Molly était trop intellectuelle ; il lui manquait la touche sentimentale de son père.

— Pourquoi avez-vous voulu venir avec nous ? lui demanda-t-il.

Certainement pas pour entendre Kongrosian, c'était évident. Peut-être était-ce à cause du fils, de l'enfant anormal ; voilà qui devait attirer Molly. Il en ressentit du dégoût, mais ne le montra pas ; il réussit même à lui sourire.

— J'aime Kongrosian, dit-elle placidement. Je trouve très enrichissant de le rencontrer en chair et en os, et de l'écouter jouer.

Nat répondit :

— Mais je vous ai entendu dire qu'il n'y a pas de marché actuellement pour les versions psioniques de Brahms et Schumann.

— Est-ce que vous n'êtes pas capable, Nat, de séparer votre vie privée des affaires ? Mes propres goûts me poussent vers le style de Kongrosian, mais cela ne veut pas dire que je pense qu'il seendra. Vous savez, Nat, les sous-produits de musique folk n'ont pas mal marché, ces dernières années. Je tends à penser que les artistes comme Kongrosian, tout populaires qu'ils soient à la Maison Blanche, sont des anachronismes, et nous devons bien faire attention de ne pas les laisser nous entraîner à la ruine. (Elle lui rendit son sourire, attendant paresseusement sa réaction.) Je vais vous donner l'autre raison pour laquelle je voulais venir. Toi et moi pouvons passer pas mal de temps à nous tourmenter l'un l'autre. Rien que toi et moi, en voyage... on peut descendre à un motel de Jenner. Est-ce que tu y as pensé ?

Nat en eut le souffle coupé.

Elle élargit son sourire. C'était comme si elle se moquait de lui, pensa-t-il. Molly savait le manipuler, lui faire faire ce qu'elle voulait ; tous deux le savaient bien et elle adorait ça.

— Voulez-vous m'épouser ? lui demanda Molly. Est-ce que vos intentions sont honorables, au sens périmé du vingtième siècle ?

— Et les vôtres ? répliqua Nat.

Elle haussa les épaules.

— Peut-être que j'aime les monstres. Je vous aime beaucoup, Nat, vous et votre petite larve de magnétophone Fa2 que vous nourrissez et dorlotez, comme une femme ou un petit animal, ou les deux.

— J'en ferais de même pour vous, dit Nat.

Il sentit aussitôt que Jim Planck l'observait, et se concentra sur le paysage qui se déroulait sous eux. Cet échange de paroles embarrassait manifestement Jim. Planck était ingénieur, un homme qui travaillait de ses mains – un simple *Be*. Des conversations de ce type étaient dures pour lui.

Et, pensa Nat, pour moi-même. La seule personne qui aime ça ici, c'est Molly. Il n'y a pas de doute là-dessus, ce n'est pas un rôle qu'elle se donne.

C'était une pensée dégrisante.

*

* *

L'Autobahn fatiguait Chic Strikerock, avec ses voitures téléguidées et ses roues glissant en procession le long de rues invisibles. Dans sa propre voiture, il avait l'impression de participer à un rituel de magie noire – comme si lui et les autres voyageurs avaient abandonné leur vie entre les mains d'une force dont il valait mieux ne pas parler. C'était en fait un simple rayon homéostatique qui contrôlait sa position par référence continue aux autres véhicules et aux murs-guides de la route elle-même ; mais cela ne l'amusait pas. Il lisait le *New York Times* du matin. Il gardait son attention fixée sur le journal, ne levait pas les yeux sur l'environnement toujours plus morne et grondant, et absorbait un article concernant une nouvelle découverte de fossiles unicellulaires sur Ganymède.

« Une civilisation ancienne », se dit Chic. La strate suivante était sur le point d'être atteinte par les pelles automatiques qui fonctionnaient dans le vide éthéré, à la pesanteur presque nulle, des lunes de la planète géante.

« On nous vole », décida-t-il. À la strate suivante, on trouvera des illustrés, des contraceptifs, des bouteilles de Coca. Mais eux – les autorités – ils ne nous le diront pas. Qui voudrait

découvrir que tout le système solaire s'est trouvé exposé au Coca-Cola pendant une période de plus de deux millions d'années ? Il lui était impossible d'imaginer une civilisation – quelle que fût la forme de vie – qui n'eût pas inventé le Coca. Autrement, comment pourrait-elle mériter le nom de « civilisation » ? « Mais, pensa-t-il, je me laisse dominer par mon amertume. Maury n'aimera pas ça ; je ferai bien de me calmer avant d'arriver. Mauvais pour les affaires. Et les affaires doivent continuer comme de coutume. C'est le mot de passe du jour – sinon du siècle. Après tout, c'est là ce qui me sépare de mon petit frère : ma capacité de m'occuper des choses fondamentales sans me perdre dans un labyrinthe de rituels secondaires. Si Vince pouvait y parvenir... alors il serait moi. »

Et il récupérerait peut-être sa femme.

Et Vince aurait été mis au courant du projet de Maury Frauenzimmer, lancé en 2023 par Maury et Sepp von Lessinger en personne, à une réunion d'ingénieurs spécialisés qui avait eu lieu à New York. Ils proposaient d'envoyer un psychiatre en 1925 pour guérir le Führer Hitler de sa paranoïa. En fait, von Lessinger avait, paraît-il, fait quelques tentatives en ce sens, mais les *Ges* avaient gardé les résultats pour eux-mêmes... naturellement. « Les *Ges* savent y faire pour protéger leurs priviléges », pensa Chic. Et maintenant von Lessinger était mort.

Quelque chose grésilla à sa droite. Un spot publicitaire fabriqué par Theodorus Nitz, la pire des maisons, s'était accroché à la voiture.

« Fiche le camp », lui lança-t-il. Mais la réclame, qui était fortement maintenue, se mit à ramper en dépit du vent vers la fenêtre. Elle ne tarderait pas à s'y faufiler et à le haranguer à la manière loufoque et ordurière de toutes les publicités de Nitz.

Il fallait la tuer lorsqu'elle pénétrerait dans l'ouverture. Elle était vivante et tout ce qu'il y a de plus vulnérable ; les agences publicitaires, comme la nature, en lâchaient des hordes entières.

La réclame, de la taille d'une mouche, se mit à bourdonner ses fadaises dès qu'elle eut réussi à se frayer un passage.

— Eh, vous ! bourdonnait-elle, est-ce que vous ne vous êtes jamais dit : je parie que les autres gens du restaurant me

regardent ! Et vous vous inquiétez : que faire pour ne plus avoir l'impression bizarre de me faire remarquer de façon si évidente, si problématique, en particulier... »

Chic l'écrasa avec le pied.

*
* *

La carte annonçait à Nicole Thibodeaux que le Premier ministre d'Israël était arrivé à la Maison Blanche et attendait dans la Salle des Camélias. Emil Stark, grand et élancé, toujours au courant de la dernière blague juive (« Un jour Dieu rencontra Jésus et Jésus portait... », si c'était comme ça qu'elle débutait ; elle ne se souvenait pas bien – elle avait trop sommeil). De toute façon, aujourd'hui c'était elle qui lui réservait une blague. La Commission Wolff avait présenté son rapport.

Plus tard, en déshabillé et pantoufles, elle but son café, lut le *Times* du matin, puis mit de côté le journal et saisit le document que lui avait présenté la Commission Wolff. Qui avaient-ils sélectionné ? Hermann Goering. Elle parcourut le long rapport et regretta de ne pas pouvoir se débarrasser du Général Wolff. Les galonnés avaient choisi, dans le Temps de la Barbarie, un homme avec qui il serait difficile de traiter ; elle le savait, mais les autorités de Washington avaient accepté de suivre les recommandations de Wolff, sans comprendre sur le moment quelle vieille baderne était ce pauvre général. Cela démontrait la puissance actuelle du Haut Commandement de l'Armée dans les secteurs purement politiques.

Elle appela Léonore, sa secrétaire : « Dites à Emil Stark de bien vouloir entrer. » Inutile d'attendre ; de toute façon, Stark serait probablement content. Comme bien d'autres, le Premier ministre israélien s'imaginait sans doute que Goering n'était qu'un clown. Nicole laissa échapper un rire aigu. Les membres de la Commission Wolff n'avaient pas dû assimiler les documents du procès des criminels de guerre de la Deuxième Guerre mondiale. Ils se faisaient des illusions.

— Madame Thibodeaux, dit Stark en apparaissant, le sourire aux lèvres.

— C'est Goering, dit Nicole.

— Bien sûr.

Stark continuait de sourire.

— Espèce d'idiot ! Il est trop malin pour nous. Vous ne vous en rendez pas compte ? Si nous essayons de faire affaire avec lui...

— Mais vers la fin de la guerre Goering était tombé en disgrâce, dit Stark avec urbanité en s'asseyant à la table qui se trouvait devant Nicole. Il avait été compromis dans la débâcle militaire, tandis que la Gestapo et les gens proches de Hitler briguaient le pouvoir : Bormann, Himmler, Eichmann, les Chemises noires. Goering avait compris ce que signifiait la défaite militaire pour la campagne du Parti.

Nicole se taisait. Elle était furieuse.

— Est-ce que ça vous ennuie ? dit délicatement Stark. Je sais. Moi je trouve ça difficile. Mais nous pouvons faire une proposition des plus simples au Reichsmarschall, n'est-ce pas ? On peut l'énoncer en une phrase, et il la comprendra.

— Oh ! oui, admit-elle. Goering comprendra. Il comprendra aussi que s'il nous oppose un refus, nous accepterons des termes moins favorables, puis d'autres qui le seront moins encore, et finalement... (Elle s'arrêta net.) Oui, ça m'ennuie. Je crois que von Lessinger avait raison en dernière analyse : *On ne devrait pas s'approcher du Troisième Reich*. Quand on a affaire à des psychotiques, on se laisse englober dans leur système et on devient soi-même un malade mental.

— Il y a six millions de vies juives à sauver, madame Thibodeaux, dit calmement Stark.

Nicole soupira et lâcha :

— D'accord !

Elle le considéra avec une fureur mal contenue, mais le Premier ministre israélien affronta son regard ; il n'avait pas peur d'elle. Il n'avait pas coutume de reculer devant qui que ce fût ; il avait fait du chemin avant d'atteindre son poste, et sa réussite aurait été impossible s'il n'avait été inflexible. Son poste n'était pas conçu pour un lâche ; Israël était – avait toujours été – une petite nation qui survivait au milieu de blocs énormes qui pouvaient la rayer de la carte à tout instant. Nicole eut

l'impression que Stark souriait ironiquement. Sa colère augmenta. Elle se sentait impuissante.

— Il n'est pas utile de régler cette question sur-le-champ, lui dit alors Stark. Je suis sûr que vous avez d'autres choses en tête, madame Thibodeaux. Les préparatifs de la soirée d'aujourd'hui, peut-être. J'ai reçu une invitation (Stark tapota la poche de sa veste), ainsi que vous le savez certainement. On nous a promis une jolie parade de talents, n'est-ce pas ? Et l'on n'est jamais déçu. (Sa voix se fit un murmure doux et apaisant.) Puis-je fumer ? (Il prit dans sa poche un petit étui doré d'où il sortit un cigare.) C'est la première fois que j'essaie cette marque. Cigares des Philippines, fabriqués à partir de feuilles d'isabelle. Faits main, m'a-t-on assuré.

— Allez-y, dit Nicole d'un air renfrogné.

— Herr Kalbfleisch fume-t-il ? demanda Stark.

— Non, répondit Nicole.

— Il n'apprécie pas non plus vos soirées musicales, n'est-ce pas ? Cela me paraît être un mauvais signe. Vous vous rappelez Shakespeare, dans *Jules César*. « Je le crains, car il ne connaît nulle musique » ou quelque chose comme ça. Vous vous rappelez ? « Il ne connaît nulle musique. » Cela décrit bien le der Alte actuel ? Je ne l'ai malheureusement jamais rencontré. En tout cas, c'est un plaisir d'avoir affaire à vous, madame Thibodeaux, croyez-moi.

Les yeux d'Emil Stark étaient gris et extrêmement brillants.

— Merci, grogna Nicole, avec l'espoir qu'il parte.

Elle sentait qu'il dominait leur dialogue ; cela l'inquiétait et la rendait lasse.

— Vous savez, continua Stark, il nous est très difficile, à nous autres Israélites, de traiter avec des Allemands ; j'aurais sans nul doute des difficultés avec Herr Kalbfleisch. (Il lâcha une bouffée de fumée de cigare ; l'odeur déplaisante fit se plisser le nez de Nicole.) Herr Kalbfleisch ressemble au premier président surnommé der Alte, Herr Adenauer, si je me souviens bien des bandes historiques qu'on nous montrait à l'école. Il est intéressant de noter qu'il a gouverné bien plus longtemps que n'a vécu le Troisième Reich... qui était censé durer mille ans.

— Oui, dit-elle, apathique.

— Et peut-être que si nous lui portons assistance par l'intermédiaire du système de von Lessinger, nous permettrons au Reich d'y parvenir.

Il la regardait maintenant du coin de l'œil.

— Vous croyez ? Et vous voulez quand même...

— Je crois, dit Emil Stark, que si l'on fournissait rétrospectivement au Troisième Reich les armes dont il a besoin, il survivrait à sa victoire pendant environ cinq ans — peut-être un peu moins. Il était voué à l'échec de par sa nature même ; il n'existe absolument aucun mécanisme dans le parti nazi qui aurait pu favoriser l'apparition d'un successeur au Führer. L'Allemagne se fragmentera, deviendra un amas de sales petits États belliqueux comme avant Bismarck. Mon gouvernement en est convaincu, madame Thibodeaux. Souvenez-vous de la présentation de Hitler par Hess à l'un des grands rassemblements du Parti. « *Hitler ist Deutschland.* » Il avait raison. Donc, qu'y a-t-il après Hitler ? Le déluge. Et Hitler le savait. En fait, il existe une possibilité suivant laquelle Hitler aurait *délibérément* conduit son peuple à la défaite. Mais il s'agit là d'une théorie psychanalytique plutôt compliquée. Je la trouve personnellement trop baroque pour y ajouter foi.

Nicole dit d'un ton songeur :

— Si l'on sort Hermann Goering de son temps historique pour l'amener ici, désirez-vous le rencontrer et participer aux discussions ?

— Oui, répondit Stark. En fait, j'exige d'y participer.

— Vous (elle le regarda tout ébahie)... *exigez* ?

Stark opina du bonnet.

— Je suppose, dit Nicole, que c'est parce que vous êtes l'incarnation du judaïsme mondial ou de quelque autre entité mystique ?

— C'est en raison de mon poste dans l'État d'Israël, à la tête de celui-ci d'ailleurs.

Il se tut alors.

— Est-il vrai, demanda Nicole, que votre peuple soit sur le point d'envoyer une sonde automatique vers Mars ?

— Pas une sonde, un astronef de transport. Notre premier kibbutz y sera installé dans peu de temps. Mars est un désert,

un grand Negev, pour ainsi dire. On y fera pousser des orangers, un de ces jours.

— Heureux petit peuple, dit Nicole à mi-voix.

— Pardon ?

Stark mit la main à l'oreille ; il n'avait pas entendu.

— Vous avez de la chance. Vous avez des aspirations. Ce que nous avons aux U.S.E.A., c'est... (Elle réfléchit...) des normes, des standards. C'est très mondain et je ne fais pas de jeu de mots après avoir parlé de voyages spatiaux. Bon sang, Stark... vous m'affolez. Je ne sais pourquoi.

— Vous devriez visiter Israël, dit Stark. Cela vous intéresserait. Par exemple...

— Par exemple je pourrais me convertir. Changer mon nom en Rebecca. Écoutez, Stark, j'ai assez parlé avec vous. Je n'apprécie pas cette histoire de Rapport Wolff – je trouve que c'est trop risqué de manipuler le passé sur une grande échelle, même s'il s'agit de sauver six, huit, voire dix millions d'âmes. Regardez ce que ça a donné quand on a essayé d'envoyer des assassins tuer Adolf Hitler au début de sa carrière ; quelque chose ou quelqu'un nous a contrés à tous les coups, et nous avons échoué sept fois ! Je sais – je suis convaincue – que c'étaient des agents venus du futur, de notre époque ou de son avenir. Nous ne sommes peut-être pas seuls à jouer avec le système de von Lessinger, on peut aussi y jouer à deux. La bombe dans la Bierhalle, la bombe dans l'avion...

— Mais cette tentative, dit Stark, ravira les éléments néo-nazis. Vous aurez leur coopération.

Nicole dit amèrement :

— Et cela est censé apaiser mes inquiétudes ? Si quelqu'un devrait voir ce que cela présage, c'est bien vous.

Pendant un instant, Stark resta silencieux ; il fumait son cigare philippin fait main et la considérait sombrement. Puis, il haussa les épaules.

— Je crois que je vais m'incliner sur ce point, madame Thibodeaux. Peut-être avez-vous raison. J'aimerais y réfléchir et en parler aux membres de mon cabinet. Je vous verrai donc ici à la soirée. Sera-ce du Bach ou du Haendel ? J'aime ces deux compositeurs.

— Nous aurons une soirée entièrement israélite à votre intention : Mendelssohn, Mahler, Bloch, Copland ; entendu ?

Elle sourit et Emil Stark lui rendit son sourire.

— Existe-t-il un exemplaire du rapport du général Wolff que je puisse emporter ? lui demanda Stark.

— Non. (Elle hocha la tête.) C'est *Geheimnis* – top secret.

Stark haussa un sourcil. Et cessa de sourire.

— Même Kalbfleisch ne le verra pas, ajouta Nicole.

Elle avait l'intention de rester sur ses positions, et Emil Stark dut certainement s'en rendre compte. Après tout, sa profession exigeait de la finesse. Elle alla à son bureau et s'assit. Attendant son départ, l'espérant même, elle examina un in-folio de résumés que sa secrétaire Léonore avait placé là à dessein. Elle relut le premier résumé soigneusement.

Il lui apprenait que l'impresario de la Maison Blanche, Janet Raimer, n'avait finalement pas réussi à faire venir pour cette soirée le grand pianiste (et grand névrose) Richard Kongrosian, parce qu'il avait quitté sa résidence d'été de Jenner et était entré volontairement dans une clinique afin d'être traité aux électrochocs. Personne n'était censé le savoir.

« Bon Dieu, se dit amèrement Nicole, eh bien, voilà la fin de ma petite soirée ; je pourrais aussi bien aller me coucher dès la fin du dîner. »

Kongrosian n'était pas seulement le plus grand interprète de Brahms et Chopin, mais c'était en plus un esprit excentrique, percutant, colossal.

Des bouffées de fumée de cigare sortaient de la bouche d'Emil Stark qui la considérait avec curiosité.

— Est-ce que le nom de Richard Kongrosian évoque quelque chose pour vous ? lui demanda-t-elle en levant les yeux.

— Certainement. Pour certains compositeurs romantiques...

— Il est encore malade. Mentalement. Pour la centième fois. Est-ce que vous ne le saviez pas ? Vous n'avez pas entendu les on-dit ? (Furieuse, elle lança les résumés au loin ; ils glissèrent à terre.) Je voudrais parfois qu'il finisse par se tuer ou qu'il crève de sa sale maladie, que ce soit d'une perforation de l'intestin ou de toute autre chose. Dans la semaine.

— Kongrosian est un artiste de première grandeur. (Stark hoch la tête.) Je comprends votre souci. En ces temps de chaos avec les manifestations bruyantes d'éléments tels que les Fils de Job, alors que toute la vulgarité et la médiocrité semblent prêtes à resurgir et à s'enraciner...

— Ces créatures, dit calmement Nicole, ne dureront plus longtemps. Inquiétez-vous donc d'autres choses.

— Vous croyez donc comprendre la situation, et l'avoir bien en main.

Stark se permit une grimace brève et glaciale.

— Bertold Goltz est aussi *Be* qu'il est possible de l'être. *Out, Un et Be* ; les trois. C'est une farce. Un clown.

— Comme Goering, peut-être ?

Nicole se tut. Mais ses paupières battirent ; Stark y entrevit un doute soudain et momentané. Il grimaça de nouveau, involontairement cette fois. Une grimace d'inquiétude. Nicole frémit.

5

Dans le petit bâtiment situé à l'arrière de la Jungle à la ferraille numéro trois, Al Miller était assis les pieds sur son bureau, en train de fumer un cigare Upmann et d'observer le trottoir, les passants et les magasins de la ville de Reno, Nevada. Au-delà des vaisseaux de pacotille flambant neufs, tapissés de bannières et de banderoles flottant au vent, il apercevait une silhouette arrêtée, cachée sous l'énorme pancarte qui annonçait : LUKE LE TOQUÉ.

Et il n'était pas le seul à remarquer la silhouette : sur le trottoir arrivaient un homme, une femme et un petit garçon qui trottinait devant eux en faisant de grands gestes excités.

— Hé, papa, regarde ! Tu sais ce que c'est ? Regarde, *c'est le papoula*.

— Bigre, fit l'homme en souriant, c'est bien vrai. Regarde, Marion, il y a une de ces petites créatures martiennes qui se cache sous la pancarte. Si on allait bavarder un peu avec elle, hein ?

Il se dirigea vers le papoula en compagnie de son gamin. La femme continua cependant à avancer sur le trottoir.

— Allez, viens, m'man ! lança le gamin.

Dans son bureau, Al Miller toucha délicatement les commandes du mécanisme placé dans sa chemise. Le papoula émergea de sous la pancarte LUKE LE TOQUÉ.

Al, manœuvrant le contrôle, fit se dandiner la créature sur ses six pattes boudinées. Il avança vers le trottoir, son chapeau rond ridicule perché sur une antenne. Il louchait en fixant la femme. Le tropisme établi, le papoula chemina à sa poursuite, à la grande joie de l'enfant et de son père.

— Regarde, papa, il suit m'man ! Hé, m'man, retourne-toi un peu !

La femme se retourna, aperçut l'organisme discoïdal avec son corps orange ressemblant à un insecte, et elle éclata de rire. « Tout le monde adore le papoula, songea Al. Regardez le drôle de papoula martien. Parle, papoula ; dis bonjour à la gentille dame qui rit de toi. »

Les pensées du papoula, dirigées vers la femme, étaient claires pour Al. Il salua la visiteuse, lui dit qu'il était enchanté de la rencontrer, la flattta, l'enjôla à un tel point qu'elle finit par se diriger vers lui et par rejoindre son fils et son mari ; ainsi tous trois pouvaient recevoir ensemble les impulsions mentales émanant de la créature martienne qui était venue sur Terre sans intention hostile. Le papoula les aimait, tout autant qu'ils l'aimaient ; il le leur dit sur-le-champ – il leur traduisait la douceur, la chaleureuse hospitalité à laquelle il était habitué sur sa planète.

Mars devait être un endroit vraiment agréable, merveilleux, pensaient sans nul doute l'homme et la femme tandis que le papoula déballait ses souvenirs, dévoilait ses habitudes de pensée. Nom de nom ! Là-bas rien n'est froid ni schizoïde comme la société terrienne ; personne n'espionne personne, personne n'est obligé de faire de sempiternels tests relpols, personne ne se présente semaine après semaine aux Comités de Sécurité de son immeuble.

— Pensez-y, leur disait le papoula tandis qu'ils se tenaient plantés sur le trottoir, incapables de passer leur chemin. On est son propre patron là-bas, libre de travailler sa terre, de croire en ce que l'on croit, de devenir *soi-même*. Regardez-vous, vous avez peur de rester ici à m'écouter. Vous avez peur de...

D'une voix nerveuse, l'homme dit à sa femme :

— On devrait... partir.

— Oh, non ! dit le gamin sur un ton suppliant. C'est pas souvent qu'on peut parler à un papoula ! Il doit venir de cette jungle à la ferraille, là-bas.

Le bambin fit un signe du doigt et Al se trouva livré au regard scrutateur de l'homme.

Celui-ci déclara alors :

— Bien sûr. Ils l'ont fait venir ici pour vendre leurs ruines. Il est en train d'agir sur nous en ce moment, en train de nous

amadouer. (L' enchantement s'évanouissait visiblement.) Voilà le type assis là-bas qui le contrôle.

— Mais, répondirent les pulsions du papoula, ce que je vous dis est pourtant vrai. Même s'il s'agit d'un procédé commercial. Vous pourriez y aller, sur Mars. Vous et votre famille pourriez voir de vos propres yeux — si vous avez le courage de vous libérer. Le pouvez-vous ? Êtes-vous vraiment un homme ? Achetez une ruine à Luke le Toqué ; profitez-en parce que vous savez qu'un jour, peut-être dans peu de temps, la P.N. va s'énerver. Et il n'y aura plus alors de jungles à la ferraille, plus de fissures dans la société autoritaire, à travers lesquelles quelques veinards peuvent s'échapper.

Manipulant les commandes placées à sa ceinture. Al augmenta la puissance. La force psychique du papoula s'accrût, engloba l'homme, en prit le contrôle.

— Vous devez acheter une ruine volante, insista le papoula. Modalités de paiement très simples, service après-vente, nombreux modèles au choix. C'est le moment de signer ; n'attendez pas. (L'homme fit un pas en direction du parking.) Dépêchez-vous, dit le papoula. D'une seconde à l'autre les autorités peuvent fermer le parking et l'occasion sera perdue à jamais.

— Voilà... comment ils agissent, dit l'homme avec difficulté. L'animal fascine les gens. Hypnose. Il faut qu'on parte.

Mais il ne put s'y résoudre, il était trop tard : il allait acheter une des fusées d'occasion et Al, attendant dans son bureau, avec sa boîte de commandes, l'amenaît à lui comme un poisson au bout de sa ligne.

Sans se presser, Al se mit sur pied. Il était temps de sortir et de signer le contrat. Il arrêta le papoula, ouvrit la porte de son bureau et alla sur le parking...

Il aperçut alors une silhouette jadis familière qui se faufilait entre les carcasses, se dirigeait vers lui. C'était son vieux copain Ian Duncan qu'il n'avait pas revu depuis des années. « Grand dieu ! pensa Al. Qu'est-ce qu'il veut ? Et à un moment pareil ! »

— Al, lança Ian Duncan en faisant un grand geste. Est-ce que je peux te parler une seconde ? Je ne te dérange pas dans ton travail, n'est-ce pas ?

Pâle et couvert de sueur, il s'approcha en jetant autour de lui des regards effrayés. Il s'était détérioré depuis la dernière fois qu'Ai l'avait vu.

— Attends, dit Al, furieux.

Mais c'était trop tard ; le couple accompagné du gamin s'était dégagé et avançait rapidement sur le trottoir.

— Je ne voulais pas te gêner, marmonna Ian.

— Tu ne me gênes pas, dit Al sur un ton morose en regardant partir ses trois clients d'un instant. Voyons, qu'est-ce qui ne va pas, Ian ? Bon dieu, tu n'as pas l'air bien du tout. Tu es malade ? Viens dans mon bureau.

Il le fit entrer et referma la porte.

— J'ai retrouvé mon *jug*, dit Ian. Tu te souviens du temps où on essayait d'aller jouer avec notre formation à la Maison Blanche ? Al, il faut qu'on essaye encore une fois. Je te jure que je ne peux pas continuer ainsi. Je ne peux pas supporter d'avoir échoué dans ce qui était la chose la plus importante de notre vie. Nous étions d'accord là-dessus.

Haletant, il s'épongea le front avec son mouchoir, les mains tremblantes.

— Je n'ai même plus mon instrument, répliqua Al.

— Il le faut. Voyons, on pourrait enregistrer chacun notre partition sur ma cruche, puis les mixer sur une bande et présenter le tout à la Maison Blanche. Ce sentiment d'être pris au piège, je ne sais pas si je pourrai continuer de vivre avec. Il faut que je me remette à jouer. Si on commençait sur-le-champ à répéter les *Variations Goldberg*, dans deux mois on pourrait...

Al l'interrompit.

— Tu vis toujours là-bas ? Dans ce grand Abraham-Lincoln ? Ian hocha la tête.

— Et tu as toujours ton travail chez ce cartel bavarois ? Tu es toujours inspecteur de l'équipement ? (Il ne pouvait comprendre ce qui bouleversait Ian Duncan.) Merde ! si ça empire encore, tu pourrais émigrer. Jouer du *jug* est hors de question. Il y a des années que je n'ai pas touché à mon instrument, depuis que je t'ai vu pour la dernière fois, en fait. Une minute.

Il appuya sur les boutons du mécanisme qui contrôlait le papoula ; près du trottoir la créature réagit et revint lentement vers son poste de garde, sous la pancarte.

En le voyant, Ian dit :

— Je croyais qu'ils étaient tous morts.

— C'est exact, dit Al.

— Mais celui-là bouge et...

— C'est une imitation, un simulacre, comme ces trucs qu'on utilise pour la colonisation. C'est moi qui le contrôle. (Il montra la boîte de commandes à son vieux copain.) Ça fait descendre les gens du trottoir. Luke est censé en avoir un vrai d'après lequel ceux-ci sont fabriqués. En fait, personne n'en sait vraiment rien et la loi ne peut atteindre Luke. La P.N. ne peut pas lui faire cracher le vrai, s'il en a un. (Al s'assit et alluma sa pipe.) Échoue à un test relpol, dit-il à Ian. Perds ton appartement et obtiens qu'on te rembourse. Apporte l'argent et je veillerai à ce que tu aies un chouette tas de ferraille qui t'emmènera sur Mars. Qu'est-ce que tu en penses ?

— J'ai essayé d'échouer à mon test, dit Ian, mais on ne m'a pas laissé faire. On a falsifié mes résultats. On ne veut pas que je m'en aille. On ne veut pas me laisser partir.

— Qui c'est, « on » ?

— Mon voisin à l'Abraham-Lincoln. Son nom c'est Edgar Stone... je crois. Il l'a fait exprès. J'ai vu l'expression sur son visage. Peut-être s'est-il imaginé qu'il me faisait plaisir, une faveur en quelque sorte... Je ne sais pas. (Il jeta des coups d'œil autour de lui.) Tu as un joli petit bureau. Tu dors dedans, n'est-ce pas ? Et quand il se déplace, tu te déplaces avec.

— Oui, dit Al, on est toujours prêt à décoller.

La P.N. avait failli l'attraper un bon nombre de fois, en dépit du fait qu'il pouvait atteindre la vitesse de mise en orbite en six minutes. Le papoula avait décelé l'approche des contrôleurs, mais pas suffisamment à l'avance pour qu'on puisse fuir dans le calme ; en général, ça se faisait en hâte et en pagaille, une partie de la ferraille restant sur place.

— Tu as juste un peu d'avance sur eux, médita Ian. Pourtant ça ne t'inquiète pas. Je crois que c'est dans ton tempérament.

— S'ils m'attrapent, dit Al, Luke paiera la caution pour me faire sortir.

De quoi avait-il donc à s'inquiéter ? Son employeur était puissant ; le clan des Thibodeaux limitait ses attaques à des articles dans des magazines populaires qui dénonçaient la vulgarité de Luke le Toqué et le caractère de pacotille de sa marchandise.

— Je t'envie, dit Ian. Ton équilibre. Ton calme.

— Ton immeuble n'a pas de pilote céleste ? Parle-lui.

Ian dit amèrement :

— Ça ne sert à rien. En ce moment, c'est Patrick Doyle, et il est aussi mal en point que moi. Et Don Tishman, notre président, l'est encore plus ; c'est une boule de nerfs. En fait, tout notre bâtiment est ravagé par l'angoisse. Peut-être cela a-t-il à voir avec la sinusite de Nicole.

Al lui jeta un coup d'œil et vit qu'il était tout à fait sérieux. La Maison Blanche et tout ce qu'elle représentait avaient une grande importance pour lui ; elle dominait sa vie, comme des années auparavant, quand ils étaient copains au service.

— Pour toi, dit calmement Al, je vais ressortir mon *jug* et pratiquer. On va encore faire une tentative.

Muet de stupéfaction, Ian Duncan le regarda bouche bée.

— Je ne plaisante pas, dit Al, en hochant la tête.

Ian murmura, plein de gratitude :

— Dieu te bénisse, Al.

L'air sombre, Al Miller tirait sur sa pipe.

*

* *

Chic Strikerock se dirigeait vers la petite usine où il travaillait. À mesure qu'il se rapprochait, elle prenait sa taille réelle.

Elle était bâtie en forme de carton à chapeaux. L'immeuble était d'une couleur gris clair, assez moderne si l'on n'avait pas de critères trop rigides. « Frauenzimmer et Associés. » Il serait bientôt dans son bureau, à travailler, à se débattre avec les volets de la fenêtre pour essayer d'endiguer le soleil vif du

matin. En train de se débattre aussi avec Mlle Greta Trupe, la vieille secrétaire qui travaillait à la fois pour lui et pour Maury.

« C'est la belle vie », se dit Chic. Mais peut-être depuis la veille la compagnie avait-elle été liquidée ; cela ne l'aurait d'ailleurs pas tellement chagriné. Bien sûr, ce serait dommage pour Maury, et il aimait bien Maury en dépit de leurs affrontements continuels. Après tout, une petite compagnie ressemblait en bien des points à une famille. Tout le monde se serrait les coudes de façon chaleureuse et humaine, et on se jugeait sur plusieurs niveaux psychologiques. C'était beaucoup plus intime que les relations humaines dépersonnalisées qui avaient cours entre employés et employeurs dans une entreprise de la taille d'un cartel.

Franchement, il était satisfait. Il était ravi de cette chaleur humaine. Il existait à ses yeux quelque chose d'horrible dans l'activité des puissantes *geheimliche* corporations, activité inhumaine aux relations hiérarchiques complètement réifiées. Le fait que Maury fût un tout petit industriel l'attirait véritablement. C'était un morceau du monde ancien, du XX^e siècle, qui subsistait encore... pour quelque temps.

Dans le parking, il se gara manuellement à côté de la roue antique de Maury ; il descendit et s'avança, les mains dans les poches, jusqu'à la familière entrée principale.

Le petit bureau encombré – avec son tas de courrier en retard, ses tasses à café, ses manuels de travail et ses factures froissées, ses calendriers à pin-up – sentait la poussière, comme si les fenêtres n'avaient jamais été ouvertes à l'air pur et à la lumière du jour. Au fond de la pièce, occupant presque tout l'espace libre, il vit quatre simulacres assis en silence, un groupe : un adulte, sa compagne femelle et deux enfants. C'était là l'un des articles essentiels du catalogue de la maison : une famdaco.

Le simulacre adulte mâle se leva et le salua fort civilement :

— Bonjour, monsieur Strikerock.

— Maury est déjà arrivé ?

Il regarda autour de lui.

— Dans un sens restreint, oui, répondit le simulacre mâle. Il est au coin de la rue, en train de prendre son café et son croissant du matin.

— Excellent, dit Chic, en ôtant sa veste. Bon, vous autres, êtes-vous prêts à aller sur Mars ? demanda-t-il aux simulacres.

Il pendit sa veste à un cintre.

— Oui, monsieur Strikerock, répondit l'adulte femelle en hochant la tête. Et nous en sommes contents. Vous pouvez compter sur nous. (Elle lui sourit complaisamment.) Ce sera un soulagement de quitter la Terre et ses lois répressives. Nous étions en train d'écouter sur la F.M. les actualités à propos du McPhearson Act.

— Nous considérons cela comme effroyable, dit l'adulte mâle.

— J'en conviens, dit Chic. Mais que peut-on y faire ?

Il chercha le courrier autour de lui ; comme toujours, il était perdu dans les paperasses.

— On peut émigrer, fit remarquer le mâle.

— Eum ! dit Chic, l'esprit ailleurs.

Il venait de découvrir un tas de factures à l'air récent provenant de fournisseurs de pièces détachées ; avec un sentiment de tristesse et même de terreur, il se mit à les trier. Maury les avait-il vues ? Probablement. Il les avait aperçues et les avait immédiatement rejetées hors de sa vue. Frauenzimmer et Associés fonctionnait mieux si on n'insistait pas sur cet aspect de la vie. À la manière d'un névrosé très régressé, pour pouvoir fonctionner l'entreprise devait cacher certains aspects de la réalité à son système perceptif. C'était loin d'être l'idéal, mais quelle alternative imaginer ? Être réaliste, ce serait abandonner, mourir. L'illusion, de nature infantile, était essentielle à la survie de la petite firme, ou du moins Chic et Maury le croyaient-ils. En tout cas, tous deux avaient adopté cette attitude. Leurs simulacres – adultes – la désapprouvaient ; leur estimation froide et logique de la réalité formait un contraste très net et Chic se rendait compte que en face des simulacres il était un peu sur la défensive, un peu embarrassé, il savait qu'il aurait dû leur donner un meilleur exemple.

— Si vous achetiez une fusée et émigriez sur Mars, dit l'adulte mâle, nous pourrions être votre famdaco.

— Je ne voudrais pas de voisin, dit Chic, si j'émigrerais sur Mars. Je m'isolerais.

— Nous serions une excellente famille de voisins, la vraie famille d'à côté, dit la femme.

— Allons, répondit Chic, pas besoin de me vanter vos vertus. Je vous connais mieux que vous ne vous connaissez.

Et pour de bonnes raisons. Leur présomption, leur sincérité profonde l'amusaient, mais l'irritaient aussi. « Comme famille habitant à côté de chez soi, ces sims seraient quelque peu gênants », songea-t-il. Et pourtant c'était là ce que désiraient les émigrants, ce dont ils avaient besoin en fait, dans les régions coloniales à la population dispersée. Chic s'en rendait parfaitement compte. Après tout, c'était le travail de Frauenzimmer et Associés que de comprendre ce genre de choses.

Quelqu'un qui émigrait pouvait s'acheter des voisins, acquérir la présence simulée de la vie, le bruit et les mouvements de l'activité humaine grâce à ces substituts mécaniques. Les simulacres vous soutenaient le moral dans un nouvel environnement plein de stimuli étranges, ou, peut-être, et c'était pire, vide de tout stimulus. En plus de ce gain psychologique fondamental, il existait également un avantage secondaire de caractère pratique. Le groupe famdaco de simulacres s'occupait des terres, les labourait, les semait, les irriguait, les fertilisait et les rendait hautement productives. Et la récolte revenait au colon humain parce que le groupe famdaco n'occupait, du point de vue légal, que les portions périphériques de ses terres.

En fait, la famdaco ne se trouvait pas du tout voisiner ; elle appartenait à l'entourage de son propriétaire. Communiquer avec elle, c'était en somme dialoguer en cercle fermé avec soi-même ; la famdaco, si elle remplissait son contrat, décelait les espoirs et les rêves cachés du colon et les lui renvoyait sous forme plus structurée. Thérapeutiquement, c'était valable, quoique du point de vue culturel ce fût quelque peu stérile.

L'adulte mâle dit respectueusement :

— Voici justement M. Frauenzimmer.

Levant les yeux, Chic vit la porte du bureau s'ouvrir lentement ; Maury apparut en tenant précautionneusement sa tasse de café et son croissant.

— Écoute, mon vieux, dit Maury, la voix rauque. (C'était un petit homme rondouillard, en sueur, qui ressemblait au reflet d'un miroir déformant. Ses jambes avaient l'air peu sûres, comme si elles parvenaient à peine à le porter. Il chancelait en avançant.) Je suis désolé, dit-il, mais je crois que je vais être obligé de te renvoyer.

Chic resta là, figé.

— Je n'y arrive plus, ajouta Maury.

Prenant l'anse de sa tasse entre ses doigts courts et marqués par le travail, il chercha une place où la poser avec le croissant, parmi les papiers et manuels qui traînaient sur le bureau.

— Ça alors, c'est le comble ! laissa tomber Chic.

— Tu savais que cela arriverait un jour. (La voix de Maury s'était transformée en un coassement macabre.) Toi, comme moi. Que puis-je faire d'autre ? On n'a pas décroché de commande importante depuis des semaines. Je ne te blâme pas, comprends-le bien. Regarde ce groupe famdaco qui rôde dans le coin – qui rôde et c'est tout. Il y a belle lurette qu'on aurait dû les larguer. (Maury sortit son immense mouchoir irlandais et s'épongea le front.) Je suis désolé, Chic.

Il considéra anxieusement son employé.

Le simulacre mâle déclara :

— C'est là en vérité une nouvelle désolante.

— C'est également mon sentiment, ajouta sa compagne.

Les fixant d'un œil mauvais, Maury balbutia :

— C'est dur. Je veux dire : occupez-vous de vos oignons. Qui vous a demandé votre avis bande de mécaniques ?

— Laisse-les tranquilles, murmura Chic.

Il était éberlué par la nouvelle ; il avait été totalement pris par surprise en dépit de ses craintes raisonnées.

— Si M. Strikerock s'en va, annonça le simulacre mâle, nous partons avec lui.

Furieux, Maury lança aux simulacres :

— Ah ! merde ! vous n'êtes qu'un tas de mannequins. Fermez-la pendant qu'on règle ça. On a assez d'ennuis sans que vous ne vous en mêliez. (S'asseyant derrière son bureau, il ouvrit le *Chronicle* du matin.) Le monde entier tombe en petits morceaux, Chic, pas seulement Frauenzimmer et Associés. Écoute cet écho du journal d'aujourd'hui : « Le corps d'Orley Short, balayeur, a été découvert ce jour au fond d'une cuve profonde de deux mètres, remplie de chocolat en train de durcir, à la Compagnie Chocolatière de Saint Louis. » (Il leva la tête.)

Tu entends ça : « du chocolat en train de durcir » ! C'est comme ça qu'on vit ! Je continue. « Short, âgé de 53 ans, n'était pas rentré chez lui, et... »

— D'accord, l'interrompit Chic. Je comprends ce que tu veux dire. C'est l'époque qui veut ça.

— Exactement. Les circonstances sont indépendantes de la volonté de tout individu. C'est maintenant qu'il faut devenir fataliste, tu sais : résigné, en quelque sorte. Je suis résigné à voir la fermeture complète de Frauenzimmer et Associés. Franchement, ça ne va pas tarder. (Il considéra d'un air morose le groupe de simulacres famdaco.) Je me demande pourquoi on vous a construits. On aurait dû bricoler une série de putains avec juste assez de classe pour intéresser le bourgeois. Écoute, Chic, voilà comment finit ce terrible article du *Chronicle*. Vous, les simulacres, écoutez aussi. Ça vous donnera une idée du monde dans lequel on vous a fait naître : « Son beau-frère, Antonio Costa, s'était rendu à l'usine de chocolaterie et l'a découvert sous un mètre de chocolat, déclarent les policiers de Saint-Louis. » (Maury referma le journal avec brusquerie). Ce que je veux dire, c'est : Comment peux-tu intégrer un événement pareil à ta *Weltanschauung*² ? C'est trop abominable. Ça te détraque complètement. Et le pire, c'est que c'est tellement abominable que c'en est presque amusant.

Le silence s'établit et le simulacre mâle déclara, en réponse sans aucun doute à quelque aspect inconscient du discours de Maury :

² Ta « synthèse du monde » (N.d.T.)

— Ce n'est certainement pas le moment de voir voter une loi comme le McPhearson Act. Nous avons besoin d'une aide psychiatrique, d'où qu'elle vienne.

— « Aide psychiatrique », imita Maury, d'un ton moqueur. Ouais, vous avez mis le doigt dessus, Monsieur Jones ou Smith, ou quel que soit le nom qu'on vous a donné. Monsieur Levoisin d'Acôté, si vous voulez. Ça aurait sauvé Frauenzimmer et Associés... exact ? Un peu de psychanalyse à deux cents dollars de l'heure pendant dix ans... Ce n'est pas le temps qu'il faut pour une psychanalyse, à peu de choses près ? Rigolo.

Il se détourna des simulacres, dégoûté, et se mit à manger son croissant.

Chic ne tarda pas à dire :

— Tu me donneras une lettre de recommandation ?

— Bien sûr, fit Maury.

« Peut-être va-t-il falloir que j'aille travailler pour Karp und Sohnen », pensa Chic. Son frère Vince, qui y était employé en tant que *Ge*, pourrait arranger ça ; c'était mieux que rien, mieux que de se joindre aux pitoyables chômeurs, l'ordre le plus bas de la vaste classe *Be*, nomades qui écumaient la surface de la Terre, trop pauvres même pour émigrer. Ou bien peut-être devrait-il émigrer. Peut-être le moment était-il enfin venu ; il devrait affronter la chose franchement. Abandonner une fois pour toutes les ambitions infantiles qui l'avaient guidé pendant si longtemps.

Mais Julie. Que faire d'elle ? La femme de son frère rendait le problème d'une complexité extrême ; par exemple, était-il maintenant responsable d'elle du point de vue financier ? Il lui faudrait régler ça avec Vince, le rencontrer face à face. Dans tous les cas, qu'il cherche ou non une place aux Karp u. Sohnen Werke. Dans ces circonstances, il allait être délicat d'approcher Vince. Son histoire avec Julie n'aurait pu se produire à un plus mauvais moment.

— Écoute, Maury, dit Chic. Tu ne peux pas me mettre sur le pavé maintenant. J'ai un problème. Comme je te l'ai dit au téléphone, j'ai une fille qui...

— Très bien.

— Pardon ?

Maury Frauenzimmer poussa un soupir.

— J'ai dit : *très bien* ; je te garde encore un peu. Pour accélérer la faillite de Frauenzimmer et Associés. Et puis voilà. (Il haussa ses épaules massives.) *So geht das Leben* : c'est la vie.

L'un des deux simulacres enfants dit à l'adulte mâle :

— Il est gentil, hein papa ?

— Oui, Tommy, répondit l'adulte mâle en hochant la tête. C'est un très brave homme.

Il tapota l'épaule du garçonnet. Toute la famille rayonnait.

— Je te garde jusqu'à mercredi prochain, décida Maury. C'est tout ce que je peux faire, mais ça servira peut-être à quelque chose. Après ça... je ne sais vraiment pas. Je ne puis rien prévoir. Quoique je soit légèrement précognitif, comme je l'ai toujours dit. Je veux dire que, dans une certaine mesure, j'ai déjà eu des intuitions exactes sur le futur. Pas dans ce cas-là pourtant ; là, pas la moindre vision. Sur le sujet, mon esprit n'est qu'une masse confuse.

— Merci, Maury, dit Chic.

Maury Frauenzimmer grogna et se remit à lire le journal du matin.

— Peut-être qu'une belle affaire se présentera avant mercredi, dit Chic. Une affaire à laquelle on ne s'attend pas. (Peut-être qu'en tant que directeur des ventes, je vais décrocher une commande énorme, pensa-t-il.)

— Pourquoi pas, peut-être bien, dit Maury. Il n'avait pas l'air très convaincu.

— Je vais faire de mon mieux.

— Bien sûr, acquiesça Maury. Fais ce que tu peux, Chic, fais ce que tu peux.

Sa voix était sourde, étouffée par la résignation.

6

Pour Richard Kongrosian, le McPhearson Act était une calamité parce qu'il avait effacé en un instant le soutien essentiel de sa vie, le Dr Egon Superb. Il se trouvait livré à la merci de la maladie qui le rongeait depuis toujours, et qui, à cet instant précis, exerçait une emprise terrifiante sur sa personne. C'est pourquoi il avait quitté Jenner et était volontairement entré à l'hôpital neuropsychiatrique Franklin-Aimes de San Francisco, un lieu qui lui était des plus familiers ; il s'y était présenté plus d'une fois durant la dernière décennie.

Cependant, cette fois-ci, il ne pourrait probablement plus le quitter. Cette fois-ci, le processus avait dépassé le point de non-retour.

Il savait qu'il était anankastique, quelqu'un pour qui la réalité se ramenait à une contrainte incessante ; tout ce qu'il faisait, il le faisait par force ; il n'y avait rien pour lui de volontaire, de spontané, ni de libre. Et pour aggraver les choses, il se trouvait pris dans les rets d'une réclame Nitz. En fait, il avait toujours la réclame sur lui ; il la portait dans sa poche.

Kongrosian sortit et mit en marche la réclame de Theodorus Nitz ; il écouta encore une fois son message maléfique. La réclame couina : « À tout instant on peut gêner autrui, à *toute heure de la journée !* » Et dans l'esprit du musicien apparut l'image prévue par la publicité. Une scène : un bel homme brun se penche pour embrasser une blonde en maillot de bain, au soutien-gorge bien rempli. Sur le visage de la fille, l'expression d'enchantedement et de soumission disparaît, pour être remplacée par du dégoût. Et la réclame crie : « Il n'était pas vraiment protégé contre les odeurs corporelles ! Vous voyez ce qui est arrivé ? »

« C'est moi, se dit Kongrosian. Je sens mauvais. À cause de cette réclame, j'ai acquis une odeur corporelle phobique. »

Il avait été contaminé par cette publicité et il n'y avait aucun moyen de se débarrasser de cette émanation : il y avait maintenant des semaines qu'il essayait en vain mille rituels de rinçage et de lavage.

C'était ça l'ennui, avec ces odeurs phobiques : une fois acquises, elles demeuraient et même augmentaient leur terrible puissance. À présent, il n'osait approcher aucun être humain. Il lui fallait rester à trois mètres pour que l'on ne prenne pas conscience de ce relent. Pas de blonde à la poitrine opulente pour lui.

Mais dans le même temps, il savait pertinemment que cette odeur n'était qu'une illusion, qu'elle n'existant pas vraiment : ce n'était qu'une idée obsessionnelle. Pourtant, cette prise de conscience ne l'a aidait pas.

Par exemple, à l'instant même, Janet Raimer, l'impresario principal de la Maison Blanche, était à sa recherche. Si elle le découvrait, dans sa chambre particulière du Franklin-Aimes, elle insisterait pour le voir, se fraierait un chemin jusqu'à lui... et le monde s'écroulerait. Il aimait bien Janet, qui avait un certain âge, un sens de l'humour acéré et beaucoup de cœur. Comment pourrait-il supporter que Janet décèle la terrible odeur que la réclame lui avait passée ? C'était une situation intenable et Kongrosian resta assis, penché sur la table de sa chambre, serrant et desserrant les poings, essayant de trouver une solution.

Peut-être pourrait-il appeler au téléphone. Mais il craignait que sa senteur ne se transmette le long des fils téléphoniques ; Janet la décèlerait de toute façon. Ça ne marcherait donc pas. Peut-être un télégramme ? Non, cela passerait de sa main au papier et atteindrait Janet de la même façon.

En fait, cette émanation corporelle phobique pouvait contaminer le monde entier. C'était théoriquement possible.

Pourtant, il lui fallait bien avoir un contact *quelconque* avec autrui ; par exemple, il ne tarderait pas à vouloir appeler son fils Plautus chez lui, à Jenner. En dépit de tous ses efforts, il ne pouvait supprimer entièrement les relations personnelles, même si cela était désirable.

Peut-être l'A.G. Chemie peut-elle m'aider, songea-t-il. Peut-être ont-ils un nouveau détergent synthétique ultra-puissant qui enlèvera mon odeur corporelle, du moins pour un temps. Qui est-ce que je connais chez eux que je puisse contacter ? Il essaya de se souvenir. Au conseil d'administration de l'Orchestre symphonique de Houston, Texas, il y avait...

Le téléphone de sa chambre se mit à sonner.

Précautionneusement, Kongrosian voila l'écran à l'aide d'une serviette.

— Bonjour, dit-il à bonne distance de l'appareil, en espérant ainsi éviter de le contaminer.

Naturellement, c'était un vain espoir, mais il devait faire cette tentative ; il ne s'était pas encore avoué vaincu.

— La Maison Blanche à Washington, D.C., annonça une voix au téléphone. C'est Janet Raimer qui appelle. Allez-y, mademoiselle Raimer. J'ai la chambre de M. Kongrosian.

— Bonjour, Richard, dit Janet Raimer. Qu'avez-vous mis sur l'écran de l'appareil ?

Appuyé contre le mur opposé, aussi éloigné que possible du téléphone, Kongrosian déclara :

— Vous n'auriez pas dû essayer de me joindre, Janet. Vous savez à quel point je suis malade. C'est un état obsessionnel avancé, le pire que j'aie jamais connu. Je doute sérieusement de pouvoir jamais rejouer en public. Ce serait prendre vraiment trop de risques. Par exemple, je suppose que vous avez noté dans le journal l'écho sur l'ouvrier tombé dans une cuve de chocolat en train de durcir. C'est moi qui suis responsable.

— Vous, responsable ? Mais comment ?

— Psioniquement. De façon tout à fait involontaire, bien sûr. En fait, je suis responsable de tous les accidents psychomoteurs qui se produisent dans le monde. C'est pourquoi je me suis fait enfermer à l'hôpital pour une série d'électrochocs. Je crois que ça marchera en dépit du fait que c'est démodé. Personnellement, je ne tire rien des drogues. Quand on sent aussi mauvais que moi, Janet, aucune drogue ne peut...

Janet Raimer l'interrompit.

— Je ne crois pas que vous sentiez aussi mauvais que vous l'imaginez, Richard. Je vous connais depuis des années et je ne

crois pas que vous dégagiez une odeur aussi désagréable, du moins pas assez pour mettre fin à votre brillante carrière.

— Merci pour votre fidélité, répondit tristement Kongrosian, mais vous ne comprenez pas. Ce n'est pas une senteur physique ordinaire. Elle est de type conceptuel. Un jour je vous enverrai un texte sur le sujet, peut-être de Binswanger ou d'un autre psychologue existentialiste. Ils m'ont vraiment compris, moi et mon problème, bien qu'ils aient vécu il y a cent ans. C'étaient manifestement des précogs. La tragédie, c'est que, bien que Minkowski, Kuhn et Binswanger m'aient compris, il n'y a rien qu'ils puissent faire pour m'aider.

Janet déclara :

— La Première Dame est impatiente de vous revoir en bonne santé.

L'inanité de cette remarque le mit en fureur.

— Bon dieu... est-ce que vous ne comprenez pas, Janet ? Au point où j'en suis, je vis dans un univers complètement hallucinatoire. Je suis aussi malade mentalement qu'il est possible à un être humain de l'être ! Il est déjà incroyable que je puisse communiquer avec vous. C'est grâce à la force de mon moi que je ne suis pas entièrement autistique. Quiconque dans ma situation le serait devenu. (Il ressentait pendant quelques instants une fierté justifiée.) C'est une situation passionnante à laquelle je me trouve confronté, cette odeur corporelle phobique. C'est manifestement ma réaction à un désordre plus grave qui désintégrerait ma compréhension de l'Umwelt, de la Mitwelt et de l'Eigenwelt. Ce que j'ai réussi à accomplir, c'est...

— Richard, l'interrompit Janet Raimer, je suis désolée pour vous. Je voudrais pouvoir vous aider.

Elle sembla alors sur le point de pleurer ; sa voix trembla.

— Eh bien, fit Kongrosian, qui a besoin de l'Umwelt, de la Mitwelt et de l'Eigenwelt ? Calmez-vous, Janet. Ne vous engagez pas affectivement à ce point. Je m'en sortirai, comme d'habitude. (Mais il n'y croyait pas vraiment. Cette fois c'était différent. Et, évidemment, Janet l'avait pressenti.) Entre-temps, continua-t-il, je crois qu'il vous va falloir chercher ailleurs un artiste pour la Maison Blanche. Il faudra m'oublier et piocher

dans des domaines tout à fait différents. À quoi d'autre devrait donc servir un impresario, sinon à cela ?

— C'est sans doute vrai, dit Janet.

« Mon fils, pensa Kongrosian. Peut-être pourrait-il prendre ma place. » Quelle pensée bizarre et morbide c'était là ; il la rejeta, horrifié de l'avoir laissé pénétrer dans son esprit. En vérité, cela démontrait bien la gravité de sa maladie. Comme si quiconque pouvait écouter avec intérêt, prendre au sérieux, les bruits quasi-musicaux émis par Plautus... quoique, peut-être, au sens le plus large, le plus compréhensif du terme, on pût les appeler *ethniques*.

— Votre disparition aux yeux du monde, dit Janet Raimer, est une tragédie. Ainsi que vous le dites, il est de mon devoir de trouver quelqu'un ou quelque chose pour combler le vide... même si je sais que c'est impossible. Je vais essayer. Merci, Richard. C'était gentil de votre part de bien vouloir me parler vu votre état. Je vais raccrocher et vous laisser vous reposer.

— Tout ce que j'espère, c'est que je ne vous ai pas contaminée avec mon odeur corporelle phobique.

Il interrompit alors la communication.

« Mon dernier lien avec le monde extérieur, se dit-il. Peut-être ne pourrai-je plus jamais parler au téléphone ; je sens que mon monde se contracte encore. Dieu, où cela s'arrêtera-t-il ? Mais les électrochocs me soulageront ; le processus de rétrécissement va être renversé ou du moins interrompu.

« Je me demande si je ne devrais pas essayer de contacter Egon Superb, se dit-il. En dépit du McPhearson Act. C'est impossible ; Superb n'existe plus ! La loi l'a effacé, du moins pour ses clients. Egon Superb existe peut-être encore en tant qu'individu, en essence, mais la catégorie « psychanalyste » a été anéantie, comme si elle n'avait jamais existé. Et pourtant j'ai tellement besoin de lui ! Si je pouvais le consulter ne fût-ce qu'une fois encore... La peste soit de l'A.G. Chemie et de leur énorme « lobby », leur influence écrasante. Peut-être puis-je leur passer mon odeur corporelle phobique.

« Oui, je vais leur donner un coup de fil, décida-t-il. Leur demander s'il existe un super-détergent et en même temps leur passer mon mal ; ils le méritent. »

Il chercha dans l'annuaire le numéro de la filiale régionale de l'A.G. Chemie, le trouva et le composa par psychokinésie.

« Ils regretteront d'avoir imposé cette loi », se dit Kongrosian en écoutant les déclics des connections qui s'établissaient.

— Je voudrais parler à votre psychochimiste principal, dit-il quand le standard de l'A.G. Chemie lui eut répondu.

Une voix masculine énervée passa sur la ligne ; la serviette placée sur l'écran empêchait Kongrosian de voir l'homme, mais il semblait jeune, compétent et très expert.

— Ici le poste B. Merrill Judd à l'appareil. Qui êtes-vous, et pourquoi avez-vous camouflé la portion vidéo du téléphone ?

Le psychochimiste semblait irritable.

— Vous ne me connaissez pas, monsieur Judd, dit Kongrosian.

Il pensa alors : *Voilà le moment de les contaminer.* S'approchant du téléphone, il arracha la serviette de l'écran.

— Richard Kongrosian, dit le psychochimiste en le considérant. Oui, je vous connais, je connais du moins votre talent. (C'était un jeune homme à l'expression de froide compétence, le type de personne complètement détachée et schizoïde.) C'est un honneur de vous rencontrer, monsieur. Que puis-je faire pour vous ?

— J'ai besoin, dit Kongrosian, d'un antidote contre une abominable réclame de Theodorus Nitz sur les odeurs corporelles. Vous savez, celle qui commence par : « C'est particulièrement dans les moments de grande intimité avec l'être aimé que l'on risque le plus de le gêner » et ainsi de suite. (Il détestait ne fût-ce que d'y penser ; cette puanteur qui émanait de son corps semblait alors devenir plus puissante, si la chose était possible. Il aspirait dans ces moments à un authentique contact humain. Il se sentait violemment conscient de l'ostracisme qui le frappait.) Est-ce que je vous fais peur, demanda-t-il.

Le considérant avec une intensité professionnelle, le représentant de l'A.G. Chemie déclara :

— Je ne suis pas inquiet. Naturellement, j'ai entendu parler de votre mal psychosomatique endogène, monsieur Kongrosian.

— Eh bien, dit froidement Kongrosian, laissez-moi vous dire qu'il est exogène ; c'est cette réclame Nitz qui l'a provoqué.

Ça le déprimait de se rendre compte que des étrangers, que le monde entier, étaient au courant – parlaient – de son état psychologique.

— Il faut que la prédisposition ait déjà existé, dit Judd, pour que la réclame Nitz vous influence de la sorte.

— Au contraire, dit Kongrosian. En fait, je vais poursuivre l'Agence Nitz, et lui réclamer des millions – je suis tout à fait prêt à lancer le procès. Mais c'est pour l'instant hors de propos. Que pensez-vous faire, Judd ? Vous la sentez, maintenant, n'est-ce pas ? Admettez-le, et nous pourrons alors dénombrer les thérapies possibles. Je consultais un psychanalyste, le Dr Egon Superb, mais grâce à votre cartel, c'est maintenant terminé.

— Hum ! fit Judd.

— C'est tout ce que vous pouvez faire ? Écoutez, il m'est impossible de quitter ma chambre d'hôpital. L'initiative vous appartient. Je fais appel à vous. Ma situation est désespérée. Si elle s'aggrave...

— Voilà une requête qui m'intrigue, dit Judd. Il me faut y réfléchir un instant. Je ne puis vous répondre sur-le-champ, monsieur Kongrosian. Quand a eu lieu cette contamination par réclame Nitz ?

— Il y a environ un mois.

— Et avant cela ?

— De vagues phobies. Des angoisses. De caractère dépressif, en général. J'ai eu aussi des idées de persécution, mais je suis parvenu à les refouler. Manifestement, je lutte contre un processus insidieux de régression schizophrénique qui ronge graduellement mes facultés et en mutile l'acuité.

— Je passerai probablement à l'hôpital.

— Ah ! fit Kongrosian, réjoui. (De cette façon, je serai sûr de vous contaminer, se dit-il. Et vous contaminerez à votre tour votre compagnie, tout le cartel maléfique qui est responsable de la déchéance du Dr Superb.) Oui, je vous en prie, dit-il à voix haute. J'aimerais vous voir *en tête-à-tête*³. Le plus tôt sera le

³ En français dans le texte (N.d.T.)

mieux. Mais je vous avertis : je ne serai pas responsable de ce qui s'ensuivra. C'est vous qui prenez le risque.

— Le risque ? Je l'accepte. Que pensez-vous de cet après-midi ? J'ai une heure de libre. Dites-moi dans quel hôpital neuropsychiatrique vous vous trouvez et s'il est à proximité...

Judd chercha un stylo et un bloc-notes.

*

* *

Ils se retrouvèrent rapidement à Jenner. Vers la fin de l'après-midi ils se posèrent sur l'héliport situé à la lisière de la ville ; ils disposaient de pas mal de temps pour se rendre par route jusqu'à la résidence de Kongrosian, quelque part dans les collines environnantes.

— Tu veux dire, dit Molly, qu'on ne peut pas atterrir chez lui ? On va devoir...

— On va louer un taxi, dit Nat Flieger. Tu sais pourquoi.

— Je sais. J'ai lu un exposé de la méthode dans un bouquin. C'est toujours un indigène qui vous met au courant des ragots du coin dont la valeur informative d'ailleurs frôle le néant. (Elle referma son livre et se leva.) Eh bien, Nat, peut-être pourras-tu obtenir du chauffeur de taxi ce que tu désires savoir. À propos de Kongrosian et de sa mystérieuse cave aux horreurs.

Jim Planck déclara d'une voix rauque :

— Mademoiselle Dondoldo... (Il fit une grimace.) J'ai une grande estime pour Leo, mais je dois vous avouer...

— Que vous ne pouvez pas me sentir ? demanda-t-elle en haussant les sourcils. Pourquoi ? Je me demande bien pourquoi, monsieur Planck.

— Fermez-la, dit Nat en sortant de l'hélico son attirail qu'il déposa sur le sol humide. (L'air était chargé de pluie ; l'atmosphère était lourde et poisseuse, et il se rebellait instinctivement contre son caractère profondément malsain.) Voilà qui doit être formidable pour les asthmatiques, déclara-t-il en regardant alentour.

Kongrosian, bien sûr, ne les attendait pas ; c'était leur travail de découvrir sa résidence... et sa talentueuse personne. Ils

auraient de la chance, en fait, s'il consentait seulement à les recevoir ; Nat le savait parfaitement.

Molly sauta allègrement de l'hélico (elle portait des sandales) et déclara :

— Il y a une drôle d'odeur.

(Elle prit une longue inspiration et son corsage de coton multicolore se gonfla.) Berk ! Comme de la végétation qui pourrit.

— C'est cela même, dit Nat en aidant Jim Planck à descendre ses appareils.

— Merci, murmura Planck. Je crois que ça y est, Nat. Combien de temps va-t-on rester ici ? (Il avait l'air de vouloir réintégrer l'hélico et décoller à l'instant. Nat voyait la panique creuser son visage.) Cette région, déclara-t-il, me fait toujours penser à... au livre de gosses sur la famille ourse et la petite fille. Vous savez. (Sa voix sonnait faux.) À ça et aux farfadets.

Molly le regarda fixement, puis éclata d'un rire perçant.

Un taxi s'avança jusqu'à eux, mais il n'était pas conduit par un indigène ; c'était un autonome d'une vingtaine d'années muni d'un système d'autoguidage muet. Leur équipement d'enregistrement et leurs affaires personnelles furent bientôt à bord ; l'auto-taxi s'éloigna alors de l'héliport en direction de la résidence de Richard Kongrosian, l'adresse placée dans le réceptacle à instructions déterminant le tropisme.

— Je me demande, dit Molly, en regardant défiler les maisons et les magasins démodés de la ville, ce qu'ils ont comme distraction, par ici ?

— Peut-être, répondit Nat, viennent-ils voir atterrir les hélicoptères et débarquer les rares étrangers qui s'aventurent dans le coin.

Comme nous, pensa-t-il, qui observons les gens qui flâneront sur le trottoir en levant sur nous un regard étonné.

« Nous sommes leur spectacle », décida-t-il. Il n'y avait sans doute pas grand-chose à voir ; la ville avait conservé son apparence d'avant les combats de 1980. Les magasins avaient des devantures inclinées en verre ou en plastique, désormais rayées et endommagées de façon incroyable. Près d'un immense

supermarché abandonné, archaïque, il aperçut un parking vide : de la place pour des véhicules de surface qui n'existaient plus.

« Habiter ici pour un homme de talent, décida Nat, ce doit être une forme de suicide. » Ce ne pouvait être qu'un désir subtil d'autodestruction qui avait fait abandonner Varsovie à Kongrosian, alors que c'était l'un des centres les plus brillants de l'activité humaine et de la communication dans le monde, pour aboutir dans cette ville lugubre, pourrissante, minée par les pluies. Ou bien... une forme de pénitence. Cela pouvait-il être ? Se punir pour dieu savait quoi, peut-être à cause de son fils anormal... en supposant que ce que disait Molly fût vrai.

Il songea à la blague de Jim Planck, celle à propos du psychokinétiste Richard Kongrosian pris dans un accident de transport et à qui poussaient des mains. Mais Kongrosian *avait* des mains ; il n'en avait simplement pas besoin pour jouer de la musique. Sans leur aide, il obtenait plus de nuances tonales, des rythmes mieux décomposés et des lignes mélodiques plus précises. Tous les obstacles somatiques étaient supprimés ; l'esprit de l'artiste entrait directement en contact avec le clavier.

« Est-ce que les gens dans ces rues en pleine dégradation savent qui vit parmi eux ? se demanda Nat. Probablement pas. Kongrosian vit sans doute isolé avec sa famille, ignorant la communauté. Un reclus, et qui ne le serait pas par ici ? D'ailleurs, s'ils connaissaient Kongrosian, ils se méfieraient de lui, parce qu'il était artiste et aussi psi ; c'était un double fardeau à supporter. » Il ne faisait aucun doute que dans ses contacts avec des gens – quand il achetait des provisions à l'épicerie – il éliminait ses facultés psychokinétiques et utilisait ses mains comme tout un chacun. À moins que Kongrosian n'eût plus de courage que Nat ne l'imaginait...

— Quand je serai un artiste célèbre dans le monde entier, dit Jim Planck, la première chose que je ferai, ce sera de me retirer dans un trou comme ça. (Sa voix était sarcastique.) Ce sera ma récompense.

— Oui, dit Nat, ce doit être agréable de pouvoir tirer profit de son talent.

Il avait l'esprit ailleurs : devant eux il apercevait une foule de gens et son attention était mobilisée dans cette direction. Des

bannières et des manifestants en uniforme... Il se rendit compte qu'il était en train d'assister à une démonstration d'extrémistes politiques, les dénommés Fils de Job, ces néo-nazis qui semblaient surgir partout, ces derniers temps, même dans ce coin perdu de la Californie du Nord.

D'ailleurs, n'était-ce pas là l'endroit rêvé pour l'apparition des Fils de Job ? Cette région décadente empestait le défaitisme ; ici vivaient les vaincus, les *Bes* sans rôle véritable dans le système. Les Fils de Job, comme les nazis du passé, se nourrissaient des déceptions des déshérités. Oui, ces coins perdus oubliés par la civilisation étaient la terre d'élection du mouvement. Il n'aurait donc pas dû être surpris d'y découvrir ce qu'il y voyait.

Mais ce n'étaient pas des Allemands ; c'étaient des Américains.

Il y avait là de quoi réfléchir... Il ne pouvait donc placer les Fils de Job dans le domaine des symptômes du dérangement continual, immuable de la mentalité germanique ; c'était trop commode, trop simple. C'étaient ses propres concitoyens qui manifestaient aujourd'hui, oui ses concitoyens. Il aurait pu aussi bien se trouver avec eux ; s'il devait perdre son emploi à l'E.M.E. ou connaître quelque mésaventure sociale accablante ou humiliante...

— Regarde-les, dit Molly.

— Je vois, répondit Nat.

— Et tu es en train de penser : « Je pourrais me trouver parmi eux. » Exact ? Franchement, je ne crois pas que tu auras le culot de manifester en public tes convictions ; en fait, je doute que tu aies des convictions. Regarde. Voilà Goltz.

Elle avait raison. Bertold Goltz, le Führer, se trouvait là aujourd'hui. Étrange, cette façon dont il allait et venait ; impossible de prédire où et quand il apparaîtrait.

Peut-être Goltz utilisait-il le principe de von Lessinger. Le voyage dans le temps.

« Ce qui donnerait à Goltz, pensa Nat, un certain avantage sur tous les leaders du passé à la personnalité charismatique, en ce sens qu'il serait plus ou moins éternel. »

Il ne pouvait être tué de la façon habituelle. Ce qui expliquerait pourquoi le gouvernement n'avait pas écrasé le mouvement ; il s'était souvent demandé pourquoi Nicole le tolérait. Elle le tolérait parce qu'elle n'avait pas le choix.

Techniquement, on pouvait assassiner Goltz, mais un Goltz précédent s'avancerait simplement dans l'avenir pour le remplacer ; Goltz continuerait à exister, ne vieillirait pas, ne changerait pas et le mouvement finirait par en bénéficier parce qu'il aurait un leader sur qui compter, à la différence d'Adolf Hitler : il ne souffrirait pas de syphilis ou d'une autre maladie dégénéréscente.

Jim Planck, absorbé par le spectacle, murmura : un beau salopard, non ? Lui aussi semblait impressionné.

Le personnage aurait pu faire carrière dans le cinéma ou à la télévision, songea Nat. Être ce genre d'amuseur-là, pas celui qu'il était devenu. Goltz avait de la classe. Grand, perdu dans un univers triste et obscur... Et pourtant, remarqua Nat, Goltz était juste un peu trop épais. Il paraissait la quarantaine et la minceur, la musculature de sa jeunesse l'avaient abandonné. On le voyait transpirer en marchant. Cet homme avait une qualité *physique* étonnante ; rien de fantomatique ni d'éthéré chez lui, aucune spiritualité pour compenser la viande trop présente.

Les manifestants virèrent de bord et se dirigèrent tout droit vers leur auto-taxi.

Le taxi s'arrêta.

Caustique, Molly déclara :

— Il commande même aux machines ; du moins à celles de la région.

Elle lança un petit rire, mal à l'aise.

— On ferait bien de disparaître, dit Jim Planck, ou bien ils vont s'agglutiner à nous comme des fourmis processionnaires martiennes.

Il manipula les commandes de l'auto-taxi. Putain de machine déglinguée ; elle est complètement morte.

— Pétrifiée de terreur, dit Molly.

La première ligne de manifestants comprenait Goltz qui avançait au centre en portant une bannière de tissu multicolore.

En les voyant, Goltz hurla quelque chose que Nat ne put comprendre.

— Il nous dit de nous écarter, dit Molly. Peut-être ferions-nous mieux d'oublier notre séance d'enregistrement avec Kongrosian et de nous joindre à lui. De nous enrôler dans son mouvement. Qu'en dis-tu, Nat ? Voilà ta chance. Tu pourras en toute honnêteté déclarer qu'on t'y a forcé. (Elle ouvrit la porte du taxi et sauta lestement sur le trottoir.) Je ne vais pas me laisser mourir à cause d'un circuit détraqué d'un taxi démodé depuis vingt ans.

— Salut à toi, puissant chef, déclara simplement Jim Planck, et il sauta également sur le trottoir pour rejoindre Molly, à l'écart des manifestants qui criaient et gesticulaient maintenant avec fureur, comme s'ils ne formaient qu'un seul corps.

— Je reste ici, annonça Nat.

Il demeura là où il se trouvait, entouré par l'équipement d'enregistrement, la main songeusement appuyée sur son précieux Ampek-Fa2. Il n'avait pas l'intention de l'abandonner, même à Bertold Goltz.

Ce dernier s'avança rapidement en grimaçant. C'était une mimique de sympathie, comme si, en dépit du sérieux de ses intentions politiques, il possédait encore un peu de place en son cœur pour l'empathie.

— Vous avez des ennuis, vous aussi ? lança Goltz à Nat.

Le premier rang des manifestants – comprenant le Leader – avait maintenant atteint le vieil auto-taxi immobilisé ; il se divisa et s'éparpilla de part et d'autre du véhicule. Goltz, lui, s'arrêta. Il sortit un mouchoir rouge tout chiffonné et essuya la chair luisante et fumante de son cou et de son front.

— Désolé d'être sur votre chemin, dit Nat.

— Seigneur ! mais je vous attendais, dit Goltz. (Il le fixa de ses yeux sombres, intelligents et lumineux.) Nat Flieger, directeur de la Section Artistes et Répertoire pour l'Entreprise Musicale Electronique de Tijuana. Ici, dans cette région de grenouilles et de fougères, pour enregistrer Richard Kongrosian... *parce que vous ne savez malheureusement pas que Kongrosian n'est pas chez lui.* Il se trouve à l'Hôpital neuropsychiatrique Franklin-Aimes de San Francisco.

— Bon dieu, dit Nat, éberlué.

— Pourquoi ne m'enregistreriez-vous donc pas à sa place ? dit Goltz, aimablement.

— En train de faire quoi ?

— Oh ! je peux crier et vous déclamer quelques slogans historiques. Pendant une demi-heure environ... assez pour remplir un *petit* disque. Ça ne se vendra peut-être pas bien aujourd'hui ni demain, mais un de ces jours...

Goltz lui fit un clin d'œil.

— Non merci, dit Nat.

— Est-ce que votre créature ganymédienne est trop pure pour ce que j'ai à dire ?

Son sourire avait perdu sa chaleur ; il était figé sur ses lèvres.

— Je suis juif, monsieur Goltz, déclara Nat. Il m'est donc difficile de considérer le néonazisme avec beaucoup d'enthousiasme.

Au bout d'un instant, Goltz répondit :

— Je suis juif moi-même, monsieur Flieger. Ou plus exactement israélien. Vérifiez, c'est enregistré. Tous les journaux ou autres mass media mortuaires peuvent vous l'apprendre.

Nat le regarda fixement.

— Notre ennemi, le vôtre comme le mien, dit Goltz, c'est le système de der Alte. Voilà le véritable héritier du passé nazi. Pensez-y. Eux et leurs cartels, l'A.G. Chemie, Karp und Sohnen Werke... Vous ne le saviez pas ? Où étiez-vous donc, Flieger ? Vous ne faites donc attention à rien ?

Après un intervalle, Nat déclara :

— Je suis les événements. Mais je ne suis pas tellement convaincu.

— Je vais alors vous dire une bonne chose ; Nicole et les gens qui entourent notre *Mutter* vont utiliser le principe de von Lessinger pour entrer en contact avec le Troisième Reich, avec Hermann Goering, très précisément. Ils ne vont pas tarder à le faire. Ceci vous surprend-il ?

— J'ai entendu... des rumeurs là-dessus.

Nat haussa les épaules.

— Vous n'êtes pas un *Ge*, dit Goltz. Vous êtes comme moi, Flieger, moi et les miens. Vous serez toujours à l'écart. Nous ne sommes même pas censés entendre des on-dit. Il n'aurait pas dû y avoir de fuites. Mais les *Bes* ne vont pas se laisser faire — n'est-ce pas ? C'est un peu poussé, vous ne croyez pas ?

Il étudia le visage de Nat, attendit sa réaction. Nat ne tarda pas à dire :

— Si c'est vrai...

— C'est vrai, Flieger.

Goltz hocha la tête.

— Alors ça donne un sens différent à votre mouvement.

— Venez donc me voir, dit Goltz. Quand la nouvelle sera rendue publique. Quand vous saurez que c'est vrai. D'accord ?

Nat ne répondit rien. Il évita le regard sombre et pénétrant de son interlocuteur.

— À bientôt, Flieger, dit Goltz.

Et, reprenant sa bannière qu'il avait laissée appuyée contre l'auto-taxi, il s'éloigna à grands pas en direction de ses partisans qui continuaient leur manifestation.

7

Assis l'un à côté de l'autre dans le bureau administratif de l'Abraham-Lincoln, Don Tishman et Patrick Doyle étudiaient la requête que Ian Duncan du numéro 304 venait de leur remettre. Ian Duncan désirait apparaître au cours de la représentation artistique qui avait lieu deux fois par semaine dans l'immeuble, et au moment où serait présent un impresario de la Maison Blanche.

La demande, constata Tishman, était de caractère routinier. À part que Ian Duncan se proposait de réaliser son numéro en compagnie d'un individu *qui n'habitait pas l'Abraham-Lincoln*.

Méditatif, Doyle déclara :

— C'est un vieux copain à lui, du service militaire. Il m'en a parlé, un jour ; tous deux faisaient ce numéro, il y a des années. Musique baroque à deux jugs ; une nouveauté.

— Dans quel bâtiment habite son partenaire ? s'inquiéta Tishman.

L'accord dépendrait de l'état des relations existant entre l'Abraham-Lincoln et cet autre immeuble.

— Aucun. Il vend des ruines pour Luke le Toqué... vous savez. Ces petits véhicules bon marché qui arrivent tout juste à emmener quelqu'un sur Mars. Il vit dans le parking, si je comprends bien. Les parkings se déplaçant à travers le pays, c'est une existence de nomade. Je suis sûr que vous en avez entendu parler.

— Oui, admit Tishman et c'est tout à fait hors de question. On ne peut pas avoir ce numéro chez nous, pas avec un type pareil. Il n'y a pas de raison pour que Ian ne puisse pas jouer de son instrument tout seul ; je ne serais pas surpris que ce soit un numéro intéressant. Mais il est contre la tradition de laisser jouer un étranger ; nos représentations sont exclusivement pour

les nôtres, elles l'ont toujours été et le seront toujours. Il n'est même pas utile d'en discuter plus avant.

Il jeta un coup d'œil inquisiteur au pilote céleste.

— Exact, dit Doyle, mais il est légal d'inviter un ami à assister aux représentations... alors pourquoi pas un copain d'armée ? Pourquoi ne pas le laisser jouer ? Cela a beaucoup d'importance pour Ian ; je crois que vous savez qu'il a essuyé des échecs, ces derniers temps. Il n'est pas tellement intelligent. En fait, il devrait avoir un travail manuel, je suppose. Mais s'il possède des talents artistiques, par exemple cette idée de jug...

En examinant les documents, Tishman constata que le plus important impresario de la Maison Blanche, Mlle Janet Raimer, ne tarderait pas à assister à une représentation de leur bâtiment. Ce seraient bien sûr les numéros vedettes de l'immeuble qui seraient programmés pour cette soirée-là... Duncan et Miller et leur Jug Band baroque devraient donc se battre vaillamment pour obtenir ce privilège, et il y avait pas mal de numéros qui – de l'avis de Tishman – leur étaient probablement supérieurs. Après tout, ce n'étaient que des cruches... et pas même électroniques, pensez !

— Très bien, annonça-t-il ; c'est d'accord.

— Vous faites preuve d'humanité, dit Doyle avec une expression de sentimentalité qui dégoûta Tishman. Et je crois que nous apprécierons tous Bach et Vivaldi joués à la manière de Duncan et Miller.

Tishman fit une grimace et hocha la tête.

*

* *

Ce fut le vieux Joe Purd, le plus ancien habitant de l'immeuble, qui annonça à Vince Strikerock que sa femme – ou plus exactement son ex-femme – Julie vivait au dernier étage avec Chic. Et ce depuis son départ.

« Mon propre frère », se dit Vince, incrédule.

Il était tard, ce soir-là, presque 11 heures, peu de temps avant le couvre-feu. Néanmoins, Vince se dirigea aussitôt vers un ascenseur et un instant plus tard se trouva en route pour le

dernier étage de l'Abraham-Lincoln. « Je vais le tuer, décida-t-il. Je vais les tuer tous les deux, en fait. Et je m'en tirerai sans doute devant un jury choisi au hasard parmi les habitants de l'immeuble, parce que, après tout, je suis l'identificateur officiel ; tout le monde me connaît et me respecte. J'ai leur confiance. Et quelle est la position de Chic, ici ? Et je travaille aussi pour un cartel vraiment énorme, Karp u. Sohnen, alors que Chic est employé par une organisation de la taille d'une puce, au bord de la faillite par-dessus le marché. Tout le monde sait cela également. Des faits pareils sont importants. Il faut les peser, les prendre en considération, qu'on approuve ou non. »

De plus, le simple et unique fait que Vince Strikerock fût un *Ge*, et pas Chic, assurerait à lui seul son acquittement.

À la porte de l'appartement de Chic, il s'arrêta, sans frapper, debout dans le couloir à réfléchir. « C'est horrible », se dit-il. En fait, il aimait beaucoup son frère aîné, qui avait aidé à l'élever. Chic n'était-il pas plus important pour lui que Julie ? Non. Rien ni personne n'avait plus d'importance que Julie.

Il leva le poing et frappa.

La porte s'ouvrit. Chic était là, en robe de chambre bleue, un magazine à la main. Il avait l'air un peu plus âgé, plus las, chauve et déprimé que de coutume.

— Maintenant, je sais pourquoi tu n'es pas venu me rendre visite pour me remonter le moral, ces deux derniers jours. Pas moyen, avec Julie ici !

— Entre donc, dit Chic. (Il tint la porte grande ouverte. L'air las, il fit pénétrer son frère dans la petite salle de séjour.) Je suppose que tu viens me faire passer un mauvais quart d'heure, dit-il par-dessus son épaule. Comme si je ne souffrais pas assez. Ma sale compagnie qui est sur le point de fermer...

— Qu'est-ce que ça peut bien me faire ? dit Vince en haletant. Tu as ce que tu mérites.

Il jetait des coups d'œil alentour pour découvrir Julie, mais il ne voyait aucune trace d'elle ni de ses affaires. Le vieux Joe Purd avait-il pu se tromper ? Impossible, Purd savait tout ce qui se passait dans l'immeuble ; les ragots étaient toute sa vie. C'était une autorité en la matière.

— J'ai entendu quelque chose d'intéressant aux actualités, ce soir, dit Chic en s'asseyant sur le sofa qui se trouvait en face de son frère. Le gouvernement a accordé une dérogation à l'application du McPhearson Act. Un psychanalyste nommé Egon...

— Écoute, l'interrompit Vince, où est-elle ?

Chic considéra son jeune frère.

— On la tire à pile ou face ?

Vince s'étrangla de rage.

— Une blague, murmura Chic d'une voix sans expression. Désolé ; je ne sais pas pourquoi je l'ai dite, d'ailleurs. Julie est en train de s'acheter des vêtements. Elle coûte cher à entretenir, n'est-ce pas ? Tu aurais dû m'avertir. Mettre une annonce sur le panneau de l'immeuble. Mais je vais te dire ce que je te propose sérieusement. Je veux que tu me fasses entrer chez Karp und Sohnen. J'y songe depuis l'arrivée de Julie. Disons que c'est un arrangement.

— Pas d'arrangement.

— Alors pas de Julie.

— Quelle sorte de boulot veux-tu chez Karp ? lui demanda Vince.

— N'importe quoi. Enfin, n'importe quoi dans le domaine des relations publiques, des ventes ou de la production ; pas dans les branches fabrication ou conception. Le même genre de travail que je faisais chez Maury Frauenzimmer. Celui où on garde les mains propres.

La voix tremblante, Vince déclara :

— Je vais te faire rentrer comme assistant-expéditionnaire.

Chic éclata d'un rire aigu.

— Elle est bien bonne. Et je te refilerai le pied gauche de Julie.

— Mon dieu. (Vince le fixa, incrédule.) Tu es dégénéré ou quoi ?

— Pas du tout. Je me trouve dans une très mauvaise période du point de vue professionnel. Tout ce que je puis obtenir passe par ton ex-femme. Que suis-je donc censé faire ? Me laisser aller tranquillement à la dérive ? Bon dieu, non ; je lutterai pour continuer à exister.

Chic semblait calme, pleinement rationnel.

— Tu l'aimes ? demanda Vince.

Alors, pour la première fois de la soirée, l'assurance de son frère sembla l'abandonner.

— Quoi ? Oh, bien sûr, je suis fou d'elle... tu ne t'en rends pas compte ? Pourquoi me le demandes-tu ? (Son intonation était violente, amère.) C'est pour ça que je te la donne en échange d'un boulot chez Karp. Écoute, Vince, c'est une petite froide, froide et agressive ; elle ne vit que pour elle et c'est tout. Pour autant que je puisse en juger, elle n'est venue ici que pour te faire du mal. Réfléchis. Je vais te dire une bonne chose : on a un joli problème avec cette Julie sur les bras. Elle est en train de ficher nos deux vies en l'air. Tu es d'accord ? Je crois qu'on devrait s'adresser à un expert. Franchement, c'est trop pour moi. Je ne peux pas résoudre ce problème tout seul.

— Quel expert ?

— N'importe lequel. Par exemple, le conseiller matrimonial de l'immeuble. Ou disons le dernier psychanalyste des U.S.E.A., ce Dr Egon Superb dont on a parlé à la télé. Allons le voir avant qu'on l'enferme aussi. Qu'en dis-tu ? Tu sais que j'ai raison ; autrement on ne s'en sortira jamais. (Il ajouta :) On ne s'en sortira jamais vivants tous les deux.

— Vas-y.

— D'accord. (Chic hocha la tête.) J'irai le voir. Mais tu es d'accord pour respecter sa décision. Entendu ?

— Merde ! dit Vince. Alors, je vais avec toi. Tu t'imagines que je vais me fier à ce que tu me diras qu'il t'a raconté ?

La porte de l'appartement s'ouvrit. Vince se retourna, Julie était sur le pas de la porte, un paquet sous le bras.

— Reviens un peu plus tard, lui dit Chic, s'il te plaît.

Il se leva et se dirigea vers elle.

— On va aller voir un psychiatre à ton sujet, dit Vince à Julie. C'est décidé. (Il déclara à son frère aîné :) On partagera les frais. Je ne vais pas régler toute l'addition.

— Entendu, dit Chic en hochant la tête. (Maladroitement – c'est du moins l'impression qu'eut Vince – il embrassa Julie sur la joue et lui caressa l'épaule. Puis il se tourna vers son frère :) Et je veux toujours cet emploi aux Karp u. Sohnen Werke, quelle

que soit l'issue de ceci, quel que soit celui de nous deux qui se retrouvera avec elle. C'est compris ?

— Je... je verrai ce que je peux faire, dit Vince.

Il avait parlé avec répugnance, avec un ressentiment mal déguisé. Il lui semblait que c'était trop demander. Mais, après tout, Chic était son frère. La *famille*, ça existait quand même.

Chic prit le téléphone et déclara :

— Je vais appeler tout de suite le Dr Superb.

— À cette heure-ci ? dit Julie.

— Demain, alors. Tôt. (Chic reposa l'appareil à regret.) Je suis impatient de commencer ; toute cette histoire me pèse sur l'esprit et j'ai d'autres problèmes plus importants. (Il jeta un coup d'œil à Julie.) Sans vouloir t'offenser.

Julie répondit d'une voix acerbe :

— Je n'ai pas accepté d'aller chez un psychiatre, ni d'obéir à la moindre de ses paroles. Si je veux rester avec toi...

— Nous ferons ce que Superb nous dira, l'informa Chic. Et s'il dit que tu dois retourner en bas et que tu ne veuilles pas, alors j'obtiendrai un mandat pour t'empêcher d'entrer dans mon appartement. Je suis sérieux.

Vince n'avait jamais entendu de paroles si fermes sortir de la bouche de son frère ; cela le surprit. C'était probablement dû à la chute de Frauenzimmer et Associés. Le travail de Chic était toute sa vie, après tout.

— Un verre ? demanda Chic. Et il se dirigea vers le petit bar situé dans la cuisine.

*

* *

Nicole s'adressait à l'impresario Janet Raimer :

— Où avez-vous réussi à dénicher ça ? (Elle fit un geste en direction des chanteurs folk qui grattaient leurs guitares électriques et lançaient des sonorités nasillardes dans le micro situé au centre de la Salle des Camélias de la Maison Blanche.) Ils sont abominables.

Elle se sentait incroyablement malheureuse. L'air détaché et très femme d'affaire, Janet répondit de façon superbe :

— Dans un conapt d’Oak Farm à Cleveland, Ohio.

— Eh bien, qu’ils y retournent, dit Nicole, et elle fit un signe à Maxwell Jamieson qui était assis de l’autre côté de la pièce, imposant par sa masse inerte.

Jamieson se mit aussitôt sur pied, s’étira, puis se dirigea vers les chanteurs folk et leur micro. Ils lui jetèrent des coups d’œil inquiets. L’apprehension leur serra la gorge et leur chanson monotone se brouilla.

— Je ne voudrais pas vous froisser, leur déclara Nicole, mais je crois que j’ai assez entendu de musique ethnique pour la soirée. Désolée.

Elle leur adressa l’un de ses sourires radieux ; mi-figue, mi-raisin, ils le lui rendirent. Ils étaient fichus, et ils le savaient.

« Retournez aux conapts d’Oak Farm, se dit Nicole. Que vous n’auriez jamais dû quitter. »

Un huissier en uniforme de la Maison Blanche s’approcha de son fauteuil.

— Madame Thibodeaux, chuchota-t-il, l’Assistant du Secrétaire d’État Garth McRae vous attend dans le Salon des Muguet. Il dit avoir rendez-vous.

— Oh oui, dit Nicole. Merci. Servez-lui du café ou quelque chose à boire et dites-lui que je le rejoindrai dans un instant.

L’huissier la quitta.

— Janet, dit Nicole, je veux que vous me fassiez entendre l’enregistrement de la conversation que vous avez eue avec Kongrosian. Je veux me rendre compte par moi-même à quel point il est malade. On ne sait jamais avec ces hypocondriaques.

— Vous savez qu’il n’y a pas de bande vidéo, dit Janet. Kongrosian avait placé une serviette sur...

— Oui, je sais. (Nicole se sentait irritable.) Mais je le connais assez bien pour juger par sa voix seulement. Elle prend un côté réticent, introverti, quand il est vraiment désespéré. S’il ne se sent que malheureux, il devient verbeux.

Elle se leva et les invités dispersés dans la Salle des Camélias l’imitèrent immédiatement. Il n’y en avait pas beaucoup, ce soir ; il était tard, presque minuit, et le programme artistique était mince. C’était de toute évidence une assez mauvaise soirée.

— Je vais vous dire quelque chose, annonça Janet Raimer malicieusement. Si je ne peux pas trouver mieux que ça, que ces Moonrakers... (elle fit un geste en direction des chanteurs folk qui rangeaient maintenant leurs instruments) je préparerai un programme avec les meilleures réclames de Theodorus Nitz.

Elle sourit et montra ses dents en acier inoxydable. Nicole tiqua. Janet jouait parfois trop à la femme d'affaires spirituelle. Trop amusante et équilibrée, s'identifiant immédiatement et totalement à son poste important, elle était sûre d'elle en toute occasion et cela gênait Nicole. Il n'y avait pas moyen de toucher Janet Raimer. Pas surprenant que tous les aspects de la vie fussent devenus une sorte de jeu pour Janet.

Sur l'estrade, un nouveau groupe venait de remplacer les chanteurs précédents, éliminés. Nicole examina son programme. C'était le Las Vegas Modern String Quartet ; dans un instant, en dépit de leur nom pompeux, ils joueraient du Haydn. « Peut-être vais-je aller voir Garth maintenant », décida Nicole. Haydn lui semblait, à côté de tous les problèmes qu'elle avait à régler, un peu trop délicat. Un peu trop décoratif, manquant de substance.

« Quand Goering sera ici, pensa-t-elle, nous ferons venir une fanfare qui jouera des marches militaires bavaroises. Il faut que je me souvienne d'en parler à Janet, se dit-elle. Peut-être pourrait-on avoir du Wagner. »

Est-ce que les Nazis ne raffolaient pas de Wagner ? Oui, elle en était sûre. Elle avait étudié pas mal de livres d'histoire sur la période du Troisième Reich ; le Dr Gœbbels, dans son journal intime, mentionnait l'émotion éprouvée par les hauts fonctionnaires nazis à la représentation du *Nibelungensring*. Ou peut-être était-ce les *Meistersinger*. « On pourrait faire en sorte que cette fanfare joue des arrangements de *Parsifal*, décida-t-elle avec un petit sursaut amusé. Sur un rythme de marche, bien sûr. Une sorte de version censurée, juste ce qu'il faut pour les *Übermenschen* du Troisième Reich. »

Dans vingt-quatre heures, les techniciens de von Lessinger auraient terminé les liaisons avec 1944. C'était bizarre, mais le lendemain à la même heure, Hermann Goering serait peut-être dans leur époque, ramassé dans sa ligne temporelle par le

négociateur le plus rusé de la Maison Blanche, le petit commandant Tucker Behrans, maigre et âgé. Presque un der Alte, si ce n'est que ce commandant Behrans était bien vivant, authentique, pas un simple simulacre. En tout cas pas d'après ce qu'elle savait. Pourtant, il lui faisait parfois le même effet. Elle avait l'impression de vivre dans un milieu comprenant uniquement des créations artificielles, provenant du système des cartels, de l'A.G. Chemie en conjuration avec Karp u. Sohnen Werke. Elle finissait par se sentir dépassée par la multiplication des simulacres de réalité dont ces gens l'entouraient. Après des années en contact avec des simulacres, elle avait fini par éprouver de la terreur à l'état pur.

— J'ai rendez-vous, dit-elle à Janet. Excusez-moi.

Elle se leva et quitta la Salle des Camélias ; deux membres de la P.N. se placèrent derrière elle dans le couloir qui menait au Salon des Muguet où l'attendait Garth McRae.

Dans le salon, McRae était assis en compagnie d'un autre homme qu'elle reconnut – à son uniforme – comme étant un des plus hauts fonctionnaires de la police. Elle ne le connaissait pas. Il était manifestement arrivé avec Garth ; tous deux, ignorant sa présence, conversaient à voix basse.

— Avez-vous averti Karp und Sohnen ? demanda-t-elle à Garth.

Les deux hommes se levèrent aussitôt, respectueux et empressés.

— Oh ! oui, madame Thibodeaux, répondit Garth. Du moins, ajouta-t-il rapidement, l'ai-je informé que le simulacre Rudi Kalbfleisch ne va pas tarder à être mis au rancart. Je... ne lui ai pas annoncé que le prochain simulacre serait obtenu par d'autres intermédiaires.

— Pourquoi pas ? s'enquit Nicole.

Jetant un coup d'œil à son compagnon, Garth déclara :

— Madame Thibodeaux, je vous présente Wilder Pembroke, le nouveau directeur de la P.N. Il m'a averti que Karp und Sohnen ont tenu une assemblée secrète à huis clos des membres les plus importants du personnel administratif, et qu'ils ont discuté de la possibilité que le contrat pour der Alte suivant soit accordé à quelqu'un d'autre. (Garth s'expliqua :) La P.N.

possède actuellement un certain nombre d'individus à sa solde placés chez Karp – cela va sans dire.

Nicole demanda au responsable de la police :

— Que va faire Karp ?

— Les Werke rendront public le fait que les der Alte sont des machines, que le dernier vivant d'entre eux était en poste il y a une cinquantaine d'années. (Pembroke s'éclaircit bruyamment la voix ; il semblait étrangement mal à l'aise.) Bien sûr, il s'agit d'une violation évidente de la loi élémentaire. Une telle information constitue un secret d'État et ne peut être révélée aux *Bes*. Anton Karp, aussi bien que son père Félix le savent parfaitement. Ils ont discuté de ces aspects légaux au cours de la réunion. Ils n'ignorent pas qu'ils seraient aussitôt susceptibles de poursuites... ainsi que toutes les personnes qui ont la moindre responsabilité aux Werke.

— Et, pourtant, ils agiront quand même, dit Nicole.

Elle pensa : Nous avions donc raison, les Karp sont d'ores *et déjà trop puissants*. Ils possèdent à présent une trop grande autonomie. Ils ne l'abandonneront pas sans combattre.

— Les individus haut placés dans le cartel sont particulièrement intractables, dit Pembroke. Ce sont peut-être les derniers vrais Prussiens. L'attorney général a demandé que vous entriez en contact avec lui avant de prendre une décision ; il sera heureux de définir la position de l'État vis-à-vis des Werke, et il est impatient de discuter avec vous de certains aspects délicats. Mais en gros, l'attorney général est prêt à agir à tout instant. Dès qu'il en recevra l'ordre. Cependant... (Pembroke lui jeta un regard de côté.) Je me demande quelque chose. D'après toutes les données qui me sont parvenues, le système des cartels en lui-même est trop important, trop élaboré et interdépendant pour être abattu. Au lieu d'une action directe, il vaudrait peut-être mieux provoquer un quiproquo quelconque. Cela me paraîtrait beaucoup plus souhaitable. Et réalisable.

Nicole déclara :

— Mais cela dépend de moi.

Garth McRae et Pembroke hochèrent la tête à l'unisson.

— J'en discuterai avec Maxwell Jamieson, finit-elle par dire. Max aura une idée claire de la façon dont la révélation sur der Alte serait reçue par les *Bes*, par le public non averti. Je n'ai aucune idée de la façon dont ils réagiraient. Est-ce qu'ils manifesteraient ? Est-ce qu'ils trouveraient ça amusant ? Personnellement, je trouve ça plutôt rigolo. Je suis sûre que je penserais de même si j'étais, disons, une petite employée dans un cartel ou une administration. N'est-ce pas également votre opinion ?

Aucun des deux hommes ne sourit ; ils demeurèrent tous deux tendus et sombres.

— À mon avis, et si je puis me permettre, déclara Pembroke, la publication de cette information bouleversera la totalité de la structure de notre société.

— Mais c'est rigolo, s'entêta Nicole. Non ? Rudi est un mannequin, un *Ersatz* créé par le système des cartels, et c'est cependant le plus haut fonctionnaire élu des U.S.E.A. Ces gens ont voté pour lui et pour le der Alte qui l'a précédé, et ainsi de suite en remontant jusqu'à une cinquantaine d'années... Je suis désolée, mais ça ne peut que divertir ; il n'y a pas d'autre façon de voir la chose. (Elle fut alors prise de fou rire ; l'impression que ça pouvait faire de ne pas connaître ce Geheimnis, ce secret d'État, pour le découvrir d'un seul coup, la dépassait.) Je crois que je vais agir, dit-elle à Garth. Oui, j'ai pris ma décision ; contactez les Karp Werke demain matin. Parlez-en directement à Anton et Félix. Dites-leur, entre autres, que nous les arrêterons sur-le-champ s'ils essaient de trahir les *Ges*. Dites-leur que la P.N. est prête à s'occuper d'eux.

— Oui, madame Thibodeaux, dit Garth, l'air abattu.

— Et ne le prenez pas si mal. Si les Karp agissent et révèlent le Geheimnis, nous survivrons... Je crois que vous avez tort : cela n'entraînera pas du tout la fin de l'ordre établi.

— Madame Thibodeaux, dit Garth, si les Karp révèlent cette information, quelle que soit la réaction des *Bes*, *il ne pourra plus y avoir de der Alte*. Et, du point de vue purement légal, vous ne tenez votre poste de responsabilité que parce que vous êtes sa femme. Il est difficile de garder ceci présent à l'esprit puisque...

Garth hésita.

— Allez-y.

— Puisqu'il est clair aux yeux de tout le monde, *Bes* aussi bien que *Ges*, que vous êtes l'autorité suprême du régime. Et il est essentiel d'entretenir le mythe que vous êtes là où vous êtes, indirectement du moins, grâce au peuple, grâce à la masse du suffrage public.

Il y eut un silence.

Pembroke finit par déclarer :

— Peut-être la P.N. devrait-elle s'emparer des Karp *avant* qu'ils publient leur livre blanc. Ainsi, nous les couperions des organes de communication.

— Même en état d'arrestation, dit Nicole, les Karp réussiraient à communiquer avec au moins l'un des mass media. Autant l'admettre tout de suite.

Mais leur réputation, s'ils sont en état d'arrestation...

— La seule solution, dit lentement Nicole, presque en aparté, serait d'assassiner tous les administrateurs des Werke qui étaient présents à la réunion. En d'autres termes, tous les *Ges* du cartel, quel que soit leur nombre. Même s'il atteint plusieurs centaines.

En d'autres termes, se dit-elle, une purge. Telle qu'on en voit en période de révolution. »

Elle repoussa cette idée.

— *Nacht und Nebel*, murmura Pembroke.

— Quoi ? fit Nicole.

— L'expression nazie pour les agents invisibles du gouvernement qui se spécialisaient dans l'assassinat. (Il considéra Nicole calmement.) Nuit et brouillard. C'étaient les *Einsatzgruppen*. Des monstres. Naturellement, notre police, la P.N., ne possède rien de semblable. Je suis désolé, il vous faudra passer par les militaires, pas par nous.

— Je plaisantais, dit-elle.

Les deux hommes scrutèrent son visage.

— Il n'existe plus de purges, dit Nicole. Il n'y en a plus depuis la Troisième Guerre mondiale. Vous le savez bien. Nous sommes maintenant trop modernes, trop civilisés, pour de tels massacres.

Pembroke fronça les sourcils, ses lèvres se crispèrent.

— Madame Thibodeaux, lorsque les techniciens de l’Institut von Lessinger introduiront Goering dans notre époque, peut-être pourrons-nous faire en sorte qu’ils ramènent également un Einsatzgruppe. Il prendrait la responsabilité de s’occuper des Karp, puis retournerait à l’Âge de la Barbarie.

Elle le fixa, bouche bée.

— Je suis sérieux, dit Pembroke en bégayant légèrement. Cela vaudrait sans doute mieux – pour nous du moins – que de laisser les Karp rendre publique l’information dont ils sont possesseurs. Ce qui est bien l’hypothèse la moins plaisante.

— Je suis d’accord, dit Garth McRae.

— C’est de la folie, déclara Nicole.

— Vraiment ? fit Garth McRae. Grâce au principe de von Lessinger, nous pouvons contacter des assassins expérimentés et, ainsi que vous l’avez fait remarquer, il n’existe pas de tels spécialistes à notre époque. Je doute que cela entraîne la destruction de dizaines ou de centaines d’individus. Je crois qu’on pourrait se limiter au conseil d’administration, les vice-présidents directeurs des Werke. Peut-être huit personnes seulement.

— Et, précisa Pembroke avec empressement, ces huit personnes, ces principaux administrateurs de chez Karp, sont des criminels *de facto* ; ils se sont délibérément réunis pour conspirer contre le gouvernement légal. Ils en sont au même stade que les Fils de Job. Que ce Bertold Goltz. Même s’ils portent des nœuds papillons noirs, boivent des vins de cuvée renommée tous les soirs et ne traînent pas dans les bas-fonds.

— Puis-je vous faire remarquer, fit sèchement Nicole, que nous sommes nous aussi des criminels de facto. Parce que notre gouvernement – ainsi que vous l’avez fait remarquer – est fondé sur une tromperie. Et de première grandeur.

— Mais c’est le gouvernement *légal*, dit Garth. Tromperie ou non. Et cette prétendue « tromperie » existe dans l’intérêt même du peuple. Nous ne le faisons pas pour exploiter qui que ce soit – comme le système des cartels ! Nous ne vivons pas en nous gorgeant du travail d’autrui.

« Du moins, pensa Nicole, c’est ce que nous disons. »

Pembroke déclara sur un ton respectueux :

— Ayant récemment parlé à l'Attorney Général, je crois être au courant de son point de vue sur la puissance accrue des cartels. Epstein trouve qu'il faut absolument qu'ils soient abattus. C'est essentiel !

— Peut-être, dit Nicole, surestimez-vous un petit peu les cartels. Moi pas. Et... peut-être devrait-on attendre un jour ou deux que Hermann Goering soit avec nous, afin de lui demander son opinion.

C'étaient maintenant les deux hommes qui la considéraient bouche bée.

— Je plaisante encore, dit-elle.

Mais était-ce vrai ? Elle ne le savait pas elle-même. « Après tout, se dit-elle, Goering a créé la Gestapo. »

— Je ne pourrais approuver cela, dit Pembroke dignement.

— Mais ce n'est pas vous qui décidez des orientations politiques, lui rétorqua Nicole. C'est Rudi, c'est-à-dire moi. Je peux vous forcer à agir pour mon compte si je le désire. Et vous obéirez... à moins bien sûr que vous ne préfériez vous joindre aux Fils de Job et manifester dans les rues en lançant des pierres et en hurlant des slogans.

Garth McRae et Pembroke avaient tous deux l'air mal à l'aise. Et mécontents.

— N'ayez pas peur, dit Nicole. Connaissez-vous le véritable fondement de la puissance politique ? Ce n'est ni le canon ni la troupe, mais l'aptitude à obtenir d'autrui qu'il fasse ce que l'on désire. Quels que soient les moyens employés. Je sais que je peux faire faire ce que je veux à la P.N... Même si vous pensez le contraire. Je peux faire faire ce que je veux à Hermann Goering. Ce ne sera pas Goering qui prendra la décision ; ce sera moi !

— J'espère que vous avez raison, ne tarda pas à répondre Pembroke, et que vous pourrez manipuler Goering. Je dois admettre que je ressens une peur parfaitement subjective, que j'ai peur de cette expérience avec le passé. Vous risquez d'ouvrir les vannes à une inondation. Goering n'est pas un clown.

— J'en suis consciente, dit Nicole. Et n'essayez pas de me donner des conseils, monsieur Pembroke. Ce n'est pas à vous de le faire.

Pembroke rougit, se tut un instant, puis dit à voix basse :

— Désolé. Maintenant, si vous n'y voyez pas d'objection, madame Thibodeaux, j'aimerais aborder une autre question. Il s'agit du dernier psychanalyste à pratiquer aux U.S.E.A. Le Dr Egon Superb. Afin d'expliquer la raison pour laquelle la P.N. l'a laissé ainsi...

— Je ne veux pas en entendre parler. Faites votre travail, et c'est tout. Ainsi que vous devez le savoir, en premier lieu je n'ai jamais approuvé le McPhearson Act. Vous pouvez difficilement vous attendre à des objections de ma part s'il n'est pas appliqué dans son intégralité.

— Le malade en question...

— S'il vous plaît.

Sa voix était devenue coupante. Pembroke, le visage impassible, haussa les épaules. Il avait compris.

8

En pénétrant dans l'auditorium du rez-de-chaussée de l'Abraham-Lincoln, Ian Duncan aperçut, clopinant derrière Al Miller, la forme plate de la créature martienne, le papoula. Il s'arrêta net.

— Tu l'emmènes ?

— Tu ne comprends pas ? dit Al. Est-ce qu'il ne faut pas qu'on gagne ?

Au bout d'un instant, Ian répondit :

— Pas de cette façon.

Il comprenait fort bien : le papoula envoûterait les spectateurs de la même manière qu'il le faisait avec les passants. Il exercerait sur eux son influence extra-sensorielle, les amènerait à prendre une décision favorable ; c'était bien là l'éthique d'un vendeur de ferraille volante, se dit Ian. Aux yeux d'Al, cela était tout à fait normal ; s'ils ne pouvaient gagner grâce à leur talent, ce serait à l'aide du papoula.

— Allons, fit Al avec un grand geste, ne sois pas notre pire ennemi. Tout ce que nous avons là, c'est un petit truc commercial subliminal, comme on en utilise depuis un siècle — c'est une méthode traditionnelle et sûre pour gagner l'opinion publique. Voyons, soyons francs ; il y a des années qu'on n'a pas joué du jug en professionnels.

Il toucha les commandes placées à sa ceinture et le papoula se dépêcha de les rattraper. Al toucha à nouveau les manettes...

Aussitôt une pensée nouvelle pénétra l'esprit de Ian. *Pourquoi pas ? Tout le monde le fait.*

Il énonça avec peine :

— Arrête ce machin, Al.

Al haussa les épaules. Et la pensée étrangère qui avait envahi l'esprit de Ian se retira progressivement. Mais il en resta quelque chose : il n'était plus aussi sûr de sa position.

— Ce n'est rien comparé à ce que les machines de Nicole peuvent accomplir, lui fit remarquer Al en voyant l'expression peinte sur son visage. Un papoula par-ci par-là, qu'est-ce que ça peut faire alors que tu es confronté à l'instrument de persuasion planétaire qu'est devenu la télévision : voilà le véritable danger, Ian. Le papoula, c'est grossier ; tu sais qu'on t'influence. Pas quand tu écoutes Nicole. La pression est si subtile, si complète que...

— Ça ne m'intéresse pas, dit Ian ; tout ce que je sais, c'est que si nous ne réussissons pas, si nous n'arrivons pas à jouer à la Maison Blanche, pour moi la vie ne vaudra plus la peine d'être vécue. Et personne ne m'a mis cette idée en tête. C'est ce que je ressens ; c'est mon idée à moi, bon dieu de bon dieu !

Il tint la porte ouverte et Al passa dans l'auditorium en tenant sa cruche par la poignée. Ian le suivit. Peu après, les deux hommes se trouvèrent sur la scène, face à la salle partiellement remplie.

— L'as-tu déjà vue ? demanda Al.

— Je la vois tout le temps.

— Je veux dire, en réalité, en personne, en chair et en os, pour ainsi dire.

— Bien sûr que non, dit Ian.

C'était le but essentiel de leur réussite, de leur accession à la Maison Blanche : ils verraien Nicole réellement, pas seulement une image à la télévision ; ce ne serait plus un fantasme... ce serait la réalité.

— Je l'ai vue, une fois, dit Al. Je venais de poser la Jungle à la Ferraille numéro trois sur une artère commerciale importante de Shreveport, en Louisiane. C'était tôt le matin, environ 8 heures. J'ai vu arriver des voitures officielles ; j'ai naturellement pensé que c'était la Police Nationale, aussi ai-je commencé à décoller. Mais ce n'était pas ça. Il s'agissait d'un défilé de voitures, avec Nicole qui allait inaugurer un nouvel immeuble, le plus grand du monde.

— Oui, dit Ian, le Paul-Bunyan.

L'équipe de football de l'Abraham-Lincoln jouait chaque année contre la sienne et perdait régulièrement. Le Paul-Bunyan avait plus de dix mille habitants, et tous étaient de la

classe des fonctionnaires ; c'était un immeuble exclusif peuplé d'hommes et de femmes qui étaient sur le point de devenir des *Ges*. Un loyer mensuel extravagant était exigé de chaque occupant.

— Tu aurais dû la voir, dit Al en s'asseyant face au public, son jug sur les genoux. Tu sais, on pense toujours qu'ils ne sont pas — pardon, qu'elle n'est pas aussi attrayante qu'elle en a l'air à la télé. Je veux dire qu'on peut contrôler l'image d'une manière tellement parfaite. Tout est synthétique là-dedans. Mais... Ian, elle était encore plus attrayante, beaucoup plus attrayante. La télé ne peut pas rendre la vitalité, le rayonnement, toutes les couleurs délicates de sa peau. La luminosité de sa chevelure. (Il hocha la tête, poussant du pied le papoula ; celui-ci s'était placé hors de vue, sous le fauteuil de son maître.) Tu sais ce que ça m'a fait, de la voir vraiment ? Ça m'a rendu insatisfait. Je vivais bien ; Luke me paie un joli salaire. J'apprécie le contact avec le public et j'aime bien faire fonctionner cette créature ; c'est un boulot qui demande un certain talent artistique, pour ainsi dire. Mais après avoir vu Nicole Thibodeaux, jamais plus je ne me suis vraiment résigné à ce que je suis, ni à ce que je vis. (Il jeta un coup d'œil à Ian). Je crois que c'est exactement ce que tu ressens en l'ayant uniquement vue à la télévision.

Ian approuva. Il commençait à avoir le trac ; on allait les présenter sur scène dans quelques instants. La minute de vérité était proche.

— C'est pourquoi, continua Al, j'ai accepté de faire ça ; de ressortir mon jug et de faire un nouvel essai. (En voyant Ian serrer nerveusement son instrument, Al lui dit :) Je me sers du papoula, oui ou non ? À toi de choisir.

Il haussa un sourcil inquisiteur, mais son visage reflétait la compréhension.

— Sers-t'en, dit Ian.

— D'accord.

Et il mit la main dans sa veste. Tranquillement, il caressa les commandes. Et, de sous sa chaise, sortit le papoula, les antennes s'agitant comiquement, les yeux louchant à gauche, puis à droite.

Le public s'éveilla aussitôt ; des gens se penchaient en avant pour mieux voir, certains lançaient de petits gloussements de plaisir.

— Regardez, s'écria quelqu'un, tout excité : c'est le papoula !

Une femme se leva pour voir plus distinctement et Ian pensa : *Tout le monde aime le papoula*. On va gagner, qu'on sache jouer du jug ou non. Et puis quoi ? Est-ce qu'on sera plus malheureux après avoir rencontré Nicole que maintenant ? Est-ce là ce qui nous attend : un désespoir infini, complet ? Une douleur, une aspiration impossible à satisfaire en ce monde ?

Il était maintenant trop tard pour reculer. Les portes de l'auditorium étaient closes et Don Tishman se leva de son fauteuil pour demander le silence.

— Très bien, les amis, déclara-t-il dans son micro portatif. Nous allons maintenant avoir une jolie manifestation artistique, pour le plaisir de tous. Comme vous le voyez sur vos programmes, il y a d'abord un excellent groupe, Duncan et Miller et leurs Jugs Classiques, avec un pot-pourri de Bach et Haendel qui devrait vous donner envie de taper des pieds.

Il sourit sournoisement en direction de Ian et Al, comme s'il voulait leur dire : Ça vous va, comme présentation ?

Al ne lui prêtait aucune attention ; il manipulait les commandes et fixait songeusement la salle, puis il finit par prendre sa cruche, jeter un coup d'œil à Ian et battre la mesure. « La Petite Fugue en sol mineur » ouvrait leur pot-pourri, et Al se mit à souffler dans son instrument en émettant des notes joyeuses.

— Veum, veum, veum. Veum, veum-veum-veum-veum veum de veum. DE veum, DE veum, de de-de veum...

Ses joues gonflées devenaient rouges.

Le papoula s'aventura sur la scène, puis descendit au premier rang des spectateurs en une série de mouvements dégingandés ridicules. Il avait commencé son travail.

Al cligna de l'œil en direction de Ian.

*

* *

— Un M. Strikerock désire vous voir, docteur. M. Charles Strikerock.

Amanda Conners se campait au seuil du bureau, consciente du poids des dernières journées, mais accomplissant tout de même son travail. Superb savait bien cela. Telle un vampire psychique, Amanda était l'intermédiaire entre les dieux et l'homme ; ou plutôt, dans le cas présent, entre le psychanalyste et les simples êtres humains. Des malades, qui plus est.

— Très bien.

Superb se leva pour accueillir son nouveau client en pensant : *est-ce lui ?* Suis-je ici uniquement pour traiter – ou plutôt mal traiter – cette personne-ci ?

Il se posait cette question à chaque nouveau client.

La nécessité constante de se livrer à ces spéculations l'épuisait. Ses pensées, depuis le vote du McPhearson Act, avaient pris une tournure obsessionnelle ; elles parcourraient un cercle vicieux.

Un homme grand, l'air inquiet, légèrement chauve et portant lunettes, entra dans la pièce la main tendue.

— Je veux vous remercier pour m'avoir reçu si rapidement, docteur. (Ils se serrèrent la main.) Vous devez avoir un emploi du temps plutôt chargé, en ce moment.

Chic Strikerock s'assit face au bureau.

— Dans une certaine mesure, murmura Superb. (Mais, comme l'avait dit Pembroke, il ne pouvait refuser un nouveau client. C'était là l'unique condition pour qu'il pût continuer à exercer.) D'après votre allure, vous semblez ressentir la même chose que moi, dit-il à Chic Strikerock. Un accablement excessif, au-delà de la moyenne. Je crois qu'on s'attend à des difficultés dans la vie, mais il devrait y avoir une limite.

— Pour être franc, dit Chic, je suis sur le point de tout flanquer en l'air, mon emploi... ma maîtresse... (Il s'arrêta et se mordilla la lèvre.) Et de me joindre à ces putains de Fils de Job. (Il lança un regard angoissé au Dr Superb.) Voilà.

— Très bien, dit Superb en hochant la tête. Mais vous sentez-vous forcé de le faire ? Est-ce vraiment une question de choix ?

— Non, il faut que je le fasse... Je suis au pied du mur. (Chic Strikerock joignit ses mains tremblantes, en entrecroisant ses doigts longs et fins.) Ma vie professionnelle...

Le téléphone sur le bureau de Superb s'alluma et s'éteignit à plusieurs reprises. Un appel urgent qu'Amanda voulait lui passer.

— Excusez-moi un instant, monsieur Strikerock. (Le Dr Superb souleva le récepteur. Sur l'écran, apparut le visage miniature de Richard Kongrosian, déformé de façon grotesque, la bouche béante comme s'il était en train de se noyer.) Est-ce que vous êtes toujours à Franklin-Aimes ? lui demanda aussitôt Superb.

— Oui. (La voix de Kongrosian parvenait aux oreilles du docteur grâce à un récepteur radio à ondes courtes. Strikerock ne pouvait l'entendre ; il manipulait une allumette, penché en avant, manifestement mécontent de cette interruption.) Je viens d'apprendre à la télé que vous existez encore. Docteur, quelque chose de terrible est en train de m'arriver. *Je deviens invisible*. Personne ne peut me voir. On ne peut que me sentir ; je ne serai bientôt plus qu'une odeur repoussante !

Mon Dieu, songea le Dr Superb.

— Est-ce que vous me voyez ? lui demanda craintivement Kongrosian... sur votre écran ?

— Mais oui, dit Superb.

— Extraordinaire. (Kongrosian avait l'air quelque peu soulagé.) Les systèmes de perception et de transmission électroniques me décèlent quand même. Peut-être puis-je m'en contenter. Qu'en pensez-vous ? Avez-vous déjà eu des cas semblables ? La science psychopathologique a-t-elle déjà rencontré une chose semblable ? Est-ce que ça porte un *nom* ?

— Ça porte un nom. (Superb réfléchit : une crise formidable de perte d'identité. Cela prend maintenant l'apparence d'une psychose aiguë ; la structure obsessionnelle s'écroule.) Je passerai à Franklin-Aimes cet après-midi, dit-il à Kongrosian.

— Non, non, protesta Kongrosian, les yeux exorbités par l'affolement. Je ne puis vous laisser faire. En fait, je ne devrais même pas vous parler au téléphone ; c'est trop dangereux. Je vais vous écrire une lettre. Au revoir !

— Attendez, dit Superb promptement.

L'image demeura sur l'écran. Du moins temporairement. Mais il savait que Kongrosian ne resterait plus longtemps devant son récepteur. La pulsion de fuite était trop forte.

— J'ai un client, dit Superb. Je ne peux donc pas faire grand-chose pour l'instant. Et si...

— Vous me détestez, l'interrompit Kongrosian. Comme tout le monde. Grand dieu, il *faut* que je devienne invisible ! C'est la seule façon pour moi de préserver ma vie !

— Il me semble qu'il existe certains avantages à être invisible, dit Superb en feignant d'ignorer ce que disait Kongrosian. En particulier, si ça vous intéressait de vous livrer à certaines curiosités malsaines ou d'accomplir certains actes...

— Quels actes ?

Il avait capté l'attention de Kongrosian.

— Je vous en reparlerai quand je vous reverrai, déclara Superb. Je crois que nous devrions rendre ceci aussi *Ge* que possible. C'est une situation trop intéressante. D'accord ?

— Je... je n'y avais pas songé de ce point de vue.

— Eh bien, faites-le, maintenant.

— Vous m'enviez, n'est-ce pas, docteur ?

— Beaucoup, dit Superb. En tant qu'analyste, je suis de toute évidence moi-même un peu voyeur.

— Intéressant. (Kongrosian avait maintenant l'air beaucoup plus calme.) Par exemple, il me vient à l'esprit que je peux quitter ce sale hôpital quand il me plaira. Je peux errer à travers le pays, en fait. À part qu'il y a mon odeur. Non, vous oubliez mon odeur, docteur. Elle me trahira. Je vous sais gré de ce que vous essayez de faire, mais vous ne prenez pas toutes les données en considération. (Kongrosian se força pour lui sourire, un sourire hésitant.) Je crois que ce que je peux faire, c'est me livrer à l'Attorney Général, Buck Epstein, ou alors retourner en Union soviétique. L'Institut Pavlov pourra peut-être m'aider. Oui, je devrais encore essayer ; je l'ai déjà fait, autrefois, vous savez. (Une autre idée lui vint alors à l'esprit :) Mais on ne peut pas me traiter si on ne me voit pas. Quelle panique, Superb. Quelle merde !

« Peut-être ne vous reste-t-il plus qu'à faire ce à quoi songe M. Strikerock, pensa le Dr Superb. Vous joindre à Bertold Goltz et aux abominables Fils de Job. »

— Vous savez, docteur, continua Kongrosian, je pense parfois que le véritable fondement de mon problème psychologique, c'est que je suis inconsciemment amoureux de Nicole. Qu'en dites-vous ? Je viens de découvrir ça ; ça vient de me frapper, et c'est d'une clarté incroyable ! C'est le tabou, ou la barrière de l'inceste, parce que Nicole, c'est bien sûr une figure maternelle. Suis-je dans le vrai ?

Le Dr Superb poussa un soupir.

En face de lui, Chic Strikerock bricolait misérablement avec son allumette, manifestement de plus en plus mal à l'aise. La conversation téléphonique devait s'interrompre. Et sur-le-champ.

Mais, avec la meilleure volonté du monde, Superb ne pouvait trouver le moyen d'y parvenir.

« Est-ce là que je vais échouer ? se demanda-t-il silencieusement. Est-ce là ce que Pembroke, le type de la P.N. a prévu en utilisant le principe de von Lessinger ? Ce M. Charles Strikerock, je lui sabote sa thérapie... On le vole devant mes yeux, par l'intermédiaire de cette conversation téléphonique. Et il n'y a rien que je puisse faire. »

— Nicole, dit rapidement Kongrosian, est la dernière femme véritable de notre société. Je la connais, docteur ; je l'ai rencontrée en maintes occasions, du fait de ma carrière. Je sais de quoi je parle, vous ne croyez pas ? Et...

Le Dr Superb raccrocha.

— Vous lui avez raccroché au nez, dit Chic Strikerock, de nouveau en éveil. (Il cessa de jouer avec son allumette.) Était-ce ce qu'il fallait faire ? (Puis il haussa les épaules.) Je suppose que c'est votre affaire, pas la mienne.

Il jeta l'allumette.

— Cet homme, dit Superb, est atteint d'une illusion toute-puissante. Il considère Nicole Thibodeaux comme étant réelle. Alors qu'elle est en fait l'objet le plus synthétique de notre milieu.

Chic Strikerock cligna des yeux, comme traumatisé.

— Q-que voulez-vous dire ? (Bégayant, il se leva à demi, puis se laissa retomber mollement.) Vous finissez, vous essayez de sonder mon esprit pendant le peu de temps dont nous disposons. En tout cas, moi j'ai un problème concret, pas illusoire comme ce type. Je vis avec la femme de mon frère et je me sers de sa présence pour le faire chanter ; j'essaye de le forcer à me faire entrer chez Karp u. Sohnen. Du moins, c'est le problème en surface. Mais en réalité il existe quelque chose d'autre, de bien plus profond. J'ai *peur* de Julie, la femme ou l'ex-femme de mon frère. Et je sais pourquoi. C'est en relation avec Nicole. Peut-être que je suis comme le type au téléphone ; seulement, je ne suis pas amoureux d'elle, de Nicole je veux dire ; j'ai peur d'elle, c'est la raison pour laquelle j'ai la frousse de Julie et de toutes les femmes en fin de compte. Est-ce que ça se tient, docteur ?

— L'image de la Mauvaise Mère, dit Superb. Toute-puissante et universelle.

— C'est à cause des pauvres types comme moi que Nicole peut gouverner, dit Chic. Je suis la raison pour laquelle notre société est matriarcale... Je suis comme un gosse de six ans.

— Vous n'êtes pas unique. Vous vous en rendez compte. En fait, c'est une névrose à l'échelle nationale. Le défaut psychologique de notre époque.

Chic Strikerock dit lentement, tranquillement :

— Si je me joignais à Bertold Goltz et aux Fils de Job, je deviendrais un homme.

— Il y a une autre chose que vous pourriez faire, si vous désirez vous délivrer de la Mère, de Nicole. Émigrez. Allez sur Mars. Achetez une de ces boîtes à savon, une fusée rouillée de Luke Le Toqué, la prochaine fois qu'une de ses jungles à la ferraille vagabondes atterrira assez près de vous pour que vous puissiez embarquer.

Avec des hésitations dans la voix, une expression étrange sur le visage. Chic Strikerock déclara :

— Mon dieu, je n'y ai jamais sérieusement songé. Ça m'a toujours semblé un peu... fou. Déraisonnable. Un acte de névrosé, dicté par le désespoir, en somme.

— En tout cas, ça vaudrait mieux que de se joindre à Goltz.

— Et Julie ?

Superb haussa les épaules :

— Emmenez-la ; pourquoi pas ? Est-ce qu'elle sait y faire dans un lit ?

— S'il vous plaît ?

— Pardon.

— Je me demande un peu à quoi ressemble Luke le Toqué, dit Chic Strikerock.

— C'est un beau salopard, d'après ce qu'on dit.

— Peut-être est-ce un bien ; c'est peut-être ce que je désire, ce dont j'ai besoin.

— L'heure est passée, annonça le Dr Superb. J'espère vous avoir un peu aidé. La prochaine fois...

— Vous m'avez aidé ; vous m'avez donné une excellente idée. Ou plutôt, vous avez éveillé en moi une excellente idée. Peut-être vais-je émigrer sur Mars ; merde, pourquoi devrais-je attendre que Maury Frauenzimmer me renvoie ? Je vais tout laisser tomber et chercher une jungle à la ferraille. Et si Julie veut venir, très bien ; sinon, très bien aussi. Elle est intéressante dans un lit, docteur, mais elle n'est pas unique. Pas assez intéressante pour être irremplaçable. Alors... (Chic se leva de son fauteuil.) Je ne vous reverrai peut-être jamais, docteur.

Il tendit la main ; Superb la lui serra.

— Envoyez-moi une carte quand vous arriverez sur Mars, lui dit Superb.

Strikerock hocha la tête.

— Je n'y manquerai pas. Croyez-vous que vous travaillerez encore à cette même adresse ?

— Je ne sais trop.

« Peut-être, songea-t-il, êtes-vous mon dernier client. Plus j'y pense, plus je crois que c'est vous que j'attendais. Seul le temps le dira. »

Ils se dirigèrent ensemble vers la porte du bureau.

— De toute façon, dit Chic, je ne suis pas aussi mal en point que ce type avec qui vous parliez au téléphone. Qui était-ce ? Je crois l'avoir vu quelque part, en photo peut-être. À la télé ; oui, c'est ça. C'est un artiste quelconque. Vous savez, quand vous lui parliez, j'ai ressenti une sorte d'affinité avec lui, comme si on

luttait ensemble ; tous les deux accablés par les ennuis, mais faisant des efforts surhumains pour essayer de nous en sortir. Par n'importe quel moyen.

— Hummm, fit le Dr Superb en ouvrant la porte.

— Vous ne voulez pas me dire qui il est... vous n'en avez pas le droit. Je comprends. Eh bien, je lui souhaite bonne chance.

— Il en a bien besoin, dit Superb. Au point où il en est.

*

* *

— Quel effet ça fait, Nat, de communiquer avec le grand homme en personne ? demanda d'un ton caustique Molly Dondoldo. Parce que nous sommes naturellement tous d'accord : Bertold Goltz, c'est *le* grand homme du siècle.

Nat Flieger haussa les épaules. L'auto-taxi avait maintenant quitté la ville de Jenner et grimpait une longue rampe, de plus en plus lentement. Vers l'intérieur des terres apparaissait ce qui ressemblait à une véritable forêt tropicale, une énorme mesa humide qui semblait être un reliquat de la période Jurassique. « Un marais pour dinosaures, songea Nat. Pas fait pour les hommes. »

La pluie, fine et légère, avait commencé à tomber silencieusement ; les essuie-glaces de l'auto-taxi se mirent en marche, battant une mesure bruyante et irrégulière qui énervait tout le monde. Le véhicule quitta alors la grand-route – qui était du moins carrossable – pour un chemin de traverse pavé de roches rouges ; le taxi sauta, roula et tangua. À l'intérieur de son mécanisme les vitesses passaient tandis qu'il s'adaptait de son mieux aux nouvelles conditions routières. Nat trouva que l'auto ne s'en tirait pas tellement bien. Il avait l'impression qu'elle allait s'arrêter d'un moment à l'autre, cesser tout effort et les planter là.

— Tu sais ce que je m'attends à voir par ici ? dit Molly en fixant le feuillage épais de chaque côté de la route étroite, à la montée accusée. Je m'attends à voir, au prochain virage, une jungle de Luke le Toqué installée là, spécialement pour nous.

— Rien que pour nous ? s'étonna Jim Planck. Et pourquoi rien que pour nous ?

— Parce qu'on est presque fichus, dit Molly.

Au virage suivant, il y avait une construction ; Nat l'examina en se demandant de quoi il s'agissait. Vieille, en pleine dégradation, l'air abandonnée... Il se rendit tout d'un coup compte qu'il avait en face de lui un *poste d'essence*. Résidu de l'époque des moteurs à combustion interne. Il en fut pétrifié d'étonnement.

— Une antiquité, dit Molly. Une relique ! Que c'est bizarre. Peut-être qu'on devrait s'arrêter pour l'examiner. C'est historique, comme un vieux fort ou un vieux moulin ; s'il te plaît, Nat, arrête ce foutu taxi.

Nat poussa des boutons sur le panneau et l'auto-taxi s'immobilisa devant le poste d'essence avec des grognements d'angoisse et de mécontentement.

D'un air las, Jim Planck ouvrit la porte et descendit. Il avait à la main son appareil photo japonais et l'ouvrit en jetant un coup d'œil mauvais à la lumière diffuse, voilée par la brume. La bruine faisait briller son visage ; de l'eau dégoulinait sur les verres de ses lunettes : il les ôta et les mit dans la poche de sa veste.

— Je vais prendre quelques photos, dit-il à Nat et Molly.

D'une voix douce, Molly dit à Nat :

— Il y a quelqu'un, là-dedans. Ne bouge pas et ne dis rien. Il nous observe.

Nat sortit du taxi et traversa la route aux roches rouges en direction du poste d'essence. Il vit l'homme qui se trouvait à l'intérieur se lever pour venir à sa rencontre ; la porte de la maison s'ouvrit. Un bossu, la mâchoire énorme composée de dents déformées, se tenait en face de lui ; il lui faisait des signes et s'était mis à lui parler.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Jim, l'air pas très rassuré.

L'homme, assez âgé, marmonnait : « Hig, hig, hig. » C'est du moins ce qu'il semblait à Nat. Il voulait leur dire quelque chose et n'y parvenait pas. Il continuait cependant à essayer de leur parler. Nat eut l'impression qu'il distinguait des mots ; il s'efforça de comprendre, mit la main à l'oreille et attendit,

tandis que le vieillard prognathe continuait à marmonner impatiemment, avec force gestes.

— Il nous demande si on a amené son courrier, dit Molly à Nat.

— Ce doit être la coutume par ici : les voitures qui passent apportent les lettres de la ville. (Jim s'adressa à l'inconnu :) Désolé, nous n'étions pas au courant. Nous n'avons pas votre courrier.

L'homme hocha la tête et cessa ses bruits ; il semblait résigné. Il avait compris.

— Nous cherchons Richard Kongrosian, dit Nat. Est-on sur la bonne route ?

Le vieillard le regarda de côté, l'air rusé :

— Z'avez des légumes ?

— Des légumes ! fit Nat.

— Je mange beaucoup de légumes.

Le vieil homme lui fit un clin d'œil et tendit une main optimiste.

— Désolé, dit Nat, déconcerté. (Il se tourna vers Jim et Molly.) Des légumes. Vous l'avez compris ? C'est ce qu'il dit, n'est-ce pas ?

Le vieillard marmonna encore :

— Je ne peux pas manger de viande. Attendez.

Il fouilla dans sa poche et en sortit une carte imprimée qu'il passa à Nat. Celle-ci, sale et usagée, était difficilement lisible ; Nat l'approcha de la lumière et s'efforça de la déchiffrer en écarquillant les yeux.

DONNEZ-MOI À MANGER ET JE VOUS DIRAI TOUT CE
QU'IL VOUS PLAIRA D'ENTENDRE. AVEC LES
REMERCIEMENTS DE L'ASSOCIATION DES BÛCH'RONs.

— Partons d'ici, dit calmement Molly à Nat.

« Une race née des radiations », pensa ce dernier : les bûch'rons de Californie du Nord. Leur enclave se trouvait là. Il se demandait combien il pouvait y en avoir. Dix ? Mille ? Et c'était là que Richard Kongrosian avait choisi de vivre.

Mais Kongrosian avait peut-être raison. C'étaient des humains, en dépit de leur difformité. Ils recevaient du courrier, possédaient de petits métiers ou vivaient grâce au soutien du comté s'ils ne pouvaient travailler. Ils n'ennuyaient personne et étaient certainement inoffensifs. Il se sentit découragé par sa propre réaction : son aversion initiale, instinctive.

Nat déclara au vieux :

— Voulez-vous une pièce ?

Il lui tendit cinq dollars en platine.

Le bûch'ron l'accepta en hochant la tête.

— Merchi !

— Est-ce que Kongrosian vit sur cette route ? lui redemanda-t-il.

L'homme tendit le bras.

— D'accord, fit Jim Planck. Allons-y. On est sur la bonne route. (Il jeta un coup d'œil anxieux vers Nat et Molly.) Venez !

Tous trois pénétrèrent à nouveau dans l'auto-taxi. Nat fit démarrer le véhicule et ils passèrent devant le poste d'essence. Le vieux bûch'ron, qui restait là sans expression, les regarda partir comme s'il était redevenu inerte, tel un simulacre, une simple machine que l'on a arrêtée.

— Ouf, fit Molly en expirant bruyamment. Bon dieu, qu'est-ce que c'était que ça ?

— Attends-toi à en voir d'autres, dit Nat.

— Dieu du ciel, dit Molly. Kongrosian est sûrement aussi dingo qu'on le dit pour vouloir passer sa vie ici. Je ne pourrais pas vivre dans ce marais, même pour un empire. Je regrette d'être venue. Enregistrons au studio, d'accord ? J'ai envie de faire demi-tour !

L'auto-taxi continua à se traîner, passa sous des lianes grimpantes et ils se retrouvèrent tout à coup face à une ville en ruines.

Une suite pourrie de bâtisses en bois, aux inscriptions délavées et aux fenêtres vides, qui n'était pourtant pas abandonnée. Ça et là, sur les trottoirs envahis par les herbes, Nat apercevait des gens, ou plus exactement des bûch'rons. Cinq ou six d'entre eux avançaient d'un pas hésitant, allant à

leurs petites affaires ; dieu seul savait ce qu'ils faisaient. Ni téléphone ni courrier.

Peut-être, pensa Nat, Kongrosian trouve-t-il ici le calme. Il n'y avait aucun bruit, à part celui de la pluie fine qui tombait... Peut-être qu'une fois qu'on y est accoutumé... mais il n'avait pas l'impression que, pour sa part, il pourrait s'y habituer. La pourriture était trop envahissante par ici. L'absence de quelque chose de neuf, de toute croissance, de toute floraison. Qu'ils soient bûch'rons s'ils en ont envie, ou s'ils y sont forcés, songea-t-il, mais ils devraient faire des efforts, essayer d'entretenir leur colonie. Ceci est horrible.

Comme Molly, il regrettait maintenant d'être venu jusqu'ici.

— Il ne me faudrait pas bien longtemps, dit-il à voix haute, pour être dégoûté de la vie, par ici. Mais si je parvenais à m'y faire... j'aurais accepté un des aspects les plus difficiles de l'existence.

— C'est-à-dire ? demanda Jim.

— La suprématie du passé.

Dans cette région, le passé était le maître. Leur passé collectif : la guerre qui avait précédé immédiatement leur état actuel. Les transformations écologiques. C'était un musée, mais vivant ; le résultat d'un cycle... Il ferma les yeux. « Je me demande, pensa-t-il, s'il naît encore des bûch'rons. Ce doit être génétique ; oui, je le sais. Ou plutôt, pensa-t-il, je le crains. C'est la persistance d'une production biologique anormale. »

Ils avaient survécu. Et cela suffisait à l'environnement, au processus de l'évolution. C'est comme ça que ça marche, depuis le trilobite. Il se sentit mal.

Et il songea alors : *J'ai déjà vu cette malformation.* Sur des dessins, dans des reconstitutions. Les reconstitutions devaient être réussies. Peut-être avaient-elles été corrigées grâce à l'équipement de von Lessinger. Des corps voûtés, prognathes, impossibilité de manger de la viande à cause de l'absence d'incisives, difficulté extrême pour parler.

— Molly, dit-il à voix haute, tu sais ce que c'est que ces bûch'rons ?

Elle acquiesça.

— Des Néanderthaliens, dit Jim Planck. Ce ne sont pas des produits des radiations ; ce sont des régressés.

L'auto-taxi continuait à avancer à travers la ville des bûch'rons. Cherchant, à sa façon aveugle et mécanique, la maison proche du célèbre pianiste Richard Kongrosian.

9

La réclame de Theodorus Nitz couina : « En la présence d'étrangers, avez-vous l'impression de *ne pas tout à fait exister* ? Ont-ils l'air de ne pas vous remarquer, comme si vous étiez invisible ? Dans un autobus ou un astronef, vous arrive-t-il de regarder autour de vous et de découvrir que personne, *absolument personne*, ne vous reconnaît, ne vous prête attention, et qu'on va peut-être... »

Avec son fusil à oxyde de carbone, Maury Frauenzimmer abattit soigneusement la réclame Nitz qui adhérait au mur situé à l'opposé de son bureau encombré. Elle s'était infiltrée durant la nuit et l'avait accueilli au matin de sa harangue perçante.

Détruite, la réclame tomba au sol. Maury l'écrasa de tout son poids, puis replaça le fusil à plombs sur son râtelier.

— Le courrier, dit Chic Strikerock. Où est le courrier d'aujourd'hui ?

Il le cherchait partout dans la pièce depuis son arrivée. Maury sirota bruyamment son café et déclara :

— Regarde en haut des casiers. Sous le chiffon qu'on utilise pour nettoyer les touches de la machine à écrire.

Il mordit dans son beignet tout couvert de sucre semoule. Il se rendait compte du comportement bizarre de Chic et se demandait ce que cela pouvait bien signifier.

Tout d'un coup, Chic annonça :

— Maury, voilà quelque chose que j'ai écrit pour toi.

Il lança un morceau de papier plié sur le bureau.

Sans avoir à l'examiner, Maury sut ce que c'était.

— Je démissionne.

Chic était pâle.

— Non, s'il te plaît. Ne fais pas ça. Il va bien arriver quelque chose. Je peux continuer à faire fonctionner la maison. (Il

n'ouvrit pas la lettre ; il la laissa là où Chic l'avait lancée.) Que feras-tu si tu pars d'ici ? lui demanda Maury.

— J'émigrerais sur Mars.

L'intercom grésilla et la secrétaire, Greta Trupe, déclara : « Monsieur Frauenzimmer, un M. Garth McRae désire vous voir avec plusieurs messieurs, en groupe. »

Qui peuvent-ils bien être, se demanda Maury.

— Ne les faites pas entrer, dit-il à Greta. Je suis en conférence avec M. Strikerock.

— Vas-y : continue à travailler, dit Chic. Je m'en vais. Je te laisse ma lettre de démission sur la table. Souhaite-moi bonne chance.

— Je te souhaite bonne chance.

Maury se sentait déprimé, malade. Il fixa le bureau jusqu'à ce que la porte s'ouvre et se referme sur le départ de Chic. « Sale façon de commencer la journée », pensa Maury. Il saisit la lettre, l'ouvrit, y jeta un coup d'œil et la referma. Il appuya sur un bouton de l'intercom et déclara : « Mademoiselle Trupe, faites entrer... ce type, ce McRae. Avec ceux qui l'accompagnent. »

— Oui, monsieur Frauenzimmer.

La porte du bureau s'ouvrit et Maury se leva pour faire face à ceux qu'il reconnut aussitôt comme des représentants du gouvernement ; deux d'entre eux étaient vêtus du gris de la Police Nationale, et le chef du groupe, McRae manifestement, avait l'allure d'un haut fonctionnaire de l'exécutif ; en d'autres termes, c'était un *Ge* haut placé. Maury se leva maladroitement et tendit la main en disant :

— Messieurs, que puis-je faire pour vous ?

McRae lui serra la main et déclara :

— Vous êtes Frauenzimmer ?

— Exact, répondit Maury. (Son cœur peinait et il avait des difficultés à respirer. Est-ce qu'ils allaient lui faire fermer boutique ? Comme ils l'avaient fait pour l'École des psychanalystes de Vienne ?) Qu'ai-je fait ? demanda-t-il.

Il sentit sa voix trembler d'appréhension. Un ennui suivait l'autre.

McRae sourit.

— Rien jusqu'à présent. Nous sommes ici pour amorcer des discussions en vue d'une commande à votre maison. Cependant, ceci implique des connaissances d'un niveau *Ge*. Puis-je arracher votre intercom ?

— Pardon ? dit Maury, éberlué.

McRae fit aux policiers un signe de la tête et s'écarta ; ils agirent rapidement et neutralisèrent l'intercom. Ils inspectèrent alors les murs et le mobilier ; ils examinèrent scrupuleusement la pièce et ses meubles un par un, puis firent signe à McRae de continuer.

— Très bien, Frauenzimmer, nous avons ici le détail d'un siège que nous voudrions que vous fabriquiez. Voilà. (Il tendit une enveloppe cachetée.) Parcourez ça. Nous attendrons.

Maury ouvrit l'enveloppe et en étudia le contenu.

— Pouvez-vous le construire ? demanda bientôt McRae.

Maury leva la tête et répondit :

— Ces données sont celles d'un der Alte.

— Exact.

McRae hocha la tête.

« Alors, ça y est, se dit Maury. C'est ça, l'information *Ge* ; je suis un *Ge*, maintenant. C'est arrivé en un instant. Je suis dans le secret. Quelle tristesse que Chic soit parti ; pauvre diable de Chic, quel déplorable concours de circonstances, quel manque de chance il a eu. S'il était resté cinq minutes de plus... »

— Cela dure depuis cinquante ans, dit McRae.

Ils l'accueillaient parmi eux. Ils le mettaient au courant de tout, maintenant.

— Grand dieu, je ne m'en suis jamais douté en le regardant faire ses discours à la télé. Et dire que c'est moi qui construis ces putains de machines.

Il était ébranlé.

— Karp a fait du bon boulot, dit McRae. Surtout pour le dernier, Rudi Kalbfleisch. Nous nous demandions si vous aviez eu des doutes.

— Jamais. Pas une seule fois. Pas en un million d'années.

— Est-ce que vous pouvez le faire ? Le construire ?

— Bien sûr.

Maury hocha la tête.

— Quand commencerez-vous ?

— Tout de suite.

— Bien. Vous comprenez naturellement que des gens de la P.N. devront demeurer ici pour assurer la sécurité.

— D'accord, murmura Maury. S'il faut en passer par là, passons-en par là. Voyons, excusez-moi un instant. (Il les contourna et se dirigea vers la porte du bureau qu'il ouvrit ; pris par surprise, ils l'avaient laissé faire.) Mademoiselle Trupe, savez-vous où est allé M. Strikerock ? demanda-t-il.

— Il est parti en voiture, monsieur Frauenzimmer. En direction de l'Autobahn. Je crois qu'il est retourné chez lui à l'Abraham-Lincoln.

« Pauvre type », pensa Maury. Il hocha la tête. La chance de Chic Strikerock, toujours en branle. Il se sentit joyeux tout d'un coup. « *Voilà qui change tout*, songea-t-il. Je suis de nouveau dans les affaires ; je suis le fournisseur du roi – ou plutôt de la Maison Blanche. Même chose. Oui, c'est la même chose ! »

Il retourna dans son bureau où attendaient McRae et les autres ; ils le considérèrent d'un air plutôt sombre.

— Désolé, dit-il, je cherchais mon directeur des ventes. Je voulais le faire venir pour ça. On n'acceptera pas d'autres commandes pour un temps afin de pouvoir se concentrer sur celle-ci. (Il hésita.) Quant aux dépenses...

— Nous signerons un contrat, dit Garth McRae. Les dépenses vous seront remboursées, plus quarante pour cent. Nous avons acquis le Rudi Kalbfleisch pour une somme totale nette d'un milliard de dollars U.S.E.A., plus naturellement le coût des services après-vente.

— Ah oui, fit Maury. Vous ne voudriez pas qu'il s'arrête au beau milieu d'un discours.

Il essaya de rire, mais ne put y parvenir.

— Qu'en pensez-vous, en gros ? Disons entre un milliard et un milliard et demi.

— Eum, correct, dit Maury indistinctement.

Il avait l'impression que sa tête allait quitter ses épaules et rouler sur le sol.

McRae l'étudia et déclara :

— Vous avez une petite firme, Frauenzimmer. Vous et moi le savons pertinemment. Ne nourrissez pas trop d'espoirs. Vous n'allez pas devenir une grosse boîte comme Karp u. Sohnen Werke. Votre existence est toutefois garantie ; nous sommes évidemment prêts à vous subventionner aussi longtemps que nécessaire. Nous avons étudié vos comptes en détail – ça vous pétrifie d'horreur ? – et nous savons qu'il y a des mois que vous êtes à découvert.

— Exact, fit Maury.

— Mais vous travaillez bien, continua Garth McRae. Nous avons minutieusement examiné vos productions, ici et sur le terrain, sur la Lune et Mars. Vous faites preuve d'un talent certain, plus même, à mon avis, que les Karp Werke. C'est évidemment la raison pour laquelle nous sommes ici aujourd'hui au lieu de nous arranger avec Anton et le vieux Félix.

— Je me posais la question, dit Maury. (C'était donc pour ça que le gouvernement avait décidé cette fois-ci de lui accorder le contrat et non à Karp. Est-ce que Karp a construit *tous* les simulacres de der Alte jusqu'à présent ? se demanda-t-il.)

Une question valable. Si c'était le cas, quelle transformation radicale dans la ligne de conduite du gouvernement ! Mais mieux valait ne pas poser la question.

— Prenez un cigare, lui dit Garth McRae en lui tendant un *admiral Optimo*. Très doux. Du tabac pur de Floride.

— Merci.

Maury prit le gros cylindre vert avec reconnaissance et maladresse. McRae et lui allumèrent leur cigare en se dévisageant, au milieu d'un silence calme et soudain.

*

* *

La nouvelle, affichée sur le panneau à communiqués de l'Abraham-Lincoln, annonçant que Duncan et Miller avaient été choisis par l'impresario pour jouer à la Maison Blanche, stupéfia Edgar Stone ; il lut et relut l'annonce, à la recherche d'une blague et curieux de savoir comment le petit bonhomme

nerveux s'était débrouillé pour réussir, « Ils *ont triché*, se dit Stone. De même que je l'ai fait réussir à son test relpol, il y a quelqu'un qui a falsifié les résultats. » Il avait assisté à la représentation : Duncan et Miller et leurs Cruches Classiques n'étaient pas si bons que ça. Ils étaient *bons*, d'accord... mais il savait par intuition qu'il y avait anguille sous roche.

Tout au fond de lui-même, il éprouvait de la colère, du ressentiment, pour avoir falsifié la note de Duncan. « Je l'ai lancé sur la route du succès, se rendit compte Stone ; je l'ai sauvé. Et maintenant il part à la Maison Blanche, il nous abandonne. »

Pas étonnant que Ian Duncan ait aussi mal fait son test relpol. Il était trop occupé à répéter, évidemment ; Duncan n'avait pas le temps de s'occuper des réalités quotidiennes auxquelles devait faire face le reste de l'humanité. « Ce doit être formidable, d'être un artiste, pensa Stone avec amertume. On est exempt de toutes règles, de toutes responsabilités ; on fait ce qu'on veut.

« Il s'est bel et bien fichu de moi », se dit-il.

Stone parcourut rapidement le hall du premier étage et arriva au bureau du pilote céleste de l'immeuble ; il sonna et la porte s'ouvrit, livrant à sa vue le pilote céleste assis à son bureau, plongé dans son travail, le visage marqué par l'épuisement.

— Euh, mon Père, fit Stone, j'aimerais me confesser. Pouvez-vous m'accorder quelques minutes ? Ça me tracasse énormément ; tous mes péchés.

Patrick Doyle se frotta le front et hocha la tête.

— Doux Jésus, murmura-t-il. Quand il n'y en a plus, il y en a encore ; dix personnes sont déjà venues me voir aujourd'hui pour utiliser le confessionneur. Allez-y. Il indiqua d'un air las la niche qui donnait sur son bureau. Asseyez-vous et connectez-vous. J'écouterai en remplissant ces formulaires 4-10 de Berlin.

Plein d'une juste indignation, les mains tremblantes, Edgar Stone fixa les électrodes du confessionneur sur des points déterminés de son crâne, puis saisit le micro et commença à se confesser. La bande de l'appareil se déroulait lentement tandis qu'il parlait.

— Poussé par une fausse pitié, dit-il, j'ai enfreint un règlement de l'immeuble. Je ne m'inquiète pas autant de l'acte lui-même que de ce qui l'a motivé ; il n'est qu'une conséquence de mon comportement névrotique à l'égard, des autres résidents. Cet individu, mon voisin, M. Ian Duncan, n'a pas très bien réussi son dernier test relpol et je me suis imaginé qu'il allait être expulsé de l'Abraham-Lincoln. Je me suis identifié à lui parce, inconsciemment, je me considère comme un raté, aussi bien en tant qu'habitant de l'immeuble qu'en tant qu'homme, aussi ai-je fait en sorte qu'il réussisse son examen en falsifiant les résultats. Il est évident qu'il faudra faire repasser un test relpol à M. Ian Duncan et annuler celui que j'ai corrigé.

Il jeta un coup d'œil au pilote céleste, mais il n'eut aucune réaction décelable.

« Voilà qui règle la question de Duncan et sa Cruche Classique », se dit Stone.

Le confessionneur avait déjà fini d'analyser ses propos ; il cracha une carte et Doyle se leva pour la recevoir. Après l'avoir étudiée longuement et soigneusement, il leva des yeux paisibles.

— Monsieur Stone, dit-il, l'opinion exprimée là-dessus est que votre confession n'en est pas une. À quoi pensez-vous *vraiment* ? Retournez là-dedans et recommencez ; vous ne vous êtes pas analysé suffisamment en profondeur et n'avez pas extrait le matériau authentique. Et je vous suggère de commencer par avouer que vous avez délibérément fait une fausse confession.

— Jamais de la vie, dit (ou plutôt essaya de dire) Stone ; sa voix l'avait trahi, révélant son terrible embarras. Peu – peut-être que je pourrais en discuter avec vous de façon officieuse, monsieur. J'ai bien falsifié les résultats de Ian Duncan ; c'est un fait. Quant à mes motifs cachés...

Doyle l'interrompit.

— N'êtes-vous pas jaloux de Duncan, maintenant ? Et de son succès ?

Il y eut un silence.

— Ça... se pourrait bien, finit par admettre Stone avec réticence. Mais ça ne change rien : Ian Duncan n'a pas le droit de vivre ici ; il devrait être expulsé, quelles que soient mes

motivations. Vérifiez dans le Code Communautaire d'Immeubles d'Habitation. Je sais qu'il existe un article concernant les situations similaires.

— Mais vous ne pouvez pas sortir d'ici sans vous confesser, s'entêta le pilote céleste ; vous devez satisfaire la machine. Vous tentez d'obtenir l'expulsion d'un voisin pour combler vos propres besoins émotionnels, psychologiques. Confessez cela, et alors peut-être pourrons-nous discuter de ce que dit le Code sur le cas de Duncan.

Stone grogna et fixa de nouveau le système complexe d'électrodes sur son crâne.

— Très bien, marmonna-t-il. Je déteste Ian Duncan parce qu'il a des dons artistiques et moi pas. Je suis prêt à être examiné par un jury de douze voisins pour connaître la pénitence à mon péché ; mais j'insiste pour que l'on fasse passer à Duncan un nouveau test relpol ! Je ne céderai pas sur ce point : il n'a pas le droit de rester parmi nous. C'est injuste, moralement et légalement.

— Au moins, vous êtes honnête, maintenant, fit Doyle.

— En fait, répondit Stone, j'aime bien les jugbands ; j'ai bien aimé leur petit numéro, l'autre soir. Mais il est de mon devoir de me conduire de la manière que j'estime utile à l'intérêt de la communauté.

Le confessionneur, lui sembla-t-il, eut un reniflement de dérision en faisant jaillir une seconde carte. Mais peut-être n'était-ce que son imagination.

— Vous vous embourbez de plus en plus, fit Doyle en lisant la carte. Regardez ça. (Inexorablement, il passa la carte à Stone.) Votre esprit est un chaos de motivations ambivalentes et confuses. *Quand vous êtes-vous confessé pour la dernière fois ?*

Stone rougit et marmonna :

— Je crois que c'est... en août dernier. C'est Pépé Jones qui était alors pilote céleste. Oui, ça doit être en août.

En fait, c'était même au début juillet.

— Il y a beaucoup à faire avec vous, dit Doyle en allumant un cigarillo et en s'appuyant sur le dossier de son fauteuil.

*

* *

Ils avaient décidé, après maintes discussions et des disputes, que le morceau d'ouverture de leur programme à la Maison Blanche serait la *Chaconne en si mineur* de Bach. Al l'avait toujours aimée, en dépit des difficultés qu'elle comportait, avec ses doubles croches et le reste. Ne serait-ce qu'y *penser* rendait Ian Duncan nerveux. Il regrettait, maintenant que la décision était prise, de ne pas avoir insisté pour jouer la *Cinquième suite pour violoncelle seul*, qui était beaucoup plus simple. Trop tard, maintenant. Al avait fait parvenir le programme au secrétaire de la Maison Blanche, M. Harold Slezak.

— Au nom du ciel, ne t'en fais pas, dit Al ; tu tiens la deuxième cruche, pour cet air. Ça t'ennuie, d'être deuxième cruche ?

— Non.

En fait, c'était un soulagement ; Al avait de loin la partition la plus complexe.

En dehors du périmètre de la jungle à la ferraille numéro Trois, le papoula allait et venait en tous sens sur le trottoir, dans sa quête onduleuse et tranquille d'une clientèle éventuelle. Il n'était que 10 heures du matin et personne ne valant la peine d'être racolé n'était encore passé par là. Aujourd'hui, le parking avait été installé dans le secteur élevé d'Oakland, en Californie, au milieu des rues tortueuses et ombragées d'arbres du plus beau quartier résidentiel. De l'autre côté du parking, Ian apercevait le Joe-Louis, un immeuble d'habitation d'un millier d'unités, à la forme étrange mais frappante, occupé par des Noirs très aisés. L'immeuble, dans le soleil matinal, avait l'air particulièrement net et bien nettoyé. Un garde muni d'une plaque et d'un pistolet était en faction devant la porte et empêchait d'entrer quiconque n'y habitait pas.

— Il faut que Slezak donne son approbation au programme, lui rappela Al. Peut-être que Nicole ne voudra pas écouter la chaconne ; elle a des goûts très particuliers, et ils changent tout le temps.

Dans son esprit, Ian vit Nicole appuyée contre des oreillers dans son lit énorme, vêtue de sa robe de chambre rose à

fanfreluches, le petit déjeuner devant elle sur un plateau, tandis qu'elle parcourait les listes présentées à son approbation.

Elle a déjà entendu parler de nous, pensa-t-il. *Elle connaît notre existence.* Alors, nous existons vraiment. Comme un enfant qui doit avoir sa mère pour le regarder agir, nous sommes créés, validés physiquement par le regard de Nicole.

« Et ensuite, quand elle détournera les yeux ? pensa-t-il. Qu'adviendra-t-il de nous ? Oubliés, retournerons-nous à l'état d'atomes épars régis par le hasard ? Là d'où nous sommes sortis, du non-être. Ce monde vide dans lequel nous avons vécu jusqu'à présent. »

— Et puis, fit Al, elle nous demandera peut-être un autre morceau. Peut-être même un air particulier. J'ai fait des recherches et il semble qu'elle aime parfois entendre le *Gai laboureur* de Schumann. Tu l'as en tête ? On ferait bien de travailler à fond le *Gai laboureur*, par prudence.

D'un air songeur, il produisit quelques notes sur sa cruche.

— Je ne peux pas, dit brutalement Ian. Je ne peux pas continuer. C'est trop pour moi. Quelque chose ne va pas marcher ; on ne lui plaira pas et elle va nous ficher dehors. Et on ne pourra jamais oublier.

— Voyons, commença Al. On a le papoula. Et ça nous donne... (Il s'interrompit. Un vieil homme de grande taille, les épaules tombantes, vêtu d'un complet coûteux en fibres naturelles, s'avancait sur le trottoir.) Mon dieu, c'est Luke en personne, fit Al. (Il paraissait terrifié.) Je ne l'ai vu que deux fois dans ma vie. Il doit y avoir quelque chose qui ne va pas.

— Tu ferais bien de ramener le papoula.

Le papoula s'était mis à glisser en direction de Luke le Toqué. Une expression affolée sur le visage, Al annonça :

— Je ne peux pas. (Il manipula désespérément les commandes de sa ceinture.) Il ne répond plus.

Le papoula atteignit Luke qui se baissa, le ramassa et continua à s'avancer vers le parking, l'animal sous le bras.

— Il a pris le pas sur moi, fit Al.

Il regarda Ian, l'air abasourdi.

La porte du bureau s'ouvrit et Luke le Toqué entra.

— Il nous a été rapporté que vous utilisiez ceci pendant votre temps libre et à votre profit, dit-il à Al de sa voix grave. On vous a dit de ne jamais faire ça ; le papoula appartient au parking, pas à l'opérateur.

— Oh ! Voyons, Luke...

— Vous devriez être renvoyé, dit Luke, mais vous êtes un bon vendeur, c'est pourquoi je vous garde. En attendant, il vous faudra atteindre votre quote-part sans aide. (Serrant le papoula, il se prépara à partir.) Mon temps est précieux ; je dois m'en aller. (Il repéra la cruche d'Al.) Ceci n'est pas un instrument de musique ; c'est un objet dans lequel on met du whisky.

— Voyons, Luke, c'est de la publicité. Si nous jouons pour Nicole, le prestige rejaillira sur le réseau de jungles à la ferraille. Vous comprenez ?

— Je ne désire pas de prestige, dit Luke en s'arrêtant à la porte. Je ne pourvois pas aux plaisirs de Nicole Thibodeaux ; qu'elle dirige sa société à sa manière et je dirigerai les jungles à la mienne. Elle me laisse tranquille et je la laisse tranquille ; ça me suffit. Ne vous en mêlez pas. Dites à Slezak que vous ne pouvez pas jouer et oubliez tout ça ; aucun adulte sain d'esprit ne s'amuse plus à souffler dans un récipient vide, de toute façon.

— C'est là que vous vous trompez, fit Al. On peut trouver l'art dans les formes les plus humbles d'activité, telles ces cruches.

Luke se nettoya les dents avec un cure-dent en argent et déclara :

— Maintenant, vous n'avez pas de papoula pour mettre la Première Famille de votre côté. Pensez-y bien. Croyez-vous vraiment pouvoir réussir sans l'aide du papoula ?

Il sourit. Après un silence, Al dit à Ian :

— Il a raison. C'est le papoula qui a tout fait. Mais... et puis merde ! allons-y quand même.

— Vous avez de l'estomac, dit Luke. Mais pas de cervelle. Je ne vous en admire pas moins. Je vois pourquoi vous êtes un vendeur de premier plan pour l'organisation ; c'est que vous n'abandonnez jamais. Emmenez le papoula le soir de la représentation et ramenez-le-moi le lendemain matin. (Il lança à Al la créature ronde à forme d'insecte. Celui-ci la saisit et la serra contre sa poitrine comme un gros oreiller.) Peut-être

serait-ce une bonne publicité pour les jungles, déclara Luke, l'air méditatif. Mais je sais une chose : Nicole ne nous aime pas. Trop de gens lui ont glissé entre les mains grâce à nous ; nous sommes une faille dans l'œuvre de maman, et maman le sait bien.

Il sourit encore une fois, montrant des dents en or.

— Merci, Luke, fit Al.

— Mais c'est moi qui ferai fonctionner le papoula. Par télécommande. Je suis un peu plus expérimenté que vous ; après tout, c'est moi qui les ai *construits*.

— Bien sûr, dit Al. De toute façon, j'aurai les mains occupées à jouer.

— Oui, il vous faudra bien deux mains pour cette bouteille.

Quelque chose dans le ton de Luke mettait Ian Duncan mal à l'aise. *À quoi joue-t-il ?* En tout cas, lui et son copain Al n'avaient pas le choix ; il fallait que le papoula les aide. Et Luke, sans aucun doute, savait très bien le faire fonctionner ; il venait de prouver sa supériorité sur Al à l'instant et, ainsi que Luke le disait, Al serait trop occupé à souffler dans sa cruche. Cependant...

— Luke, fit Ian, est-ce que vous avez déjà rencontré Nicole ? C'était une idée soudaine, une intuition.

— Bien sûr, répondit calmement Luke. Il y a des années. J'avais des marionnettes ; mon père et moi faisions le tour du pays en montant des représentations de marionnettes. Nous avons fini par atteindre la Maison Blanche.

— Que s'est-il passé ?

Après un silence, Luke répondit :

— Elle... ne s'est pas intéressée à nous. Elle a raconté quelque chose sur l'indécence de nos marionnettes.

— Et vous la détestez, comprit Ian. Vous ne lui avez jamais pardonné. Avait-elle raison ? demanda-t-il.

— Non. Il est exact qu'il y avait une séquence de strip-tease avec des poupées danseuses aux Folies-Bergère. Mais personne ne s'en était jamais plaint. Mon père l'a mal pris, mais ça ne m'a rien fait. (Son visage était impassible.)

— Nicole était déjà Première Dame, à ce moment-là ? s'inquiéta Al.

— Oh oui ! répondit Luke. Cela fait soixante-treize ans qu'elle est en poste ; vous ne le saviez pas ?

— Ce n'est pas possible, s'écrièrent Al et Ian presque ensemble.

— Bien sûr que si. Elle est très âgée, maintenant. C'est une grand-mère. Mais elle est bien conservée, sans nul doute. Vous vous en rendrez compte en la voyant.

Éberlué, Ian lança :

— À la télé...

— Oh ouais ! À la télé, elle a l'air d'avoir vingt ans. Mais cherchez dans les livres d'histoire... Évidemment ils sont interdits à tout le monde sauf aux *Ges*. Je parle des textes historiques *authentiques* ; pas de ceux qui servent pour les tests relpols. Une fois que vous aurez vérifié, vous pourrez calculer vous-mêmes. Les faits sont là. Enfouis quelque part.

« Les faits, songea Ian, ne signifient rien quand on peut voir de ses propres yeux qu'elle est aussi jeune que jamais. Et cela chaque jour.

« Luke, vous mentez, pensa-t-il. Nous le savons ; nous le savons tous. Mon copain l'a vue ; Al l'aurait dit, si elle était vraiment aussi âgée. Vous la détestez ; c'est votre motivation. »

Ébranlé, il tourna le dos à Luke, car il ne voulait plus rien avoir à faire avec lui. Soixante-treize ans en poste : ça lui ferait plus de quatre-vingt-dix ans, alors. Il frissonna à cette idée, la refoula dans son esprit. Tout au moins il essaya.

— Bonne chance, les amis, dit Luke en mâchouillant son cure-dent.

*

* *

Quel dommage, pensa Al Miller, que le gouvernement soit tombé sur le dos de ces psychanalystes. Il jeta un regard sur son copain Ian Duncan. Parce que tu es dans un drôle d'état. En fait, il en restait encore un ; il en avait entendu parler à la télé. Dr Superb ou quelque chose comme ça.

— Ian, dit-il. Tu as besoin d'aide. Tu ne vas pas pouvoir jouer devant Nicole dans cet état.

- Ça ira bien, dit Ian rapidement.
- Tu as déjà vu un psychiatre ?
- Deux ou trois fois. Il y a longtemps.
- Tu crois qu'ils valent mieux que la thérapie chimique ?
- Tout vaut mieux que la thérapie chimique.

S'il est le dernier psychanalyste à pratiquer dans tous les U.S.E.A., il est certainement inondé de demandes, songea Al. Il ne pourrait pas accepter de nouveaux clients.

Toutefois, à tout hasard, il chercha le numéro, prit le téléphone et demanda la communication.

- Qui appelles-tu ? demanda Ian sur un ton soupçonneux.
- Le Dr Superb. Le dernier.
- Je sais. C'est pour quoi ? Pour toi ? Pour moi ?
- Pour tous les deux, peut-être.
- Mais avant tout pour moi.

Al ne répondit pas. L'image d'une fille – elle avait des seins magnifiques haut plantés et artificiellement grossis – s'était formée sur l'écran, et sa voix annonça dans son oreille : cabinet du Dr Superb.

— Est-ce que le docteur accepte actuellement de nouveaux clients ? (Al examina attentivement l'image.)

- Oui, dit la fille sur un ton ferme, vigoureux.
- Formidable ! fit Al, heureux et surpris. Moi et mon partenaire aimerais être reçus dès que possible ; au plus tôt.

Il lui donna son nom et celui de Ian.

— Que pensez-vous de vendredi à 9 h 30 du matin ?
— Ça marche. Merci beaucoup, mademoiselle... madame. (Il raccrocha violemment.)

— Ça y est ! dit-il à Ian. Maintenant, on peut mettre nos soucis au rancart puisque quelqu'un de professionnellement qualifié va nous porter assistance. Tu sais, on parle de l'image de la mère... Tu as vu cette fille ? Parce que...

- Tu peux y aller, dit Ian. Moi, je resterai ici.
- Si tu ne viens pas, dit Al calmement, je ne jouerai pas de la cruche à la Maison Blanche. Tu ferais mieux de venir avec moi.

Ian le considéra fixement.

— Je suis sérieux.

Il y eut un long silence pesant.

— Je viendrai, finit par dire Ian. Mais cette fois seulement. Plus après vendredi.

— Ce sera au docteur d'en décider.

— Écoute. Si Nicole Thibodeaux a quatre-vingt-dix ans, aucune psychothérapie ne peut m'aider.

— Ta fixation est aussi grave ? Une femme que tu n'as jamais vue ? C'est de la schizophrénie. Parce qu'en fait tu t'es construit... (Al fit un grand geste.) Une illusion. Quelque chose de synthétique, d'irréel.

— Qu'est-ce qui est irréel et qu'est-ce qui est réel ? À mes yeux, elle est plus réelle que toute autre chose ; que toi, même. Même que moi, que ma propre vie.

— Bon dieu ! (Al était impressionné.) Eh bien, au moins tu as quelque chose pour quoi vivre.

— Exact, dit Ian en hochant la tête.

— On verra ce que Superb dira vendredi. On lui demandera jusqu'à quel point tu es schizophrène – si c'est ça.

« Peut-être que c'est Luke et moi qui sommes dingues », songea-t-il. À ses yeux, par exemple, Luke était plus réel, c'était un facteur d'influence plus important que Nicole Thibodeaux. Mais voilà : il avait vu Nicole en chair et en os, et pas Ian. C'était là toute la différence, quoiqu'il ne sût pas exactement pourquoi.

Il prit sa cruche et se remit à s'exercer. Après une pause, Ian fit de même et se joignit à lui. Ils soufflèrent longtemps ensemble.

10

Le petit commandant, mince et raide, annonça :

— Frau Thibodeaux, voici le Reichsmarschall Herr Hermann Gœring.

L'homme à la stature imposante, qui portait – aussi incroyable que cela puisse paraître – une sorte de toge blanche et tenait au bout d'une laisse de cuir ce qui semblait être un lionceau, s'avança et dit en allemand :

— Je suis enchanté de vous rencontrer, madame Thibodeaux.

— Reichsmarschall, répondit Nicole, savez-vous où vous trouvez actuellement ?

— Oui.

Gœring opina. Il s'adressa à son lionceau sur un ton sévère : *Sei ruhig, Marsi.* Il caressa la bête pour la calmer.

Toute cette scène, le chef des Fils de Job, l'ennemi mortel de Nicole, Berthold Goltz, l'observait. Il avait fait un léger saut dans l'avenir en utilisant son propre équipement von Lessinger ; il avait fini par s'impatienter en attendant le transfert de Gœring organisé par Nicole. Ça y était, maintenant ; ou plutôt, ça y serait dans sept heures.

En dépit des gardes de la P.N. il était facile de pénétrer dans la Maison Blanche lorsque l'on possédait un équipement von Lessinger ; Goltz était simplement retourné dans le temps avant l'existence de la Maison Blanche, puis avait avancé jusqu'à ce proche avenir. Il avait déjà agi ainsi plusieurs fois et répéterait encore l'opération ; il le savait parce qu'il avait souvent rencontré son moi futur. Cela l'amusait beaucoup ; non seulement il pouvait observer tranquillement Nicole, mais aussi se voir lui-même dans le passé et l'avenir – dans l'avenir, du moins, en termes de possibilités. Potentiellement plutôt que

réellement. Le panorama s'étendait dans toutes les directions du *peut-être*.

« Ils vont conclure un arrangement, décida Goltz. Nicole et Goering ; ils vont emmener le Reichsmarschall en 1941, puis en 1944 et en 1945 pour lui montrer l'Allemagne ruinée et le destin des Nazis – pour qu'il se contemple sur le banc des accusés à Nuremberg et enfin pour qu'il voie son propre suicide, effectué par le moyen d'un suppositoire empoisonné. Voilà qui l'influencera, pour le moins. Il ne sera pas difficile d'arriver à un arrangement ; les Nazis, même en temps normal, étaient experts en arrangements. »

Quelques armes miraculeuses venues de l'avenir apparaissant à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, et l'Age de la Barbarie ne durerait pas treize ans mais – ainsi que l'avait juré Hitler – un millier d'années. Un rayon de la mort, des lasers, des bombes H d'une centaine de mégatonnes : voilà qui aiderait considérablement les forces armées du Troisième Reich. Plus, bien sûr, les A-1 et les A-2 ; ou, ainsi que les appelaient les Alliés, les V-1 et V-2. Les Nazis auraient désormais l'A-3, l'A-4 et ainsi de suite, sans limite si nécessaire.

Goltz fronça les sourcils. Car, en plus de celle-ci, il existait d'autres possibilités, sinistres, sombres, les entourant de ténèbres presque occultes. En quoi consistaient ces avenirs de moindre probabilité ? Ils étaient dangereux et cependant bien préférables sans doute à ce futur aisément prévisible, cette route bordée d'armes miraculeuses...

— Hé, vous, là-bas, lança un membre de la P.N. en apercevant soudain Goltz à demi caché dans un coin de la Salle des Orchidées des Marais.

Le garde sortit instantanément un pistolet et le pointa sur lui.

L'entretien entre Nicole Thibodeaux, Goering et quatre conseillers militaires s'interrompit brutalement. Tous se tournèrent vers Goltz et le membre de la P.N.

— Frau, fit Goltz en parodiant le salut de Goering. (Il s'avança, confiant ; après tout, il avait prévu ceci grâce à l'appareil von Lessinger.) Vous savez qui je suis. La statue du commandeur.

Il ricana. Mais bien sûr la Maison Blanche possédait elle aussi son équipement von Lessinger ; cette scène avait donc été prévue des deux côtés. L'incident était en quelque sorte fixé par le destin. Il ne pouvait être évité ; il n'existant aucun embranchement temporel partant de cet instant – mais Goltz n'en souhaitait pas. Il avait appris jadis que, quoi qu'il arrive, un avenir d'anonymat ne lui était pas réservé.

— Un autre jour, Goltz, dit Nicole avec dégoût.

— Maintenant, fit Goltz en s'avançant vers elle.

Le membre de la P.N. lui jeta un coup d'œil pour recevoir des ordres ; il avait l'air fort déconcerté.

Nicole lui fit signe de s'éloigner.

— Qui est-ce ? demanda le Reichsmarschall en étudiant Goltz.

— Rien qu'un pauvre juif, dit Goltz. Pas comme Emil Stark, que je ne vois pas ici, Nicole, malgré votre promesse. Il y a beaucoup de pauvres juifs, Reichsmarschall. À votre époque comme à la nôtre. Je ne possède aucune valeur culturelle ou économique que vous puissiez confisquer, pas d'œuvre d'art, pas de *Geld*. Désolé. (Il s'assit à la table de conférences et se versa un verre d'eau glacée.) Est-ce que votre petit animal, Marsi, est apprivoisé ou non ? *Ja oder nein* ?

— Oui, répondit Goering en caressant le lionceau d'une main experte.

Il s'était assis, installant le lionceau devant lui sur la table. Docile, celui-ci se mit en rond et ferma les yeux à demi.

— Ma présence, dit Goltz, ma présence juive, n'est pas désirée. Je me demande pourquoi Emil Stark n'est pas ici. Pourquoi, Nicole ? (Il lui jeta un coup d'œil.) Craignez-vous d'offenser le Reichsmarschall ? Étrange... après tout, Himmler eut affaire aux juifs en Hongrie, par l'intermédiaire d'Eichmann. Et il y a eu un général juif dans la Luftwaffe du Reichsmarschall, un certain général Milch. Exact, Herr Reichsmarschall ?

Il se tourna vers Goering qui répondit d'un air maussade :

— Je ne sais pas trop pour Milch ; c'est un brave homme, c'est tout ce que je peux vous dire.

— Vous voyez, dit Bertold Goltz à Nicole, Herr Goering a l'habitude de traiter avec les *Juden*. Exact, Herr Goering ? Vous n'avez pas à répondre ; je l'ai observé en personne.

Goering lui lança un regard enflammé.

— Quant à cet arrangement... commença Goltz.

— Bertold, l'interrompit brutalement Nicole, sortez d'ici ! J'ai laissé vos va-nu-pieds se bagarrer dans les rues jusqu'à présent... je les ferai arrêter en masse si vous vous immiscez dans ceci. Vous connaissez mon objectif. Vous devriez être le premier intéressé à sa réussite.

— Ce n'est pas le cas.

L'un des conseillers militaires lança :

— Pourquoi ?

— Parce que, dit Goltz, une fois que les nazis auront gagné la Deuxième Guerre mondiale grâce à votre aide, *ils massacreront les Juifs de toute façon*. Et pas seulement ceux d'Europe et de Russie blanche, mais aussi ceux qui se trouvent en Angleterre, aux États-Unis et en Amérique latine. (Il parlait calmement. Après tout, il l'avait vu, il avait exploré, grâce à son équipement von Lessinger, plusieurs de ces terribles avenirs possibles.) Rappelez-vous que le but de la guerre, pour les nazis, était l'extermination du judaïsme mondial ; ce n'était pas uniquement un effet secondaire de leurs plans.

Il y eut un silence.

Nicole s'adressa au membre de la P.N. :

— Occupez-vous de lui.

Le policier visa et tira sur Goltz.

Goltz, en un geste parfaitement synchronisé, entra en contact avec l'effet von Lessinger qui l'entourait à l'instant même où le pistolet était pointé sur lui. La scène, avec ses participants, se perdit dans le flou puis disparut. Il demeurait dans la même salle mais ses occupants n'étaient plus là. Il se retrouvait seul et cependant entouré par les fantômes fugitifs de l'avenir, que l'appareil avait évoqués.

En une folle procession, il aperçut le psychokinéticien Richard Kongrosian impliqué dans des situations étranges, d'abord occupé à ses rituels de nettoyage, puis en compagnie de Wilder Pembroke. Le commissaire de la P.N. avait fait quelque

chose, mais Goltz ne pouvait en comprendre la nature. Et il se vit alors, d'abord maître suprême puis, sans raison, mort. Nicole aussi passa dans son champ de vision, altérée de mille façons qu'il ne pouvait saisir. La mort paraissait occuper tout l'avenir ; un destin possible guettant tous les protagonistes. Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? Une hallucination ?

L'écroulement des certitudes semblait mener directement à Richard Kongrosian. C'était un effet du pouvoir psychokinétique, une distorsion de la trame temporelle provoquée par le don parapsychologique du musicien.

« Si Kongrosian savait cela, songea Goltz. Une puissance pareille... mystérieuse pour son possesseur lui-même. Kongrosian, perdu dans le labyrinthe de sa maladie mentale, virtuellement incapable d'agir, mais encore imposant, surplombant le paysage de nos lendemains, de nos jours à venir. Si seulement je pouvais pénétrer *ceci*, réfléchit Goltz. Cet homme est – deviendra – l'éénigme essentielle, à nos yeux... Alors, je saurais tout. L'avenir ne se résumerait plus à des ombres déformées, fondues en des configurations que le bon sens commun – le mien du moins – ne parviendra jamais à décrypter. »

*
* *

Dans sa chambre de l'hôpital neuropsychiatrique Franklin-Aimes, Richard Kongrosian déclara à voix haute :

— Je suis totalement invisible. (Il tendit la main et le bras, et ne vit rien.) C'est arrivé. (Et il n'entendit pas sa voix ; celle-ci également n'était plus perceptible.) Que devrais-je faire, maintenant ? demanda-t-il aux quatre murs de sa chambre.

Il n'y eut aucune réponse. Kongrosian était complètement seul ; il n'avait plus aucun contact avec la vie.

Il faut que je sorte d'ici, décida-t-il. Que je cherche de l'aide : je n'en reçois aucune ici ; ils n'ont pas réussi à arrêter le cours de la maladie.

Je vais retourner à Jenner. Voir mon fils.

Il ne servait à rien de faire appel au Dr Superb ou à tout autre homme de médecine, que celle-ci fût chimique ou non. La période où il cherchait à se soigner était terminée. Et maintenant : une nouvelle ère. En quoi consisterait-elle ? Il ne le savait pas encore. Il le saurait bien assez tôt. En supposant qu'il continuât à vivre. Et comment y parvenir alors que, sous tous les rapports, il était déjà mort ? « C'est ça, se dit-il. Je suis mort. Et pourtant je suis toujours en vie. »

C'était un mystère. Il ne le comprenait pas.

« Peut-être, songea-t-il, me faut-il chercher une... nouvelle naissance. »

Sans aucune difficulté – après tout, personne ne pouvait l'apercevoir – il sortit de sa chambre, longea le couloir jusqu'à l'escalier, le descendit et sortit de l'hôpital Franklin-Aimes par une petite porte. Il se trouva bientôt en train de marcher sur le trottoir d'une rue inconnue, dans un quartier vallonné de San Francisco, entouré par d'immenses immeubles d'habitation dont la plupart dataient d'avant la Troisième Guerre mondiale.

En évitant de marcher sur les fentes du trottoir en ciment, il annula pour quelques instants la piste d'odeurs contagieuses qu'il aurait autrement laissée derrière lui. « Je dois aller mieux, décida-t-il. J'ai au moins trouvé un rituel de purification temporaire pour contrebalancer mon odeur corporelle phobique. (Mis à part le fait qu'il était toujours invisible...)

« Comment vais-je pouvoir jouer du piano, dans cet état ? se demanda-t-il. Voilà qui met de toute évidence un terme à ma carrière. »

Et d'un seul coup il se souvint de Merrill Judd, le chercheur de l'A.G. Chemie.

« Judd était censé venir m'aider, se rappela-t-il ; je l'avais complètement oublié, tant j'étais excité de devenir invisible.

« Je peux prendre un auto-taxi jusqu'à l'A.G. Chemie. »

Il appela un véhicule qui passait, mais celui-ci ne le repéra pas. Déçu, il le regarda continuer sa route. « Je croyais être encore visible pour les appareils de détection purement électroniques, pensa-t-il. C'est faux, manifestement.

« Est-ce que je peux aller à pied jusqu'à la filiale de l'A.G. Chemie ? se demanda-t-il.

« Je crois qu'il le faudra bien. Je ne peux pas emprunter les moyens de transport habituels ; ce ne serait pas juste pour les autres gens.

« Il y a du travail qui attend Judd, se dit-il en songeant à sa maladie. Non seulement il lui faudra supprimer mon odeur corporelle, mais encore me rendre visible. (Le découragement envahit l'esprit de Kongrosian.) Ils ne peuvent pas réussir à me tirer de là, c'est trop ; c'est désespéré. Il ne me reste plus qu'à essayer de trouver un moyen de renaître. Lorsque je rencontrerai Judd, je lui en parlerai et je verrai ce que l'A.G. Chemie peut faire pour moi dans ce domaine. Après tout, si l'on excepte Karp, c'est le groupe économique le plus puissant de tous les U.S.E.A. Il faudrait que je retourne en U.R.S.S. pour trouver une entité économique plus importante.

« L'A.G. Chemie est tellement fière de sa thérapie chimique : voyons s'ils ont un médicament qui provoque la renaissance. »

Il continuait à marcher en ruminant ces pensées et en évitant de placer le pied sur les fentes du trottoir lorsqu'il se rendit soudain compte qu'il y avait quelque chose sur son chemin. Un animal, plat, en forme de disque, orange à pois noirs, dont les antennes vibraient. Et, au même instant, une pensée apparut dans son cerveau.

— La renaissance... oui, une vie nouvelle. Recommencer, sur un autre monde.

Mars !

Kongrosian s'arrêta et dit : « Tu as raison. » C'était un papoula qui se trouvait devant lui sur le trottoir. Il regarda alentour et aperçut, comme de bien entendu, une jungle à la ferraille parquée à proximité, les fusées astiquées reluisant au soleil. Là, au milieu du parking, dans un petit bureau, était assis le gérant, et Kongrosian s'avança pas à pas vers lui. Le papoula le suivait tout en communiquant avec lui.

— Oubliez l'A.G. Chemie... ils ne peuvent rien pour vous.

« Exact, pensa Kongrosian. C'est bien trop tard pour ça. Si Judd m'avait tout de suite présenté quelque chose, c'eût été différent. Mais maintenant... »

Et soudain il se rendit compte de quelque chose : *le papoula le voyait*. Ou du moins il le détectait grâce à un moyen de

perception quelconque, dans une dimension ou une autre. Et... il ne trouvait pas à redire à son odeur.

— Absolument, lui déclara le papoula. Je trouve votre odeur merveilleuse. Je ne m'en plains pas du tout.

Kongrosian s'arrêta et lui demanda :

— En serait-il de même sur Mars ? On me verrait – ou du moins on me percevrait – sans que je gêne qui que ce soit ?

— Il n'y a pas de réclames Nitz sur Mars. (Les pensées du papoula parvenaient, claires, dans son esprit surexcité.) Vous y perdrez votre contamination petit à petit. Dans un milieu pur et vierge. Entrez dans le bureau, monsieur Kongrosian, et parlez à M. Miller, notre directeur des ventes. Il est impatient de vous aider. Il existe pour vous aider.

— Oui, fit Kongrosian, et il ouvrit la porte du bureau.

Avant lui, un autre client attendait ; le vendeur était en train de remplir un contrat de vente. L'acheteur était mince, grand, presque chauve et avait l'air mal à l'aise, inquiet ; il regarda Kongrosian puis fit un pas de côté.

L'odeur l'avait gêné.

— Pardonnez-moi, marmonna Kongrosian pour s'excuser.

— Bien, monsieur Strikerock, dit le vendeur, si vous voulez bien signer ici...

Il tourna le formulaire vers son client et lui tendit un stylo. Avec une contraction brusque, l'homme signa puis recula, tremblant visiblement d'émotion.

— C'est un grand moment, dit-il à Kongrosian. Lorsqu'on se décide à faire ceci. Je n'en aurais jamais eu le courage de moi-même : c'est mon psychiatre qui me l'a suggéré. Il a dit que c'était l'unique solution intéressante qui me restait.

— Qui est votre psychiatre ? demanda Kongrosian, naturellement intéressé.

— Il n'y en a qu'un. Maintenant. Le Dr Egon Superb.

— C'est le mien également, s'exclama Kongrosian. Un sacré type ; je viens de parler avec lui.

Le client étudia alors soigneusement le visage de Kongrosian. Lentement et péniblement, il prononça :

— Vous êtes le type du téléphone. Vous avez appelé le Dr Superb ; j'étais dans son bureau.

Le vendeur de la Jungle à la Ferraille parla d'une voix forte :

— Monsieur Strikerock, si vous voulez bien venir dehors avec moi, nous passerons en revue les consignes d'utilisation, pour plus de sécurité. Et vous pourrez choisir le véhicule qui vous plaira. (Il s'adressa à Kongrosian :) Je serai à vous dans une minute. Veuillez prendre patience.

Kongrosian bégaya :

— Est-ce que vous me voyez ?

— Je vois tout le monde dans les limites du temps dont je dispose, répondit le vendeur.

Et il sortit alors du bureau en compagnie de Strikerock.

— Calmez-vous, fit le papoula à l'intérieur de l'esprit de Kongrosian (il était manifestement resté dans le bureau pour lui tenir compagnie.) Tout va bien. M. Miller va s'occuper de vous, et bientôt, très bieentôt. (Il le berçait, le calmait.) Touuut va bieeen, chantonnait-il.

Soudain Strikerock rentra dans le bureau. Il dit à Kongrosian :

— Maintenant, je me rappelle qui vous êtes ! Vous êtes le célèbre pianiste qui joue tout le temps pour Nicole à la Maison Blanche ; vous êtes Richard Kongrosian.

— Oui, admit Kongrosian, content d'être reconnu. (Pour plus de sûreté, cependant, il s'éloigna soigneusement de Strikerock afin d'éviter de le gêner.) Je suis étonné que vous puissiez me voir ; je suis devenu invisible il y a peu de temps... en fait c'est ce dont je discutais au téléphone avec Egon Superb. En ce moment, je suis à la recherche d'une nouvelle naissance. C'est pourquoi je vais émigrer ; il n'y a manifestement plus d'espoir pour moi sur Terre.

— Je sais ce que vous ressentez, dit Strikerock en hochant la tête. J'ai abandonné mon travail il y a peu ; je n'ai de liens avec personne, maintenant, ni avec mon frère ni avec... (Il s'arrêta, le visage assombri.) Avec personne. Je pars seul, sans personne.

— Écoutez, fit Kongrosian sur un coup de tête. Pourquoi n'émigrerions-nous pas ensemble ? Ou bien... est-ce que mon odeur corporelle phobique vous gêne trop ?

Strikerock ne sembla pas comprendre.

— Émigrer ensemble ? Vous parlez d'être copropriétaires d'un terrain ?

— J'ai beaucoup d'argent, dit Kongrosian. Grâce à mes concerts ; je peux nous financer facilement.

L'argent était certes le dernier de ses soucis. Et peut-être pourrait-il aider ce M. Strikerock qui, après tout, venait juste d'abandonner son travail.

— Peut-être pourrions-nous monter quelque chose, fit Strikerock songeusement en hochant la tête. On va être rudement seuls sur Mars ; pas d'autres voisins que des simulacres. Et j'en ai assez vu pour le restant de ma vie.

Le vendeur, Miller, retournait au bureau avec l'air quelque peu déconcerté.

— On n'aura besoin que d'une fusée à nous deux, lui dit Strikerock. Kongrosian et moi émigrons ensemble en tant que partenaires.

Haussant les épaules avec philosophie, Miller déclara :

— Je vais vous montrer un modèle un peu plus grand, alors. Un modèle familial. (Il tint ouverte la porte du bureau ; Kongrosian et Chic sortirent sur le parking.)

— Vous vous connaissez, tous les deux ? demanda-t-il.

— On ne se connaissait pas auparavant, dit Strikerock. Mais nous avons tous deux le même problème ; nous sommes invisibles, ici, sur Terre. Pour ainsi dire.

— C'est exact, fit Kongrosian. Je suis devenu totalement invisible à l'œil humain ; il est évident que je dois émigrer.

— Oui, si c'est le cas, en effet, fit Miller avec aigreur.

*

* *

L'homme à l'autre bout de la ligne annonça :

— Je m'appelle Merrill Judd ; j'appartiens à l'A.G. Chemie. Je suis désolé de vous déranger...

— Allez-y, fit Janet Raimer en s'asseyant à son petit bureau bien net et rangé de façon très caractéristique. (Elle fit un signe de tête à sa secrétaire qui ferma aussitôt la porte du bureau,

l'isolant des bruits de couloir de la Maison Blanche.) Vous dites que c'est en rapport avec Richard Kongrosian.

— C'est exact. (Sur l'écran, le visage miniature de Merrill Judd opina du bonnet.) Et c'est pour cette raison qu'il m'est venu à l'idée de vous contacter, à cause des liens étroits entre Kongrosian et la Maison Blanche. J'ai pensé que vous aimeriez savoir ce qui se passe. Il y a une demi-heure, j'ai essayé de rendre visite à Kongrosian à l'hôpital neuropsychiatrique Franklin-Aimes de San Francisco. Il était parti. Le personnel ne pouvait le retrouver.

— Je vois, fit Janet Raimer.

— Évidemment, il est très malade. D'après ce qu'il m'a dit...

— Oui, il est très malade. Êtes-vous en possession d'autres renseignements de quelque intérêt ? Sinon, j'aimerais me mettre aussitôt là-dessus.

Le psychochimiste de l'A.G. Chemie n'avait aucun autre renseignement. Il raccrocha et Janet appela un numéro intérieur ; après avoir essayé sans succès plusieurs postes de la Maison Blanche, elle finit par atteindre son supérieur en titre, Harold Slezak.

— Kongrosian a quitté l'hôpital, et il a disparu. Dieu sait où il a pu aller, peut-être à Jenner : on vérifiera, bien sûr. Franchement, je crois qu'on devrait en charger la police ; Kongrosian est d'une importance vitale.

— « Vitale », répéta Slezak en fronçant le nez. Disons plutôt que nous l'aimons bien. Nous préférerions ne pas avoir à nous passer de lui. Je vais obtenir de Nicole la permission de charger la police de l'affaire ; je pense que vous avez correctement estimé la situation.

Slezak raccrocha sans plus de civilités. Janet reposa le combiné. Elle avait fait tout son possible ; le problème ne dépendait plus d'elle.

Aussitôt, un membre de la P.N. se trouva dans son bureau, calepin en main. Wilder Pembroke – elle l'avait rencontré maintes fois alors qu'il avait un rang plus subalterne – s'assit en face d'elle et se mit à prendre des notes.

— J'ai déjà pris contact avec Franklin-Aimes. (Le chef de la P.N. la considéra soigneusement.) Il semble que Kongrosian ait

téléphoné au Dr Egon Superb – vous savez qui c'est : le dernier des psychanalystes. Il est parti peu après. À votre connaissance, Kongrosian consultait-il Superb ?

— Oui, bien sûr. Depuis un certain temps.

— Où pensez-vous qu'il pourrait aller ?

— À part Jenner...

— Il ne s'y trouve pas. Nous avons déjà quelqu'un dans le secteur.

— Alors je ne sais pas. Adressez-vous à Superb.

— C'est ce que nous faisons.

Elle se mit à rire.

— Peut-être s'est-il joint à Bertold Goltz.

Ne semblant pas apprécier cette plaisanterie, le commissaire déclara, le visage dur :

— On y songera, bien sûr. Et il y a toujours la possibilité qu'il se soit fourré dans un de ces parkings à Luke le Toqué, ces jungles à la ferraille baladeuses. Elles ont toujours l'air d'apparaître au moment et à l'endroit approprié. Dieu sait comment ils y parviennent. De toutes les possibilités... (Pembroke parlait en aparté ; il avait l'air inquiet, très inquiet.) En ce qui me concerne, je pense que c'est la plus inquiétante.

— Kongrosian n'irait jamais sur Mars, fit Janet. Il n'y a là-bas aucun marché pour son talent ; on n'y a pas besoin de pianistes de concert. Sous un extérieur excentrique d'artiste, Richard est rusé. Il songerait à cela.

— Peut-être a-t-il décidé de cesser de jouer. Et choisi une occupation plus agréable.

— Je me demande quelle sorte de paysan ferait un psychokinéticien.

— Peut-être est-ce exactement ce que Kongrosian est en train de se demander, en ce moment.

— Je... crois qu'il voudrait emmener sa femme et son fils.

— Peut-être pas. Et si c'était là tout l'intérêt de la chose ? Est-ce que vous avez vu son fils ? Le rejeton ? Connaissez-vous la région de Jenner et les événements qui s'y sont déroulés ?

— Oui, répondit-elle sèchement.

— Alors vous comprenez.

Le silence s'installa.

*
* *

Ian Duncan venait juste de s'asseoir dans le confortable fauteuil en cuir qui faisait face au Dr Egon Superb lorsqu'un groupe de policiers se précipita dans le bureau.

— Il vous faudra garder votre thérapie pour plus tard, déclara un jeune chef au menton pointu en montrant rapidement sa carte au Dr Superb. Richard Kongrosian a disparu de Franklin-Aimes et nous essayons de le retrouver. Est-ce qu'il vous a contacté ?

— Pas depuis qu'il a quitté l'hôpital. Il m'a appelé avant de...

— Nous le savons. (L'homme de la P.N. jeta un coup d'œil à Superb.) À votre avis, quelles sont les chances pour que Kongrosian se soit joint aux Fils de Job ?

— Nulles, sans l'ombre d'un doute.

— Très bien. (Il le nota.) Pensez-vous qu'il ait pu contacter les gens de chez Luke le Toqué ? Émigrer ou tenter d'émigrer ?

Après un long silence, Superb déclara :

— Je crois que les probabilités sont élevées. Il a besoin de – il recherche perpétuellement – l'isolement.

Le chef de section referma son calepin, se tourna vers son petit groupe et lança :

— Alors, ça y est. Il faut fermer les parkings. (Il annonça dans son appareil de communication portatif :) Le Dr Superb est d'accord avec l'idée des parkings, mais pas avec celle des Fils de Job. Je crois qu'on devrait suivre son avis ; le docteur a l'air sûr de ce qu'il avance. Vérifiez tout de suite dans le secteur de San Francisco pour voir si un parking ne s'y est pas montré. Merci. (Il raccrocha puis s'adressa au Dr Superb :) Nous vous remercions pour votre aide. S'il entre en contact avec vous, faites-nous signe.

Il posa sa carte sur le bureau de Superb.

— Ne soyez pas... brutaux avec lui, fit Superb. Si vous le retrouvez. Il est très très malade.

L'homme de la P.N. le regarda, sourit imperceptiblement et sortit du bureau en compagnie de son petit groupe ; la porte se

referma derrière eux. Ian Duncan et le Dr Superb se trouvèrent de nouveau seuls.

D'une voix bizarre, rauque, Ian Duncan lâcha :

— Il me faudra vous consulter un autre jour. (Il se leva maladroitement.) Au revoir.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? fit le Dr Superb en se levant également.

— *Il faut que je parte.*

Ian Duncan manipula la porte et parvint à l'ouvrir, puis il disparut ; la porte claqua.

« Étrange, songea Superb. Ce type – Duncan, n'est-ce pas ? – n'a même pas eu la possibilité de discuter avec moi de son problème. Pourquoi l'apparition de la police l'a-t-elle perturbé à ce point ? »

Songeur mais incapable de trouver une réponse, le Dr Superb se rassit et appela Amanda Conners pour qu'elle introduise le client suivant. La salle d'attente était pleine ; les hommes (et un bon nombre de femmes) observaient furtivement le moindre mouvement d'Amanda.

— Oui, docteur.

La voix douce de sa secrétaire fit plus que réconforter le Dr Superb.

*

* *

Dès qu'il fut sorti du cabinet du docteur, Ian Duncan se mit frénétiquement à la recherche d'un auto-taxi. Al se trouvait à San Francisco ; il le savait. Al lui avait montré une carte des apparitions prévues du Parking numéro Trois. Ils attraperaient Al. C'était la fin de Duncan et Miller, Cruches Classiques.

Un auto-taxi effilé, moderne, lui lança :

— J'peux t'aider, vieux ?

— Oui.

Ian Duncan sursauta et s'engagea dans la circulation pour le rejoindre.

« Voilà qui me donne une chance », se dit-il tandis que l'auto-taxi filait vers la destination qu'il lui avait indiquée. Mais

ils y arriveraient les premiers. Est-ce si sûr, cependant ? La police va devoir ratisser toute la ville, pratiquement, pâté de maisons par pâté de maisons ; alors que lui se dirigeait tout droit vers l'endroit où l'on pouvait trouver le Parking numéro Trois. Aussi avait-il une chance, mince, mais une chance quand même.

S'ils t'attrapent, Al, se dit-il, c'est fini pour moi aussi. Je ne peux pas continuer tout seul. Je me joindrai à Goltz ou je crèverai, quelque chose de terrible comme ça. Peu importe.

L'auto-taxi traversait la ville à toute allure en direction de la jungle à la ferraille numéro Trois de Luke le Toqué.

11

Rêveusement, Nat Flieger se demanda si les bûch'rons possédaient une musique typique. L'E.M.E., à sa façon impartiale, était toujours intéressée. Mais ce n'était pas là leur travail du moment. Devant eux se trouvait la résidence de Richard Kongrosian, un bâtiment en bois vert pâle, à deux étages, avec – aussi incroyable que cela pût paraître – un antique palmier sauvage, jamais taillé, qui poussait dans la cour du devant.

Mais Goltz avait dit...

— Nous sommes arrivés, murmura Molly.

L'auto-taxi délabré ralentit, émit un raclement indécis, puis coupa le contact et s'arrêta doucement. Nat écouta le froissement lointain du vent dans les arbres et le faible rythme clapotant de la bruine qui tombait partout, sur le taxi et le feuillage, sur la vieille maison mal entretenue et sa véranda couverte de papier goudronné, avec ses innombrables petites fenêtres carrées dont plusieurs étaient brisées.

Jim Planck alluma un *corona Corina* et commenta :

— Aucun signe de vie.

C'était vrai. Manifestement, Goltz avait raison.

— Je crois, ne tarda pas à dire Molly, que nous sommes partis à la chasse au dahu.

Elle ouvrit la porte de l'auto-taxi et sauta au-dehors d'un mouvement allègre. Le sol boueux s'enfonça sous ses pieds. Elle fit une grimace.

— Les bûch'rons, dit Nat. On peut toujours enregistrer la musique des bûch'rons. S'ils en possèdent une.

Il sortit également et se tint près de Molly. Tous deux considérèrent la grande maison vétuste sans mot dire. C'était un spectacle propre à inspirer la mélancolie ; aucun doute à ce sujet. Les mains dans les poches, Nat s'avança vers la maison. Il

passa sur une allée de gravier entre des buissons de fuchsias et de camélias déliquescents. Molly le suivit bientôt. Jim Planck resta dans le véhicule.

— Finissons-en et partons vite d'ici, fit Molly.

Sous son petit corsage et son short en coton multicolore, elle ressentit un terrible frisson.

Nat passa le bras autour de sa taille.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

— Rien de spécial. J'ai soudain éprouvé beaucoup d'affection pour toi, c'est tout. En ce moment, j'aurais de l'affection pour n'importe quoi, pourvu que ce ne soit ni humide ni bourbeux. (Il l'enlaça un court instant.)

— Est-ce que tu ne te sens pas mieux ?

— Non. Ou peut-être que si ; je ne sais pas. (Elle avait l'air irritable.) Monte sur le porche, pour l'amour de dieu, et frappe !

Elle s'écarta de lui et le poussa en avant. Nat monta les marches dont le bois pliait sous son poids, et appuya sur la sonnette.

— Je me sens mal, fit Molly. Comment ça se fait ?

— C'est l'humidité.

Elle envahissait Nat, l'oppressait ; il parvenait à peine à respirer. Il se demanda quel effet aurait le climat sur la forme de vie ganymédienne qu'était son magnétophone ; elle aimait l'humidité, aussi peut-être s'épanouirait-elle ici. Peut-être même l'Ampek-Fa2 était-il capable de survivre indéfiniment dans la forêt, livré à son propre sort. Ce milieu nous est plus étranger que Mars. C'était là une pensée attristante. Mars et Tijuana... Plus proches que Jenner et Tijuana. Écologiquement parlant.

La porte s'ouvrit. Une femme vêtue d'une longue blouse jaune pâle bloqua l'entrée et le considéra calmement de ses yeux marron, doux mais étonnamment las.

— Madame Kongrosian ? fit-il.

Beth Kongrosian n'était pas laide. Ses cheveux, châtais ramenés en arrière par un ruban, étaient longs ; elle devait avoir aux environs de trente ans. En tout cas, elle était élancée et avait une belle cambrure. Il se surprit à l'étudier avec respect et intérêt.

— Vous travaillez au studio d'enregistrement ? (Sa voix basse avait une qualité atonale dénotant un étrange vide affectif.) M. Dondoldo a téléphoné pour m'avertir de votre arrivée. C'est bien dommage. Entrez si vous le désirez, mais Richard n'est pas là. (Elle ouvrit alors la porte en grand.) Richard est à l'hôpital à San Francisco.

« Doux Jésus, pensa-t-il. Quelle déveine incroyable. » Il se tourna vers Molly et ils échangèrent un regard significatif.

— Entrez, je vous en prie, continua Beth Kongrosian. Laissez-moi vous préparer du café ou un repas, ou ce que vous voudrez, avant que vous ne fassiez demi-tour ; vous venez de si loin.

— Retourne et va avertir Jim, dit Nat à Molly. J'aimerais accepter l'offre de Mme Kongrosian ; j'ai bien besoin d'une tasse de café.

Molly redescendit l'escalier.

— Vous avez l'air fatigué, fit Beth Kongrosian. Est-ce que vous êtes monsieur Flieger ? J'ai noté le nom ; M. Dondoldo me l'a donné. Je sais que Richard aurait été heureux d'enregistrer pour vous, s'il était resté ici ; ce n'en est que plus dommage.

Elle l'introduisit dans la salle de séjour. Celle-ci était sombre, froide, tout encombrée de mobilier en rotin, mais on n'y découvrait nulle trace d'humidité.

— Quelque chose à boire, proposa-t-elle. Que pensez-vous d'un peu de gin avec du tonic ? J'ai aussi du scotch. Un scotch bien glacé, peut-être ?

— Rien que du café ; merci, fit Nat. (Il observa une photographie sur le mur ; elle représentait un homme en train de pousser un petit bébé assis sur une grande balançoire en métal.) Est-ce votre fils ?

Mais la femme était déjà partie. Il regarda de plus près. Le bébé de la photographie possédait la mâchoire des bûch'rons. Derrière lui, Molly et Jim Planck apparurent. Il leur fit signe de s'avancer et tous deux examinèrent la photo.

— La musique, fit Nat. Je me demande s'ils ont de la musique.

— Ils ne peuvent pas chanter, dit Molly. Comment chanter lorsqu'on ne peut pas parler ? (Elle s'éloigna de la photo et se

tint les bras croisés, face à la fenêtre de la salle de séjour, à regarder le palmier planté à l'extérieur.) Cet arbre est très laid. (Elle se tourna vers Nat.) Tu ne trouves pas ?

— Je pense qu'il y a assez de place dans le monde pour toutes les formes de vie.

— Je suis d'accord, appuya Jim Planck.

De retour dans la salle de séjour, Beth Kongrosian s'adressa à Jim Planck et à Molly.

— Que prendrez-vous ? Du café ? Quelque chose à manger ?

Ils tentèrent de se mettre d'accord.

*

* *

Dans son bureau du bâtiment administratif des Karp u. Sohnen Werke, Filiale de Detroit, Vince Strikerock reçut un coup de téléphone de sa femme – ou plutôt de son ex-femme – Julie. Qui s'appelait de nouveau Julie Applequist, comme lors de leur première rencontre.

Adorable mais inquiète et même bouleversée, Julie lui lança :

— Vince, ton foutu frère – *il est parti*. (Les yeux exorbités, elle le fixait d'un air implorant.) Je ne sais que faire.

D'une voix volontairement calme, il lui répondit :

— Parti pour où, Julie ?

— Je crois... (Elle s'étouffait :) Vince, il m'a quittée pour émigrer ; on en a parlé et ça ne me disait rien, alors il est parti quand même – seul. Il y était déterminé ; je m'en rends compte, maintenant. Je ne l'ai pas suffisamment pris au sérieux.

Des larmes emplissaient ses yeux. Derrière Vince apparut son supérieur.

— Herr Anton Karp veut vous voir dans l'appartement numéro quatre. Dès que possible.

Il jeta un coup d'œil à l'écran et vit qu'il s'agissait d'un appel de caractère privé.

— Julie, fit Vince maladroitement ; je suis obligé de raccrocher.

— D'accord. (Elle hocha la tête.) Mais fais quelque chose pour moi. Retrouve Chic. Je t'en supplie. Je ne te demanderai jamais plus rien. Je le promets. Il faut qu'il me revienne.

« Je savais que ça ne marcherait pas, vous deux, se dit Vince. (Il éprouvait une jubilation féroce.) Dommage, ma chère, pense-t-il. C'est dur ! Tu as fait une erreur ; je connais Chic et je sais que les femmes comme toi le pétrifient. Tu lui as fait peur au point qu'il est parti en courant et il ne s'arrêtera ni ne regardera en arrière maintenant qu'il s'est décidé. Car c'est un voyage sans billet de retour. »

— Je ferai ce que je pourrai, dit-il à voix haute.

— Merci, Vince, lâcha-t-elle en sanglotant. Même si je ne t'aime plus vraiment, j'ai toujours...

— Au revoir, fit-il en raccrochant.

Un instant plus tard, il se trouvait dans l'ascenseur montant vers l'appartement numéro quatre.

Dès qu'Anton Karp l'aperçut, il lui déclara :

— Herr Strikerock, j'ai entendu dire que votre frère est employé par une misérable petite firme appelée Frauenzimmer et Associés. Est-ce exact ?

Le visage lourd et sombre de Karp était déformé par la tension.

— Oui, fit Vince lentement, avec une extrême prudence. Mais... (Il hésita. Manifestement, si Chic émigrait, il quitterait son emploi ; il lui était plutôt difficile de l'emporter avec lui. *Que voulait donc Karp ?* Mieux valait ne prendre aucun risque et ne rien dire qui ne soit nécessaire.) Mais hum...

— Est-ce qu'il peut vous y faire entrer ? demanda Karp.

Vince cligna des yeux et répondit :

— Vous voulez dire sur les lieux ? En tant que visiteur ? Ou est-ce que vous voulez dire... (Il sentait l'appréhension croître en lui tandis que les yeux bleus et froids du vieil industriel en Ersatz le sondait.) Je ne comprends pas très bien, Herr Karp, marmonna-t-il.

— Aujourd'hui, fit Karp d'un ton brusque et saccadé, le gouvernement a accordé le contrat pour la construction du simulacre à Herr Frauenzimmer. Nous avons étudié la situation et notre réaction est dictée par les circonstances elles-mêmes.

Du fait de cette commande. Frauenzimmer va s'étendre ; il va engager de nouveaux employés. Je veux que, grâce à votre frère, vous alliez travailler pour lui dès que possible. Voire aujourd'hui.

Vince le fixait en silence.

— Qu'y a-t-il ? fit Karp.

— Je-je suis surpris, réussit à dire Vince.

— Dès que Frauenzimmer vous aura engagé, informez-m'en directement ; n'en parlez à personne d'autre que moi. (Karp allait et venait dans la grande pièce moquettée en se grattant vigoureusement le nez.) On vous dira ensuite que faire. C'est tout pour l'instant, Herr Strikerock.

— Mon travail là-bas a-t-il de l'importance ? demanda faiblement Vince. Je veux dire : est-ce qu'il est nécessaire que j'aie un emploi particulier ?

— Non, répondit Karp.

Vince quitta l'appartement ; la porte se referma en glissant derrière lui. Il était seul dans le couloir, essayant de rassembler ses facultés. Mon dieu, pensa-t-il. Ils veulent que je mette le doigt dans la chaîne de montage de Frauenzimmer ; j'en suis sûr. Sabotage, ou espionnage, l'un ou l'autre ; de toute façon, quelque chose d'illégal, quelque chose qui me fera tomber la P.N. sur le dos — sur *mon* dos, pas celui des Karp.

L'organisation où travaille mon propre frère, en plus, se dit-il.

Il se sentait totalement impuissant. Ils pouvaient lui faire faire ce qu'ils voulaient ; les Karp n'avaient qu'à lever le petit doigt.

Et je céderai, se rendit-il compte.

Il retourna à son bureau, s'assit en tremblant après avoir refermé la porte ; seul, silencieux, il resta immobile à fumer un cigare à l'Ersatz de tabac et à méditer. Il s'aperçut que ses mains étaient tout engourdis.

Il faut que je fiche le camp d'ici, se dit-il. *Je ne veux pas être un esclave, un instrument banal et dérisoire des Karp Werke – ça me tuerait.* Il écrasa son cigare sans tabac. Où puis-je aller ? se demanda-t-il. Où ? Il me faut de l'aide. Qui peut m'en apporter ?

Il y avait un docteur. Celui qu'il était allé voir avec Chic.

Il saisit le téléphone et appela l'opératrice du central de Karp.

— Passez-moi le Dr Egon Superb, le dernier des analystes.

Après quoi, il resta piteusement assis à son bureau, le téléphone pressé contre l'oreille. En attente.

*

* *

« J'ai beaucoup trop à faire, songea Nicole Thibodeaux. Je tente de mener à bien des négociations extrêmement délicates avec Hermann Goering ; j'ai confié à Garth McRae la tâche d'accorder le contrat du nouveau der Alte à une petite compagnie et pas à Karp ; il me faut décider de ce que je ferai si jamais l'on retrouve Richard Kongrosian ; il y a la loi McPhearson et ce dernier analyste, le Dr Egon Superb ; et maintenant ceci. Sans même essayer de me consulter ni de me prévenir, voilà que la P.N. prend la décision hâtive d'en finir pour de bon avec les parkings de Luke le Toqué. »

Mécontente, elle étudia l'ordre qui avait été porté à l'attention de toutes les unités P.N. des U.S.E.A. *Ce n'est pas notre intérêt*, décida-t-elle. Je ne peux pas attaquer Luke pour la simple raison que je ne peux l'atteindre. Nous aurons l'air de parfaits imbéciles.

Et... on nous accusera d'être une société totalitaire. Qui n'existe que grâce à ses puissantes institutions militaires et policières.

Elle jeta un coup d'œil rapide à Wilder Pembroke et lui déclara :

— Est-ce que vous avez trouvé le parking ? Celui de San Francisco où vous vous imaginez que se trouve Richard ?

— Non. Nous ne l'avons pas encore trouvé. (D'un geste nerveux, il s'épongea le front ; il était manifestement en proie à une tension énorme.) Si j'en avais eu le temps, je vous aurais bien sûr consultée. Mais une fois parti pour Mars...

— Mieux vaudrait le perdre que d'agir prématurément contre Luke !

Elle avait énormément de respect pour Luke ; elle le connaissait, lui et ses affaires, depuis longtemps. Elle l'avait vu échapper facilement aux polices municipales.

— J'ai un rapport intéressant en provenance des Karp Werke. (De toute évidence, Pembroke essayait désespérément de changer de sujet de conversation.) Ils ont décidé de s'infiltrer chez Frauenzimmer en vue de...

— Plus tard. (Nicole le rembarra.) Vous savez que vous avez commis une erreur. Au fond, ces jungles de ferraille me plaisent bien ; elles sont amusantes. Vous ne pouvez comprendre cela ; vous avez trop l'esprit flic. Appelez votre section de San Francisco et dites-leur de laisser partir le parking s'ils l'ont découvert. Et s'ils ne l'ont pas découvert, dites-leur d'abandonner les recherches. Ramenez-les, et laissez tomber ; quand le temps sera venu d'agir contre Luke, *je vous le dirai*.

— Harold Slezak était d'accord...

— Slezak n'élabore pas la politique du gouvernement. Je m'étonne que vous n'ayez pas demandé l'avis de Rudi Kalbfleisch. Ça vous aurait bien ressemblé. Je ne vous aime pas du tout, vous autres de la P.N. : je trouve que vous manquez de jugeote. (Elle le fixa jusqu'à ce qu'il se recroqueville dans son fauteuil.) Eh bien ? Dites quelque chose.

Dignement, Pembroke répondit :

— Ils n'ont pas découvert le parking, aucun mal n'a donc été commis. (Il actionna son système de communication.) Abandonnez l'opération parkings, déclara-t-il. (À cet instant précis, il n'avait pas tellement l'air imposant ; il transpirait toujours d'abondance.) Abandonnez tout. Oui, c'est ça.

Il éteignit l'appareil et leva la tête en direction de Nicole.

— Vous mériteriez d'être mis à la porte, fit-elle.

— Est-ce tout, madame Thibodeaux ?

La voix de Pembroke avait perdu toute expression.

— Oui. Dégagez.

Pembroke sortit à pas mesurés et raides.

Nicole regarda sa montre et vit qu'il était 20 heures. Qu'y avait-il donc de prévu pour la soirée ? Elle ne tarderait pas à passer de nouveau à la télé pour une visite à la Maison Blanche, la soixante-quinzième de l'année. Est-ce que Janet avait prévu

quelque chose et, en ce cas, Slezak était-il parvenu à lui établir un emploi du temps adéquat ?

Probablement pas.

Elle traversa la Maison Blanche en direction de l'impeccable bureau de Janet Raimer.

— As-tu préparé quelque chose d'extraordinaire ? demanda-t-elle.

Janet vérifia ses notes à toute allure, fronça les sourcils et répondit :

— Un numéro que je trouve vraiment étonnant : un numéro de jugs. Classiques. Duncan et Miller ; je les ai entendus à l'Abraham-Lincoln et ils sont formidables.

Elle sourit, en expectative. Nicole poussa un grognement.

— Ils sont vraiment bons. (La voix de Janet se faisait maintenant insistant. Autoritaire.) C'est reposant ; je vous en prie, laissez-les jouer. C'est soit pour ce soir, soit pour demain ; je ne sais pas exactement ce qu'a prévu Slezak.

— Des numéros de cruches, fit Nicole. De Richard Kongrosian, nous sommes retombés à ce niveau. Je commence à croire que je devrais laisser Bertold Goltz prendre le pouvoir. Pense qu'à l'Époque de la Barbarie, ils avaient Kirsten Flagstad pour les distraire.

— Peut-être les choses s'arrangeront-elles quand viendra le nouveau der Alte, fit Janet.

Nicole la considéra vivement.

— Comment sais-tu cela ?

— Tout le monde en parle, dans la Maison Blanche. De toute façon, rétorqua-t-elle, je suis une *Ge*.

— Quelle merveille, fit Nicole sardoniquement. Tu dois avoir une vie vraiment délicieuse.

— Puis-je vous demander à quoi ressemblera le prochain der Alte ?

— Il sera vieux.

« Vieux et épuisé, songea-t-elle. Un fil de fer usé, raide, formaliste, plein de discours moralisateurs ; un chef qui pourrait installer la crainte dans l'esprit des *Bes*. Qui pourrait continuer à faire marcher le système branlant encore un petit moment. Et, suivant les techniciens de von Lessinger, *ce sera le*

dernier des der Alte. Du moins, selon toutes probabilités. Et ils ne savent pas vraiment pourquoi. Il semble que nous ayons une chance, mais elle est minime. Le temps et les forces dialectiques de l'histoire sont du côté de... de la pire créature qui puisse exister. Le lamentable Bertold Goltz. »

Cependant, l'avenir n'était pas figé et il y avait toujours de la place pour l'inattendu, l'improbable ; tous ceux qui avaient utilisé l'équipement von Lessinger le savaient bien : le voyage dans le temps était encore un art, non une science exacte.

— Il s'appellera Dieter Hogben, fit Nicole.

Janet gloussa.

— Oh, non, pas ça. Dieter Hogben ; ou Hogbein⁴ ? Que diable essayez-vous de réaliser ?

— Il sera très digne, fit Nicole d'un ton raide.

Il y eut un bruit derrière elle ; elle se retourna et se trouva face à Wilder Pembroke. Pembroke avait l'air excité mais content.

— Madame Thibodeaux, nous avons capturé Richard Kongrosian. Ainsi que l'avait prédit le Dr Superb, il se trouvait dans une jungle à la ferraille, prêt à partir pour Mars. Devons-nous l'amener à la Maison Blanche ? La section de San Francisco attend vos instructions ; ils se trouvent encore dans le parking.

— Je vais y aller, décida Nicole sur un coup de tête. « Et lui demander, se dit-elle, d'abandonner son projet d'émigration. Librement. Je sais que je peux le persuader : nous n'aurons pas besoin de recourir à la force brutale. »

— Il dit qu'il est invisible, fit Pembroke en parcourant avec Nicole les couloirs de la Maison Blanche en direction du toit et de l'atterrisseur. D'après la section, il est tout à fait visible, du moins à leurs yeux.

— Encore ses illusions. On devrait pouvoir arranger ça ; je lui dirai qu'il est visible et c'en sera fini.

— Et son odeur...

⁴ Jeu de mots sur l'anglais *hog* : cochon et l'allemand *Bein* : jambe. Autrement dit. M. le président Jambon ! C'est également une allusion à un cycle de nouvelles de Henry Kuttner (*N.d.T.*)

— Oh, merde ! fit Nicole. J'en ai assez de ses malaises. J'en ai assez de le voir se dorloter au milieu de ses obsessions hypocondriaques. Je vais lui jeter au visage toute la puissance, la dignité et l'autorité de l'État et lui dire de but en blanc qu'il doit laisser tomber ses maladies imaginaires.

— Je me demande ce que ça va lui faire, lâcha Pembroke.

— Il s'exécutera, bien sûr. Il n'aura pas le choix ; c'est là tout l'intérêt de la chose : je ne vais pas lui demander quelque chose, je vais lui donner un *ordre*.

Pembroke lui jeta un coup d'œil, puis haussa les épaules.

— Il y a longtemps qu'on tourne autour du pot, dit Nicole. Odeur ou pas odeur, invisible ou non, Kongrosian est employé de la Maison Blanche ; il doit respecter les programmes et jouer, un point c'est tout. Il n'a pas le droit de s'enfuir sur Mars, à Franklin-Aimes, à Jenner, où que ce soit.

— Certainement, madame, fit Pembroke automatiquement, préoccupé par ses propres pensées complexes.

Lorsque Ian Duncan atteignit la jungle à la ferraille numéro Trois, il découvrit qu'il était trop tard pour avertir Al, parce que la P.N. était déjà arrivée. Il vit des voitures de police garées et les uniformes gris de la P.N. qui envahissaient le parking.

— Laisse-moi descendre, ordonna-t-il à son auto-taxi.

Il se trouvait à un pâté de maisons de la scène ; c'était suffisamment près. Il paya le taxi et partit à pied, écrasé de lassitude. Un attroupement de passants oisifs s'était formé ; Ian Duncan se joignit à eux, observant les hommes de la P.N. et s'étonnant ostensiblement de leur présence.

— Que se passe-t-il ? demanda l'homme qui se trouvait à côté de Ian. Je croyais qu'ils n'allaien pas encore s'emparer des parkings. Je croyais...

— Ce doit être un changement de polgouv, fit une femme à la gauche de Ian.

— Polgouv, répéta l'homme, intrigué.

— C'est un terme *Ge*, dit la femme avec hauteur. Politique gouvernementale.

— Oh, fit l'homme.

Il acquiesça humblement. Ian lui dit :

— Maintenant, vous connaissez un terme *Ge*.
— En effet. (La voix de l'homme reprit du mordant.) Eh oui !
— J'ai appris un terme *Ge*, il y a très longtemps, continua Ian.

Maintenant, il apercevait Al à l'intérieur de son bureau, assis face à deux hommes de la P.N. Un autre type se trouvait dans la pièce ; en fait deux autres. L'un devait être Richard Kongrosian, pensa Ian. L'autre... il le reconnaissait ; c'était un autre habitant de l'Abraham-Lincoln, Chic Strikerock, du dernier étage. Ian l'avait rencontré à plusieurs reprises dans des réunions ou à la cafétéria. C'était son frère Vince qui était actuellement leur identificateur.

— Le terme que j'ai appris, murmura-t-il, c'est « toufni ».
— Que veut dire « toufni » ?
— Tout est fini, répondit Ian.

Le terme s'adaptait parfaitement à la situation. De toute évidence, Al était en état d'arrestation ; de même que Strikerock et Kongrosian, mais Ian se moquait d'eux : il ne songeait qu'à Duncan et Miller et leurs Cruches Classiques ; à l'avenir qui s'était ouvert devant eux quand Al avait décidé de jouer à nouveau ; l'avenir qui venait de se refermer à leur nez d'un seul coup. « J'aurais dû m'y attendre, se dit Ian. Juste avant qu'on parvienne à la Maison Blanche, la P.N. arrive et arrête Al, mettant un point final à l'aventure. C'est ma déveine qui me poursuit depuis toujours. Il n'y a pas de raison pour qu'elle lâche prise aujourd'hui. »

« S'ils ont attrapé Al, décida-t-il, autant qu'ils m'aient aussi. »

Il se fraya un passage à travers la masse de badauds, s'avança sur le parking et s'approcha d'un policier qui se tenait à proximité.

— Circulez, lui lança l'homme de la P.N. avec un geste péremptoire.
— Emmenez-moi, dit Ian, je fais partie de la bande.
Le policier le regarda fixement.
— Je vous ai dit de décamper.
Ian Duncan lui donna un coup de pied dans l'aine.

En jurant, le policier fouilla dans sa veste et en sortit un pistolet.

— Salopard, tu es en état d'arrestation !

Son visage avait tourné au vert.

— Qu'est-ce qui se passe par ici ? demanda un policier d'un grade supérieur en s'avancant.

— Ce mec vient de me tirer un coup de pied dans les couilles, répondit le premier policier en pointant son pistolet sur Ian Duncan et en faisant des efforts pour ne pas vomir.

— Vous êtes en état d'arrestation, annonça le policier gradé à Ian.

— Je sais, répondit-il en hochant la tête. C'est ce que je veux. Mais cette tyrannie finira par s'écrouler un jour.

— Quelle tyrannie, pauvre con ? demanda le membre de la P.N. Il y a manifestement quelque chose qui ne tourne plus rond, chez vous. Mais vous allez pouvoir vous calmer en prison.

Al apparut à la porte du bureau situé au centre du parking ; il s'avança, l'air sombre.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-il à Ian.

Il n'avait pas l'air très heureux de le voir.

— Je t'accompagne, toi, M. Kongrosian et Chic Strikerock. Je ne reste pas tout seul. Plus rien ne me retient ici, maintenant.

Al ouvrait la bouche et allait dire quelque chose lorsqu'un appareil du gouvernement, un véhicule argent et or brillant, apparut au-dessus de leurs têtes et se prépara à atterrir précautionneusement avec un vacarme effroyable. Les hommes de la P.N. obligèrent aussitôt la foule à s'écartez ; Ian se trouva poussé dans un coin du parking en compagnie d'Al, toujours placés sous la noire surveillance du premier policier qui avait reçu le gentil coup de pied et lui en gardait reconnaissance.

L'appareil atterrit, et une jeune femme en descendit. C'était Nicole Thibodeaux. Elle était belle – mince et belle. Luke s'était trompé ou avait menti. Ian resta bouche bée ; à côté de lui Al grogna de surprise et dit à mi-voix :

— Comment ? Ce n'est pas possible ! Qu'est-ce qu'elle fait ici ?

Accompagnée d'un homme de la P.N. d'un rang manifestement important, Nicole traversa le parking d'un pas

léger ; elle monta les marches du bureau, entra et s'approcha de Richard Kongrosian.

— C'est lui qui l'intéresse, dit Al à Ian Duncan. Le pianiste. C'est pour ça qu'ils ont déclenché tout ce branle-bas. (Il sortit sa pipe de bruyère algérienne et son sachet de tabac Sail.) Est-ce que je peux fumer ? demanda-t-il à leur garde.

— Non, répondit celui-ci.

Al rangea pipe et tabac et dit sur un ton songeur :

— Tu te rends compte, elle est venue à la jungle à la ferraille numéro Trois. Je n'aurais même jamais pu l'imaginer. (Soudain, il saisit Ian par l'épaule et la serra violemment.) Je vais aller la voir et me présenter.

Avant que le garde de la P.N. ait pu dire quoi que ce fût, Al était parti au petit trot ; il se faufila entre les fusées garées et, en un clin d'œil, il eut disparu. Le policier lança un juron d'impuissance et enfonça son arme dans les côtes de Ian.

Un instant plus tard, Al reparut à l'entrée du petit bureau où Nicole se trouvait en train de parler avec Richard Kongrosian. Il ouvrit la porte et pénétra à l'intérieur.

Quand Al entra dans le bureau, Richard Kongrosian était en train de déclarer :

— Mais je ne peux pas jouer pour vous ; je sens trop mauvais ! Vous êtes trop près de moi... je vous en prie, Nicole, ma chère, reculez, pour l'amour de dieu ! (Kongrosian recula devant Nicole, leva les yeux, aperçut Al et lui lança sur un ton suppliant :) Pourquoi avez-vous mis si longtemps à faire votre démonstration ? Pourquoi n'est-on pas partis sur-le-champ ?

— Désolé, fit Al. (Il s'adressa à Nicole :) Je suis Al Miller. Je gère ce parking. (Il lui tendit la main. Elle feignit de ne pas la voir mais regarda dans sa direction.) Madame Thibodeaux, dit Al, laissez partir ce type. Ne l'arrêtez pas. Il a le droit d'émigrer s'il le désire. Ne transformez pas les gens en marionnettes.

Ce fut là tout ce qu'il trouva à dire ; il débita son petit speech et se tut. Son cœur peinait. Quelle erreur avait commise Luke ! Elle était aussi belle qu'il était possible de se l'imaginer ; cela confirmait tout ce qu'il avait jadis aperçu de loin, en un court instant.

Nicole lui annonça :

— Ce n'est pas votre affaire.

— Si, répliqua Al. Littéralement. Cet homme est mon client. Chic Strikerock retrouva alors sa voix.

— Madame Thibodeaux, c'est un honneur, un honneur incroyable de...

Sa voix s'étrangla ; comme un poisson qui s'asphyxie, il avala des gorgées d'air... et ne put continuer. Il recula loin d'elle, carcasse paralysée et silencieuse, semblable à une machine dont on aurait coupé le contact.

— Je suis malade, marmonna Kongrosian.

— Emmenez Richard, lança Nicole au haut représentant de la P.N. qui se tenait à côté d'elle. On retourne à la Maison Blanche. (Elle s'adressa à Al :) Votre petit parking peut rester ouvert ; vous ne nous intéressez en aucune façon. Un autre jour, peut-être...

Elle lui jeta un coup d'œil vide de toute malice et, ainsi qu'elle l'avait précisé, de tout intérêt.

— Écartez-vous, fit le gradé de la P.N. en uniforme gris à l'adresse d'Al. Nous sortons.

Il passa à côté d'Al en tenant Kongrosian par le bras, l'air affairé et brutal. Nicole suivit peu après, les mains dans les poches de son long manteau de léopard. Elle semblait maintenant pensive et restait muette. Retirée dans ses pensées moroses.

— Je suis un malade, marmonna encore une fois Kongrosian.

— Puis-je avoir votre autographe ? demanda Al à Nicole. C'était une impulsion, un caprice de l'inconscient. Inutile, futile.

— Quoi ? (Elle le regarda d'un air étonné. Et elle montra ses dents régulières dans un rire éclatant.) Mon dieu, fit-elle, et elle sortit du bureau à la suite du policier et de Richard Kongrosian.

Al resta sur place en compagnie de Chic Strikerock qui essayait toujours de trouver des mots pour exprimer sa pensée.

— J'ai l'impression qu'elle ne veut pas donner son autographe, fit Al à Strikerock.

— Q-que pensez-vous d'elle ? bégaya Strikerock.

— Adorable.

— Oui. C'est incroyable ; je n'aurais jamais pensé la rencontrer dans la réalité, vous savez. C'est une sorte de miracle, vous ne croyez pas ?

Il se posta à la fenêtre pour observer Nicole, Kongrosian et le gros bonnet de la P.N. qui se dirigeaient vers leur appareil.

— Ça serait rudement facile de tomber amoureux d'une femme pareille, dit Al.

Lui aussi la regarda partir. Tout le monde fit de même, y compris la section de la P.N. Bien trop facile, songea-t-il. Et... il ne tarderait pas à la revoir ; bientôt lui – et Ian – joueraient de la cruche pour elle. Y avait-il quelque changement ? Non. Nicole avait bel et bien déclaré que personne n'était en état d'arrestation ; elle s'était opposée à l'ordre de la P.N. Il pouvait laisser le parking ouvert. En fin de compte, la police allait repartir.

Al alluma sa pipe.

Ian Duncan s'approcha de lui.

— Eh bien. Al, elle t'a fait rater une vente.

Sur l'ordre de Nicole, la P.N. l'avait relâché ; lui aussi était libre.

— M. Strikerock nous prend toujours un astronef. N'est-ce pas, monsieur Strikerock ?

Après un instant de silence. Chic Strikerock répondit :

— Non, j'ai changé d'avis.

— Le pouvoir que cette femme... lâcha Al.

Il cracha un juron bien scatalogique à haute et intelligible voix.

— Merci quand même, fit Chic Strikerock. Peut-être vous reverrai-je un jour. À propos de ça.

— Vous êtes complètement fou de laisser cette femme vous impressionner au point de ne plus vouloir émigrer, déclara Al.

— Peut-être, acquiesça Chic en hochant la tête.

De toute évidence, il était inutile d'essayer de le raisonner. Al le voyait bien ; Ian aussi. Nicole avait fait un nouvel adepte et elle n'était même pas là pour jouir de sa victoire ; ça ne l'intéressait même pas.

— On retourne au boulot, hein ? fit Al.

— C'est exact. (Strikerock hocha la tête.) Retour à la triste routine.

— Vous ne pourrez plus jamais revenir chez nous, fit Al. C'est sans doute la toute dernière chance de votre vie que vous ayez de vous délivrer.

— Peut-être bien.

Chic Strikerock hocha la tête, morose. Mais il resta sur sa position.

— Bonne chance, fit Al d'un ton mordant ; et il lui serra la main.

— Merci, répondit Chic Strikerock sans trace d'un sourire.

— *Pourquoi* ? lui demanda Al. Pouvez-vous m'expliquer pourquoi elle vous a affecté à ce point ?

— Non. C'est quelque chose que je ressens. Ce n'est pas réfléchi. Ce n'est pas une situation logique.

— Et tu le ressens aussi, Al, fit Ian Duncan. Je t'ai observé. J'ai vu l'expression de ton visage.

— D'accord ! laissa tomber Al, irrité. Et alors ?

Il s'éloigna de quelques pas et s'isola en fumant sa pipe, observant par la fenêtre les fusées garées à l'extérieur du bureau.

*

* *

« Je me demande si Maury me reprendra, pensa Chic Strikerock. Peut-être est-ce trop tard ; peut-être ai-je trop bien fait sauter les ponts derrière moi. » D'une cabine téléphonique publique, il appela Maury Frauenzimmer à l'usine. Il prit une profonde et vibrante inspiration et resta là, le récepteur appuyé contre l'oreille.

— Chic ! hurla Maury Frauenzimmer lorsque son image apparut. (Exubérant, la mine rajeunie, il rayonnait d'une joie triomphante que Chic ne lui connaissait pas.) Bon sang que je suis content que tu aies fini par rappeler ! Reviens vite ici, pour l'amour de Dieu et...

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Qu'est-ce qu'il y a, Maury ?

— Je ne peux pas te dire. On a reçu une grosse commande ; c'est tout ce que je peux te révéler au téléphone ; j'ai besoin de tout le monde ! Ça y est, Chic, c'est ce qu'on a attendu pendant tant d'années ! (Maury semblait presque au bord des larmes.) Quand peux-tu être de retour ?

Hébété, Chic répondit :

— Très vite. Je pense.

— Dis, au fait, ton frère Vince a téléphoné. Il essayait de te contacter. Il veut du boulot. Karp l'a mis à la porte ou il a donné sa démission, je ne sais trop ; de toute façon, il te cherche partout. Il veut entrer ici à tes côtés. Et je lui ai dit que si tu te portais garant de lui...

— Oh, bien sûr, fit Chic sans réfléchir. Vince est un technicien en Ersatz de premier ordre. Écoute, Maury. Qu'est-ce que c'est que cette commande que tu as reçue ?

Une expression mystérieuse apparut lentement sur le large visage de Maury.

— Je te le dirai quand tu seras là ; tu ne comprends pas ? Alors dépêche-toi !

— J'allais émigrer.

— Émigrer, pauvre idiot ! Plus la peine, maintenant. On est parés pour toujours ; crois-moi ; c'est valable pour toi, moi, ton frère, tout le monde ! À bientôt.

Maury raccrocha brutalement ; l'écran s'éteignit.

« Ce doit être un contrat du gouvernement, se dit Chic. Et Karp ne l'a pas eu. C'est pour ça que Vince n'a plus de travail. Et c'est pour ça qu'il veut travailler pour Maury : *il est au courant*.

« Maintenant, nous sommes une organisation *Ge*, se dit Chic, tout excité. On a fini par se débrouiller pour passer de l'autre côté.

« Dieu merci, songea-t-il, je n'ai pas émigré. Je me suis repris au bord du gouffre, à la dernière seconde.

« Enfin, se rendit-il compte, la chance est avec moi. »

C'était positivement le plus beau jour de sa vie – et le plus décisif. Un jour qu'il n'oublierait en fait jamais. Comme son patron Maury Frauenzimmer, il se trouvait soudain parfaitement et complètement heureux.

Plus tard, il repenserait à cette journée...

Mais il ne le savait pas encore.

Après tout, l'équipement von Lessinger ne lui était pas accessible.

12

Chic Strikerock se carra dans son siège et déclara avec assurance :

— Je ne sais pas, Vince. Peut-être que je peux t'obtenir un boulot chez Maury ; peut-être que non.

Il appréciait énormément la situation. Tous deux se trouvaient sur l'Autobahn, en route vers Frauenzimmer et Associés. Leur véhicule privé, quoique contrôlé à distance, filait rapidement, guidé d'une manière experte ; ils n'avaient pas à s'inquiéter de ce côté-là et disposaient de tout leur temps pour se livrer à des considérations plus importantes.

— Mais vous engagez toutes sortes de gens, lui fit remarquer Vince.

— Oui, mais je ne suis pas le patron.

— Fais ce que tu pourras. D'accord ? Je t'en serai terriblement reconnaissant. Après tout, Karp va être méthodiquement ruiné. C'est évident. (Il avait une expression particulière de pauvre chien battu que Chic ne lui connaissait pas.) Naturellement, tout ce que tu diras sera très bien, murmura-t-il. Je ne veux pas te causer d'ennuis.

Chic réfléchit à la chose.

— Je crois qu'on devrait aussi régler la question de Julie. C'est le moment ou jamais.

Son frère sursauta et le fixa, le visage parcouru par des tics nerveux.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Disons que c'est un arrangement à double tranchant.

— Je vois, fit Vince après un long silence.

— Pourquoi ne la garderais-je pas un certain temps ?

— Mais... (Vince frémît.) Je veux dire... tu as toi-même avoué...

— Tout ce que j'ai dit, c'est qu'elle me rend nerveux. Mais je me sens maintenant psychologiquement plus en sécurité. Après tout, j'allais être renvoyé. Tout a changé ; j'appartiens à une compagnie en pleine expansion. Et nous le savons tous deux. Je suis du bon côté et c'est important. Je crois que maintenant je peux m'occuper de Julie. En fait, je dois avoir une femme. Ça donne un certain standing.

— Tu veux dire que tu as l'intention de l'épouser officiellement.

Chic hocha la tête.

— Très bien, finit par dire Vince. Garde-la. Franchement, je m'en fiche. C'est tes oignons. Tant que tu me fais entrer chez Maury Frauenzimmer ; c'est tout ce qui compte pour moi.

Étrange, songea Chic. Il ne savait pas que son frère était soucieux de sa carrière au point de tout lui sacrifier. Il en prit mentalement note ; cela voulait peut-être dire quelque chose.

— Je peux apporter beaucoup à Frauenzimmer, dit Vince. Par exemple, il se trouve que je connais le nom du nouveau der Alte. J'ai prêté l'oreille à certains bavardages avant de partir de chez Karp. Tu veux le connaître ?

— Quoi ? Du nouveau *quoi* ? fit Chic.

— Du nouveau der Alte. Est-ce que tu n'as pas compris quel contrat ton patron a fauché à Karp ?

Chic haussa les épaules.

— Bien sûr que je suis au courant. J'ai simplement été surpris. (Ses oreilles bourdonnaient sous l'impact.) Écoute, parvint-il à dire, je me fiche qu'on l'appelle Adolf Hitler von Beethoven.

Der Alte ; ainsi c'était un sim. La nouvelle le mit de bonne humeur. Ce monde, la Terre, avait fini par devenir un endroit où il était agréable de vivre, et il avait bien l'intention d'en profiter au maximum. Maintenant qu'il était vraiment un *Ge*.

— Il va s'appeler Dieter Hogben, fit Vince.

— Je suis certain que Maury est dans le secret, fit nonchalamment Chic, mais en lui-même il était encore époustouflé. Littéralement.

Son frère se pencha en avant pour allumer la radio de la voiture.

- On en parle déjà aux informations.
- Ça m'étonnerait : si tôt ?
- Silence !

Son frère augmenta le son. C'était le bulletin d'information. Tout le monde, aux U.S.E.A., était à l'écoute. Chic se sentit quelque peu désappointé.

— « ... une crise cardiaque s'est produite à environ 3 heures du matin, ont révélé les médecins. Ce malaise soudain fait redouter à beaucoup que Herr Kalbfleisch ne parvienne pas à la fin de son mandat. L'état du système cardiaque et circulatoire de der Alte est le sujet de toutes les conjectures ; cette attaque se produit à un moment où... »

La radio continua à bourdonner. Vince et Chic échangèrent un regard et tous deux éclatèrent alors de rire. Un rire complice.

— Il n'y en a plus pour longtemps, fit Chic.

Le vieillard glissait sur la pente ; la première d'une série de déclarations avait été faite. Le processus suivrait un cours logique, facilement prévisible. Une crise cardiaque mineure subite, prise tout d'abord pour une simple indigestion ; ce qui traumatisait tout le monde, mais qui, dans un même temps, les préparait, les mettait en condition. Il fallait aborder les *Bes* de cette façon ; c'était une tradition. La méthode amènerait doucement le résultat cherché, comme elle l'avait toujours fait dans le passé.

« Tout est réglé, se dit Chic. Der Alte se fait évacuer ; je récupère Julie ; mon frère et moi travaillons dans la même firme... Pas de problèmes en suspens, pas d'ennuis. »

Et pourtant...

S'il avait émigré. Où serait-il maintenant ? De quoi sa vie serait-elle faite ? Lui et Richard Kongrosian : colons en terre étrangère. Mais il ne servait à rien d'y penser : il avait abandonné cette solution ; il n'avait *pas* émigré et le moment de choisir était maintenant passé. Il repoussa ces pensées et revint aux questions d'actualité.

— Tu vas trouver ça rudement différent, de travailler pour une petite organisation au lieu d'un cartel, dit-il à Vince. L'anonymat, la bureaucratie impersonnelle de...

— Tais-toi ! l'interrompit Vince. Il y a un autre flash.

Et il augmenta le son une nouvelle fois.

« ... fonctions, en raison de sa maladie, ont été prises en main par le Vice-Président et on laisse entendre que des élections anticipées ne tarderont pas à être annoncées. L'état du Dr Rudi Kalbfleisch demeure cependant... »

— Ça va aller vite, fit Vince en se mâchonnant la lèvre inférieure, les sourcils froncés.

— On sera prêts à temps.

Chic n'était pas inquiet. Maury trouverait un bon moyen ; son patron réussirait, maintenant qu'on lui avait donné sa chance.

Un échec, maintenant que le miracle s'était produit, était tout simplement impossible. Pour chacun d'entre eux.

Bon dieu, il n'allait pas se mettre à s'inquiéter à ce sujet !

*

* *

Assis dans le grand fauteuil bleu, le Reichsmarschall méditait sur la proposition de Nicole. Nicole sirotait du thé glacé et attendait silencieusement dans sa chaise Directoire, de l'autre côté de la Salle des Eschscholtzias de la Maison Blanche.

— Ce que vous me demandez, finit par dire Goering, n'est rien moins que de répudier nos serments envers Adolf Hitler. Se peut-il que vous ne compreniez pas le Führer Prinzip, le Principe du Chef ? Je peux vous l'expliquer. Par exemple, imaginez un navire à bord duquel...

— Je ne veux pas un sermon, lâcha Nicole. Je veux une décision. Est-ce que vous ne pouvez pas prendre de décision ? Est-ce que vous avez perdu cette faculté ?

— Mais si nous faisons ceci, nous ne vaudrons pas mieux que les conjurés de l'Attentat du 20 juillet. En fait, il nous faudrait installer une bombe de la même façon qu'ils l'ont fait, ou le feront, suivant le point de vue auquel on se place. (Il se frotta le front d'un air las.) Je trouve ça singulièrement difficile. Pourquoi être si pressé ?

— Parce que je veux que ça soit réglé, répondit Nicole.

Goering poussa un soupir.

— Vous savez, notre plus grande erreur dans l'Allemagne nazie fut de ne pas réussir à nous servir convenablement des facultés féminines. Nous les avons reléguées à la cuisine et à la chambre à coucher. Elles n'ont pas été vraiment utilisées dans l'effort de guerre, dans l'administration, la production ou l'appareil du Parti. En vous observant, je vois la terrible erreur que nous avons commise.

— Si vous n'avez pas pris de décision dans les six prochaines heures, les techniciens de von Lessinger vous ramèneront à l'Âge de la Barbarie et tout arrangement auquel nous aurions pu parvenir...

Elle fit un geste significatif que Gœring considéra avec appréhension. Réduction à néant.

— Je n'ai pas l'autorité voulue, commença Gœring.

— Écoutez. (Elle se pencha vers lui.) Vous feriez bien de l'avoir. À quoi avez-vous pensé, quelles réflexions sont passées dans votre esprit lorsque vous avez vu votre grand cadavre boursouflé allongé dans sa cellule de Nuremberg ? Vous avez le choix : ça, ou prendre la responsabilité de négocier avec moi.

Elle se carra dans sa chaise et se remit à boire lentement son thé glacé.

— Je... je vais y réfléchir, fit Gœring d'une voix rauque. Durant ces quelques heures. Merci pour la prolongation du délai. Personnellement, je n'ai rien contre les juifs. Je serais prêt à...

— Alors, faites-le.

Nicole se leva. Le Reichsmarschall resta vautré à réfléchir, n'ayant manifestement pas remarqué son geste. Elle sortit de la pièce et le laissa seul. « Quel sombre, quel méprisable individu », pensa-t-elle. Émasculé par la hiérarchie fantoche du Troisième Reich ; incapable de faire quoi que ce soit de lui-même, en tant qu'individu : pas étonnant qu'ils aient perdu la guerre. Quand on pense que pendant la Première Guerre mondiale c'était un héros, un des membres du Cirque Volant de Richthofen, qui pilotait un de ces minuscules aéroplanes en bois et en fil de fer. Il est difficile de croire que le même homme...

Par une fenêtre de la Maison Blanche, elle aperçut une foule à l'extérieur des grilles. Les curieux qui se trouvaient là à cause

de la « maladie » de Rudi. Nicole sourit un instant. Oui, ils faisaient de bons vigiles... Ils seraient là jour et nuit, désormais, comme s'ils attendaient de pouvoir prendre des billets pour un match de Coupe du Monde, jusqu'à ce que Kalbfleisch « meure ». Et ensuite ils s'éloigneraient dans le silence.

Dieu seul savait pourquoi ils venaient ! Est-ce qu'ils n'avaient rien d'autre à faire ? Elle se l'était déjà demandé à maintes reprises, les fois précédentes. Étaient-ce toujours les mêmes gens ? Intéressantes conjectures.

Elle tourna dans un couloir... et se retrouva face à Bertold Goltz.

— Je me suis dépêché de venir dès que j'ai entendu la terrible nouvelle, fit Goltz avec nonchalance. Le vieux a donc fait son petit bonhomme de chemin pendant un certain temps et maintenant on le met au rancart. Il n'a pas duré bien longtemps, celui-là. Et Herr Hogben va le remplacer : c'est une construction mythique, inexistante, à la dénomination appropriée. Je suis allé aux Frauenzimmer Werke ; ils mettent les bouchées doubles, là-bas.

— Que voulez-vous ? demanda Nicole.

Goltz haussa les épaules.

— Converser, peut-être. De tout temps, j'ai apprécié le plaisir de bavarder avec vous. En fait, j'ai quand même une raison très précise d'être ici : je veux vous mettre en garde. Karp u. Sohnen ont déjà un agent aux Frauenzimmer Werke.

— Je suis au courant. Et ne parlez pas de la firme Frauenzimmer comme étant des « Werke ». Elle est trop petite pour être un cartel.

— Un cartel peut être de petite taille. L'important, c'est d'avoir un monopole ; il n'y a pas de compétition : Frauenzimmer possède tout. Maintenant, Nicole, vous feriez bien d'écouter ce que je vais vous dire ; dites à vos techniciens de jeter un coup d'œil sur les événements futurs concernant Frauenzimmer. Pour les deux mois à venir, au moins. Je crois que vous serez surprise. Karp ne va pas abandonner aussi facilement ; vous auriez dû y penser.

— Nous tenons la situation en...

— Non, pas du tout, fit Goltz. Vous n'avez *rien* en main. Jetez un coup d'œil dans l'avenir et vous verrez. Vous êtes devenue trop satisfaite de vous, comme une grosse chatte bien grasse. (Il la vit toucher le bouton de secours placé sur sa gorge et il arbora un large sourire.) L'alarme, Nicky ? À cause de *moi* ? Bon, eh bien, je vous quitte. Au fait : félicitations pour avoir attrapé Kongrosian avant qu'il n'émigre. Ce fut une action d'éclat de votre part. Cependant, vous ne le savez pas encore, mais la capture de Kongrosian a eu des conséquences un peu plus importantes que vous ne le prévoyiez. Suivez mon conseil : utilisez votre équipement von Lessinger ; il est incomparable dans des situations pareilles.

Deux hommes de la P.N. vêtus de gris apparurent au bout du couloir. Nicole leur fit brusquement signe et ils s'efforcèrent de sortir leurs armes.

Goltz disparut en bâillant.

— Il est parti, dit Nicole sur un ton accusateur aux deux hommes de la P.N.

Bien sûr que Goltz était parti ; elle s'y attendait. Mais du moins leur conversation était-elle ainsi terminée ; elle était débarrassée de sa présence.

On devrait remonter jusqu'à la petite enfance de Goltz, pensa-t-elle, et le détruire à cette époque. Mais Goltz avait prévu la manœuvre. Il y avait longtemps qu'il était remonté lui-même jusqu'au moment de sa naissance et à toute la période de son enfance. Il se gardait, il s'éduquait, berçait sa jeune personne ; grâce au principe de von Lessinger, Bertold Goltz était en fait devenu son propre père. Il était son compagnon de tous les jours, son Aristote, durant les quinze premières années de sa vie, et pour cette raison le jeune Goltz ne pouvait être attaqué par surprise.

La surprise. C'était là l'élément que von Lessinger avait pratiquement supprimé de la politique. Tout était maintenant simple relation de cause à effet. Du moins, elle l'espérait.

— Madame Thibodeaux, lui dit très respectueusement un des membres de la P.N., un homme de l'A.G. Chemie désire vous voir. Un M. Merrill Judd. Nous l'avons amené.

— Oh oui ! merci, fit Nicole en hochant la tête.

Elle avait rendez-vous avec lui ; Judd avait quelques idées originales pour guérir Richard Kongrosian. Le psychochimiste était entré en contact avec la Maison Blanche dès qu'il avait appris la découverte de Kongrosian. Elle se dirigea aussitôt vers la Salle des Eschscholtzias où elle devait rencontrer Judd.

« La peste soit de ces Karp, Anton et Félix, pensait-elle en se pressant le long du couloir, les deux membres de la P.N. derrière elle. Supposons qu'ils tentent de saboter le Projet Dieter Hogben... Peut-être Goltz a-t-il raison : *peut-être nous faut-il agir contre eux !* » Mais ils étaient si puissants. Et disposaient de tant de ressources. Les Karp, père et fils, étaient des anciens qui connaissent ce métier encore mieux qu'elle.

« Je me demande ce que Goltz a voulu dire exactement, pensa-t-elle. En parlant de conséquences plus importantes que nous ne le prévoyions à récupérer Richard Kongrosian. Quelque chose en rapport avec Luke le Toqué ? Encore un qui pose autant de problèmes que les Karp ou Goltz ; encore un pirate et un nihiliste qui ne pense qu'à lui, au détriment de l'État. Tout est devenu terriblement compliqué et, pour couronner le tout, il y a encore cet arrangement avec Goering qui n'en finit plus de traîner. Le Reichsmarschall était incapable de prendre une décision : il ne voulait pas, il ne pouvait pas se déterminer et son indécision arrêtait le fonctionnement de la machine, l'obligeait à avoir son attention fixée là-dessus, et à un prix trop élevé. Si Goering ne s'était pas décidé ce soir... »

Il serait à sa propre époque à 20 heures, ainsi qu'elle le lui avait promis. Impliqué dans une guerre en train de se perdre et qui finirait par lui coûter la vie, à ce gros tas. Il en avait certainement une conscience aiguë.

« Je veillerai à ce que Goering reçoive ce qu'il mérite, se dit-elle méchamment. Et Goltz, et les Karp aussi. Tous, y compris Luke le Toqué. » Mais ce devra être fait avec précaution, chaque question devra être réglée l'une après l'autre. Pour l'instant, elle avait un problème plus urgent, celui de Kongrosian.

Elle pénétra rapidement dans la Salle des Eschscholtzias et salua le psychochimiste de l'A.G. Chemie, Merrill Judd.

*

* *

Au cours de son sommeil, Ian Duncan fit un rêve terrifiant. Une vieille femme hideuse agitait vers lui des griffes verdâtres et ratatinées, l'implorant de faire quelque chose – il ne comprenait pas ce qu'elle disait parce que sa voix, ses paroles étaient déformées jusqu'à être indistinctes, avalées par une bouche aux dents brisées, et se perdaient dans le filet de salive qui dégouttait jusqu'au menton. Il se débattait pour se libérer, pour sortir de son sommeil, pour lui échapper...

— Nom de Dieu ! (La voix hargneuse d'Al filtra jusqu'à lui à travers les couches de demi-conscience.) Réveille-toi ! Il faut qu'on fasse décoller le parking ; on est censés être à la Maison Blanche dans moins de trois heures.

Nicole, comprit Ian en se redressant, hébété. C'était d'elle qu'il avait rêvé ; une Nicole vétuste, fanée, les tétons desséchés, racornis, mortellement vides, mais reconnaissable tout de même.

— D'accord, marmonna-t-il en se levant, mal assuré. Je n'avais pas la moindre intention de somnoler. Et j'ai été bien puni ; j'ai fait un rêve terrifiant à propos de Nicole, Al. Écoute... supposons qu'elle soit véritablement vieille en dépit de ce que nous avons vu ? Supposons que ce soit une mystification, une hallucination collective. Je veux dire.

— Nous jouerions. Nous ferions notre numéro de jugs.

— Mais je ne pourrais pas y survivre, fit Ian Duncan. Ma capacité d'adaptation est trop limitée. L'univers se change en cauchemar ; Luke contrôle le papoula et peut-être que Nicole est vieille... Pourquoi continuer ? Est-ce qu'on ne pourrait pas tout aussi bien retourner la voir sur nos petits écrans ? Maintenant, ça me suffirait. C'est ça que je veux : l'image. D'accord ?

— Non, fit Al, entêté. Il faut qu'on aille jusqu'au bout. Rappelle-toi que tu peux toujours émigrer sur Mars ; on a le moyen à portée de la main.

Le parking avait déjà décollé et naviguait en direction de la côte orientale et de Washington, D.C.

Lorsqu'ils atterrirent, Harold Slezak, petit bonhomme rondouillard et enjoué, les accueillit chaleureusement ; il leur

serra la main et les mit à l'aise tout en marchant vers l'entrée de service de la Maison Blanche.

— Votre programme est ambitieux, bafouilla-t-il, mais si vous parvenez à le remplir, tant mieux, moi ça me convient, ça nous convient à tous, je veux dire à la Première Famille et en particulier à la Première Dame elle-même qui est des plus enthousiastes pour toutes les formes originales de l'art. Suivant vos renseignements biographiques, vous avez tous deux étudié soigneusement les disques enregistrés pendant les premières années du XX^e siècle, aux environs de 1920, de jugs bands ayant survécu à la guerre de Sécession. Donc, vous êtes d'authentiques cruchistes, si ce n'est que vous jouez du classique, pas du folklorique.

— C'est cela, monsieur.

— Est-ce que vous pourriez quand même glisser *un* air folklorique dans votre numéro ? leur demanda Slezak en passant devant les deux gardes de la P.N. et en entrant dans la Maison Blanche par un long couloir jalonné de fausses chandelles. Par exemple, nous vous suggérons *Rockaby My Sarah Jane*. Est-ce que vous l'avez à votre répertoire ? Sinon...

— Nous l'avons, coupa Al.

Un air de dégoût apparut sur son visage et disparut aussitôt.

— Très bien, dit Slezak en les poussant gentiment tous les deux en avant. Maintenant, puis-je vous demander ce qu'est cette créature que vous transportez ? (Il jeta un coup d'œil au papoula avec un enthousiasme très mitigé.) Est-ce que c'est vivant ?

— C'est notre fétiche, fit Al.

— Vous voulez dire un charme ? Une mascotte ?

— Exactement. Grâce à lui nous conjurons notre appréhension. (Il tapota la tête du papoula.) Et il fait partie de notre numéro ; il danse quand on joue. Comme un singe, vous voyez.

— Eh bien, que je sois pendu, fit Slezak, son entrain lui revenant. Je vois, maintenant. Nicole sera ravie ; elle adore toutes ces petites bêtes à fourrure.

Il ouvrit une porte devant eux.

Elle était là.

« Comment Luke avait-il pu se tromper à ce point ? » songea Ian Duncan. Elle était encore plus belle que pendant le court instant où elle leur était apparue au parking et, comparée à l'image qu'ils en recevaient à la télé, elle était bien plus distincte. C'était là la différence essentielle : l'authenticité parfaite de son apparence, sa réalité pour les sens. Elle était assise, en pantalon de coton bleu pâle, des mocassins chaussaient ses petits pieds, elle portait un chemisier blanc boutonné à la va-vite à travers lequel il voyait – ou s'imaginait voir – la peau douce et bronzée. « Elle ne fait pas de cérémonie », songea Ian. Une absence totale d'affectation ou de vanité. Ses cheveux coupés court mettaient en valeur son cou admirablement galbé et ses oreilles... qui le fascinaient, captaient toute son attention. Et, songea-t-il, elle était si jeune. Elle n'avait pas même l'air d'avoir vingt ans. Il se demanda si par quelque miracle elle pouvait se souvenir de lui ou d'Al.

— Nicole, fit Slezak, voici les joueurs de cruche classique.

Elle leva les yeux lentement ; elle était en train de lire le *Times*. Elle les salua d'un sourire.

— Bonjour, dit-elle. Avez-vous déjà déjeuné ? On peut vous servir du bacon canadien et des croissants avec du café pour vous restaurer, si vous le désirez...

Bizarrement, sa voix ne semblait pas émaner d'elle : elle se matérialisait quelque part dans la partie supérieure de la pièce, presque sur le plafond, Ian regarda dans cette direction et aperçut une série d'enceintes acoustiques ; il se rendit alors compte qu'une barrière en verre ou en plastique les séparait de Nicole – mesure de sécurité pour la protéger. Il se sentit déçu et pourtant il en comprenait la nécessité. Si quoi que ce soit lui arrivait...

— Nous avons mangé, madame Thibodeaux, répondit Al. Merci.

Lui aussi regardait les haut-parleurs. *Nous avons mangé Mme Thibodeaux* ; l'idée démente traversa l'esprit de Ian Duncan. Est-ce que ce n'est pas plutôt l'inverse ? N'est-ce pas elle, assise tranquillement en pantalon bleu délavé et en chemisier, qui *nous* dévore ? Étrange pensée...

— Regardez, dit Nicole à Harold Slezak. Ils ont un de ces petits papoulas avec eux... N'est-ce pas amusant ? (Elle s'adressa à Al :) Est-ce que je peux le voir ? Faites-le venir ici.

Elle fit un signe et le mur transparent se souleva en partie.

Al lâcha le papoula, qui détala en direction de Nicole et passa sous la barrière de sécurité ; il sauta et d'un seul coup Nicole l'eut entre ses mains fermes et compétentes ; elle le fixa intensément comme si elle en examinait l'intérieur.

— Hé, fit-elle, il n'est pas vivant ; ce n'est qu'un jouet.

— Aucun n'a survécu, expliqua Al. Pour autant que nous sachions. Mais c'est une réplique authentique réalisée à partir des fossiles découverts sur Mars.

Il s'avança vers elle... La barrière se rabaissa brutalement. Al était coupé du papoula et se tenait là, bouche bée, apparemment bouleversé. Alors, comme par instinct, il toucha les commandes placées à sa ceinture. Le papoula glissa des mains de Nicole et sauta maladroitement au sol. Nicole poussa un petit cri d'étonnement, les yeux brillants.

— En voulez-vous, Nicky ? lui demanda Harold Slezak. Nous pouvons certainement vous en avoir un, sinon plusieurs.

— Que sait-il faire ?

— Il danse, madame, quand ils jouent, lança le volubile Slezak ; il a le rythme dans le sang... exact, monsieur Duncan ? Peut-être pouvez-vous jouer un air, quelque chose de court, pour faire une démonstration à Mme Thibodeaux.

Il se frotta les mains vigoureusement et fit un signe de tête à Ian et Al.

— B-bien sûr, fit Al. (Ian et lui se regardèrent.) Euh, on pourrait jouer ce petit air de Schubert, cet arrangement de *la Truite*. D'accord, Ian, allons-y. (Il déboutonna l'enveloppe protectrice de sa cruche, l'en sortit et la prit maladroitement. Ian fit de même.) Je me présente : Al Miller, première cruche, fit Al. Et voici mon partenaire Ian Duncan, seconde cruche. Nous vous offrons un concert de mélodies classiques, en commençant par un peu de Schubert.

— Voum voum-voum VOUM-VOUM vououum voum, va-voum-voum vou-vou-vouououm...

— Maintenant je me rappelle où je vous ai vus tous les deux, fit soudain Nicole. Surtout vous, monsieur Miller.

Ils rabaissèrent leurs cruches et attendirent avec appréhension.

— Dans cette jungle à ferraille, dit Nicole. Quand je suis allée récupérer Richard. Vous m'avez parlé ; vous m'avez demandé de laisser Richard tranquille.

— Oui, admit Al.

— Avez-vous cru que je ne me souviendrais pas de vous ? Enfin tout de même...

— Vous voyez tant de monde...

— Mais j'ai une bonne mémoire. Je me souviens même de ceux qui n'ont pas une importance bien terrible. Vous auriez dû attendre un peu plus longtemps avant de venir ici... ou peut-être que cela vous importe peu.

— Cela nous importe. Cela nous importe beaucoup, répliqua Al.

Elle l'étudia pendant un long moment.

— Les musiciens sont de drôles de gens, finit-elle par déclarer. Ils ne pensent pas comme les autres. Ils s'isolent dans leur imaginaire, comme Richard. Il n'y en a pas de pire que lui. Mais il n'y en a pas de meilleur non plus : c'est le plus remarquable des musiciens de la Maison Blanche. Peut-être les deux vont-ils ensemble ; je n'en sais rien, je n'ai construit aucune théorie sur le sujet. Il faudrait vraiment que quelqu'un fasse un travail théorique là-dessus et règle la question une fois pour toutes. Bon, continuez votre numéro.

— Très bien, fit Al en jetant un coup d'œil à Ian.

— Tu ne m'avais pas dit que tu lui avais raconté ça, chuchota Ian. Lui demander de laisser Kongrosian tranquille ! Tu n'en as jamais parlé.

— Je croyais que tu m'avais entendu. (Al haussa les épaules.) Et de toute façon j'étais sûr qu'elle ne se souviendrait pas de moi.

À l'évidence, cela lui semblait encore impossible ; son visage était un labyrinthe d'incrédulité.

Ils recommencèrent à jouer.

Voum voum-voum VOUM-VOUM vououm voum...

Nicole se mit à glousser.

« C'est l'échec, pensa Ian. Bon dieu, ce qu'il pouvait nous arriver de pire ; nous sommes ridicules. »

Il cessa de souffler ; Al continua sur sa lancée, les joues rouges et gonflées par l'effort. Il ne semblait pas remarquer que Nicole essayait de cacher son rire, son amusement devant leurs efforts. Al persista à jouer jusqu'à la fin du morceau où il rabaissa sa cruche lui aussi.

— Le papoula, fit Nicole sur un ton aussi égal que possible. Il n'a pas dansé. Pas le plus petit pas... pourquoi ?

Et elle se mit à rire, incapable de se retenir.

— Je... ce n'est pas moi qui le contrôle, fit Al d'une voix atone ; il est commandé à distance en ce moment. (Il s'adressa à Ian :) Luke a pris le contrôle. (Il se tourna vers le papoula et dit à voix haute :) Tu ferais bien de danser.

— Oh, vraiment, voilà qui est merveilleux, fit Nicole. Regardez, dit-elle à la femme qui venait de la rejoindre. (C'était Janet Raimer – Ian la reconnut.) Il doit l'*implorer* de danser. Danse donc, petit papoula martien, ou plutôt imitation de papoula martien. (Elle le poussa de l'orteil pour essayer de l'amener à la vie.) Allons, mignonne petite créature synthétique, antique et toute pleine de fils. S'il te plaît.

Elle poussa un peu plus fort. Le papoula sauta sur elle et la mordit.

Nicole hurla. Un petit bruit sec retentit derrière elle et le papoula se transforma en particules virevoltantes. Un homme de la P.N. s'avança, le fusil à la main, la fixant intensément ainsi que les particules qui s'envolaient ; son visage était calme, mais ses mains et le fusil tremblaient. Al se mit à jurer, répétant inlassablement les trois ou quatre mêmes mots.

— Luke, dit alors Ian. C'est lui. Sa revanche. On est foutus.

Il avait l'air incroyablement vieux, hagard, usé. Il se mit à envelopper sa cruche, accomplissant tous les gestes un par un, mécaniquement.

— Vous êtes en état d'arrestation, leur lança un deuxième garde qui était apparu derrière eux et les tenait en joue.

— Bien sûr, fit Al, hébété (sa tête dodelinait doucement.) On n'a rien à voir là-dedans, alors arrêtez-nous.

Aidée de Janet Raimer, Nicole se leva et s’avança lentement vers Al et Ian. Elle s’arrêta à la barrière transparente.

— Est-ce qu’il m’a mordue parce que j’ai ri ? dit-elle calmement.

Slezak s’épongeait le front. Il ne disait rien, les regardant tous sans les voir.

— Je suis désolée, fit Nicole. Je l’ai mis en colère, n’est-ce pas ? C’est dommage ; nous aurions apprécié votre numéro. Ce soir après le dîner.

— C’est l’œuvre de Luke, lui dit Al.

— Luke. (Nicole l’étudia.) Oui, c’est exact ; c’est votre employeur. (Elle s’adressa à Janet Raimer :) Je crois qu’on ferait mieux de l’arrêter, lui aussi. Vous ne croyez pas ?

— Tout ce que vous voudrez, répondit Janet Raimer, pâle, l’air effrayé.

Nicole continua :

— Toute cette histoire de cruches, ce n’était qu’une couverture en vue d’une action dirigée contre nous, n’est-ce pas ? Crime contre l’État. Il nous va falloir repenser toute la conception de l’invitation des artistes – peut-être était-ce une erreur depuis le début. Cela donne trop de facilités à ceux qui ont des intentions hostiles envers nous. Je suis désolée.

Elle avait maintenant l’air triste ; elle croisa les bras et se balança d’avant en arrière, perdue dans ses pensées.

— Croyez-moi, Nicole... commença Al.

D’un ton songeur elle reprit, se parlant à elle-même :

— Je ne suis pas Nicole. Ne m’appelez pas comme ça. Nicole Thibodeaux est morte il y a des années. Je m’appelle Kate Rupert, quatrième à la remplacer. Je ne suis qu’une actrice qui ressemble suffisamment à la Nicole originale pour avoir la place. Je le regrette parfois, dans les occasions comme celle-ci. Je n’ai pas d’autorité véritable, au sens réel du terme. Il y a un conseil qui gouverne. Je ne le vois jamais ; je ne les intéresse pas et ils ne m’intéressent pas. Ça nous met à égalité.

Au bout d’un instant, Al demanda :

— Combien... de tentatives y a-t-il eu contre votre vie ?

— Six ou sept. J’ai oublié le nombre exact. Toutes pour des raisons psychologiques. Des complexes d’Edipe non résolus ou

quelque chose de bizarre comme ça. Je n'y attache pas vraiment d'importance. (Elle se retourna alors vers les membres de la P.N. ; il y en avait maintenant plusieurs sections sur place. Du doigt, elle désigna Al et Ian.) Ils semblent ne pas savoir ce qui se passe. Peut-être sont-ils innocents. (Elle s'adressa à Harold Slezak et Janet Raimer :) Est-ce qu'il faut vraiment les éliminer ? Je ne vois pas pourquoi vous ne pourriez pas vous contenter de supprimer une portion de cellules mémoriales de leur cerveau et les laisser tranquilles. Ça ne suffirait pas ?

Slezak jeta un coup d'œil à Janet Raimer, puis haussa les épaules.

— Si c'est ce que vous désirez.

— Oui. Je préférerais. Cela me faciliterait le travail. Emmenez-les au Centre Médical de Bethesda et ensuite relâchez-les. Maintenant continuons ; écoutons les artistes suivants.

Un homme de la P.N. appuya son arme contre le dos de Ian.

— Dans le couloir, s'il vous plaît.

— D'accord, parvint à murmurer Ian en saisissant sa cruche. « Mais que s'est-il passé ? se demandait-il. Je ne comprends pas bien. Cette femme n'est pas réellement Nicole et ce qui est pire c'est qu'il n'existe pas de Nicole ; il n'y a que l'image télévisée, en fin de compte, l'illusion du petit écran, et derrière, derrière elle, règne un autre groupe. Un corps constitué. Mais constitué de quoi et comment ses membres ont-ils acquis leur pouvoir ? Depuis quand le possèdent-ils ? Le saurons-nous jamais ? Nous sommes parvenus tellement près ; près de savoir tout ce qui se passe en vérité. La réalité derrière l'illusion, les secrets qui nous ont été cachés toute notre vie. Est-ce qu'ils ne peuvent nous dire le reste ? Il ne peut plus y avoir grand-chose à connaître. Et quelle différence cela ferait-il, maintenant ? »

— Adieu, lui dit Al.

— Q-quoi ? fit-il, horrifié. Pourquoi dis-tu ça ? Ils vont nous relâcher, non ?

— On ne se souviendra plus l'un de l'autre, répondit Al. Crois-moi, on ne nous permettra pas de garder des souvenirs comme ceux-là. Alors... (Il lui tendit la main.) Alors, adieu, Ian. On est parvenus jusqu'à la Maison Blanche, hein ? Tu ne t'en

souviendras pas non plus, mais on a quand même réussi ; oui, on a réussi.

Il lui fit un sourire forcé.

— Avancez, leur dit le policier.

Tenant toujours leurs cruches inutiles à bout de bras. Al Miller et Ian Duncan avancèrent pas à pas le long du couloir, en direction de la porte de sortie et de l'ambulance noire qui devait les attendre à l'extérieur.

*

* *

C'était la nuit et Ian Duncan se retrouva à un coin de rue désert, glacé et frissonnant, clignant des yeux sous la lumière blanche éblouissante d'une plate-forme de transpub urbain. « Qu'est-ce que je fais ici ? » se demanda-t-il, éberlué. Il regarda sa montre ; il était 8 heures. Je suis censé me trouver à la réunion de la Toussaint, non ? songea-t-il dans son ahurissement.

« Je ne peux pas en manquer encore une, se rendit-il compte. Deux à la file : une amende terrible ; c'est ruineux du point de vue économique. » Il se mit à marcher.

Le bon vieil immeuble, l'Abraham-Lincoln, avec son réseau de tours et de fenêtres, se dressait devant lui ; il n'était pas loin et il se dépêcha, respirant profondément, essayant de conserver un pas régulier. « Ça doit être fini », songea-t-il. Les lampes du grand auditorium central n'étaient pas allumées. « Saleté de vie » lança-t-il dans son désespoir.

— La Toussaint, c'est fini ? demanda-t-il au portier en entrant dans le hall et en présentant sa pièce d'identité à la machine.

— Vous faites légèrement erreur, monsieur Duncan, lui dit Vince Strikerock. La réunion de Toussaint a eu lieu hier au soir ; nous sommes vendredi.

Il y a quelque chose qui ne va pas, comprit Ian. Mais il ne dit rien ; il se contenta de hocher la tête et se hâta en direction de l'ascenseur.

En sortant à son étage, une porte s'ouvrit et une silhouette furtive lui fit signe.

— Hé, Duncan !

C'était un voisin nommé Corby qu'il connaissait à peine. Étant donné qu'une telle rencontre pouvait s'avérer désastreuse, Ian s'approcha avec circonspection.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Une rumeur, fit Corby d'une voix rapide remplie de crainte. À propos de votre dernier test relpol : une irrégularité. On va vous réveiller demain à 5 ou 6 heures du matin et vous balancer un test-surprise. (Il jeta un coup d'œil d'un bout à l'autre du couloir.) Étudiez la fin des années 80 et en particulier les mouvements religio-collectivistes. Pigé ?

— Bien sûr, fit Ian avec gratitude. Et merci beaucoup. Peut-être que je pourrai vous rendre...

Il s'interrompit, car Corby avait battu en retraite dans son appartement et en avait refermé la porte. Ian était seul.

« Voilà qui était bien gentil de sa part, songea-t-il en continuant à marcher. Il m'a sans doute sauvé la mise, il m'a évité d'être expulsé d'ici pour toujours. »

Lorsqu'il eut atteint son appartement, il s'installa confortablement, tous les livres à consulter sur l'histoire des États-Unis étalés autour de lui. « Je vais étudier toute la nuit, décida-t-il. Parce qu'il faut que je réussisse à ce test ; je n'ai pas le choix. »

Pour rester éveillé, il alluma la télévision. Aussitôt la présence chaude et familière de la Première Dame se manifesta et commença à se répandre dans la pièce.

— ... et pour notre soirée musicale, disait-elle, nous aurons un quartet de saxophones qui jouera des thèmes d'opéra de Wagner, en particulier mon favori, *die Meistersinger*. Je crois fermement que nous tirerons tous de cette expérience le maximum de plaisir et d'enrichissement. Pour le numéro suivant, je suis parvenue à faire venir de nouveau quelqu'un que vous appréciez, le violoncelliste de renommée mondiale Henri Leclerc, dans une sélection de Jérôme Kern et Cole Porter.

Elle sourit et, entouré de ses piles d'ouvrages à consulter, Ian Duncan lui rendit son sourire.

« Je me demande quel effet ça me ferait de jouer à la Maison Blanche, se dit-il. D'apparaître devant la Première Dame. Dommage que je n'aie jamais appris à jouer d'un instrument de musique. Je ne sais pas écrire des poèmes, faire du théâtre, danser, chanter : rien. Quel espoir me reste-t-il donc ? Ah, si j'avais eu des parents musiciens, un père ou une mère pour m'apprendre... »

Il gribouilla d'une main morose quelques notes sur la montée du parti fasciste-chrétien en France en 1975.

Puis, attiré comme toujours par le poste de télévision, il posa son stylo et tourna le fauteuil face à l'écran. Nicole montrait un carreau de Delft qu'elle avait découvert, expliqua-t-elle, dans une petite boutique de Schweinfurt, en Allemagne. Quels pastels magnifiques... Il la regarda, fasciné par les longs doigts fermes qui caressaient la surface brillante du carreau de faïence.

— Voyez ce carreau, murmurait Nicole de sa voix frémissante. Ne voudriez-vous pas posséder un carreau pareil ? N'est-il pas adorable ?

— Oui, fit Ian Duncan.

— Combien d'entre vous voudraient voir un jour un carreau comme ça ? demanda Nicole. Levez la main.

Ian leva la main, plein d'espoir.

— Oh, un bon nombre d'entre vous, fit Nicole en arborant son sourire éclatant et complice. Eh bien, peut-être que plus tard nous vous ferons encore visiter la Maison Blanche. Ça vous plairait ?

Ian fit des bonds sur son fauteuil et lança :

— Oui, ça me plairait !

Sur le petit écran, elle semblait lui sourire personnellement. Aussi lui rendit-il son sourire. Puis, à regret, avec l'impression qu'un immense poids s'appuyait sur ses épaules, il finit par retourner à ses livres. Aux dures réalités de son interminable vie quotidienne.

Quelque chose frappa la fenêtre de son appartement et une voix ténue l'appela :

— Ian Duncan, je n'ai pas beaucoup de temps !

Il virevolta et aperçut au-dehors dans les ténèbres un appareil en forme d'œuf qui flottait. À l'intérieur, un homme lui

faisait de grands gestes frénétiques. L'œuf lâcha un *pout-pout* triste quand l'homme ouvrit la porte de son appareil et en sortit.

« Est-ce qu'ils sont déjà là pour le test ? » se demanda Ian Duncan. Il se leva avec l'impression d'être entièrement sans défense. Si tôt... et il n'était pas prêt.

Furieux, l'homme dans le véhicule plaça ses tuyères de telle sorte qu'elles soient tournées contre la surface du bâtiment ; la pièce trembla et des morceaux de plâtre se détachèrent. La fenêtre elle-même céda sous la chaleur. Par le trou ainsi formé, l'homme cria une fois de plus en essayant d'éveiller les facultés obscures de Ian Duncan.

— Hé, Duncan ! Vite ! J'ai déjà votre copain ; il part dans un autre appareil ! (L'homme, d'un certain âge, vêtu d'un coûteux pantalon rayé en fibres naturelles bleues, quelque peu démodé, descendit avec agilité de son véhicule en forme d'œuf et retomba sur ses pieds dans la pièce.) Il faut qu'on décolle si on veut réussir. Vous ne vous souvenez pas de moi ? Al non plus.

Ian Duncan le contemplait en se demandant qui il était et qui était Al.

— Les psychologues de maman ont fait du bon boulot, haleta le vieil homme. Bethesda... ça doit être un endroit formidable. (Il s'avança sur Ian et le saisit par l'épaule.) La P.N. va fermer toutes les jungles à ferraille ; il faut que je me taille sur Mars, alors je vous emmène. Essayez de redevenir vous-même ; je suis Luke le Toqué : vous ne vous souvenez pas de moi, mais vous me reconnaîtrez une fois qu'on sera tous sur Mars et que vous aurez retrouvé votre copain Al. Venez.

Luke le poussa vers le trou dans le mur, l'ouverture qui était jadis une fenêtre, et vers le véhicule qui flottait au-dehors.

— D'accord, dit Ian en se demandant quoi emporter.

De quoi aurait-il besoin sur Mars ? Une brosse à dents, un pyjama, un gros manteau ? Il jeta des regards frénétiques dans l'appartement pour une dernière inspection.

Au loin, les sirènes de la police retentirent.

Luke se précipita dans le véhicule et Ian le suivit, saisissant sa main tendue. Le plancher de l'engin, découvrit-il avec surprise, grouillait de petites créatures orange semblables à des insectes et dont les antennes lui faisaient des signes tandis qu'il

s'étalait parmi elles. Des papoulas, se rappela-t-il. Ou quelque chose comme ça.

Tout ira bien maintenant, pensaient les papoulas à l'unisson. Ne vous inquiétez pas ; Luke le Toqué vous a récupéré à temps, juste à temps. Détendez-vous.

— Oui, fil Ian.

Il s'appuya contre la paroi et se détendit tandis que le vaisseau spatial filait dans le vide nocturne vers la planète neuve qui l'attendait.

13

— J'aimerais bien quitter la Maison Blanche, dit Richard Kongrosian d'un ton hargneux aux hommes de la P.N. qui le gardaient. Il se sentait irritable et également plein d'apprehension ; il se tenait aussi loin que possible du commissaire Pembroke. C'était, il le savait, Pembroke qui était le chef.

— M. Judd, un psychochimiste de l'A.G. Chemie sera ici incessamment, déclara Wilder Pembroke. Soyez donc patient, monsieur Kongrosian.

Sa voix était calme mais pas apaisante ; elle possédait un tranchant qui ne faisait que confirmer Kongrosian dans son malaise.

— C'est intolérable, fit Kongrosian. D'être gardé de la sorte, d'avoir chacun de ses gestes surveillé. Je ne peux pas supporter d'être surveillé ; je suis atteint de *paranoïa sensitiva* : est-ce que vous ne vous en rendez pas compte ?

On frappa à la porte de la pièce.

— M. Judd désire voir M. Kongrosian, annonça un domestique de la Maison Blanche.

Pembroke ouvrit la porte et laissa passer Merrill Judd qui entra rapidement, une serviette officielle à la main.

— Monsieur Kongrosian. Enchanté de vous rencontrer enfin face à face.

— Salut, Judd, murmura Kongrosian qui se sentait morne et indifférent à tout ce qui se passait autour de lui.

— J'ai amené pour vous un nouveau médicament expérimental, lui annonça Judd en ouvrant sa serviette et en plongeant la main dedans. Chlorhydrate d'impramine : deux fois par jour, 50 mg à chaque fois. C'est la capsule orange. La capsule marron, c'est notre nouvel oxyde de méthabyrétinate, 100 mg par...

— Du poison, l'interrompit Kongrosian.
— Pardon ? Judd porta la main à l'oreille.
— Je n'en prendrai pas ; c'est une conjuration organisée pour me tuer.

Il n'y avait aucun doute dans l'esprit de Kongrosian. Il en avait pris conscience dès que Judd était arrivé avec sa serviette officielle de l'A.G. Chemie.

— Pas du tout, fit Judd en jetant un coup d'œil rapide à Pembroke. Je vous assure. Nous essayons de vous aider. C'est notre travail de vous aider, monsieur.

— Est-ce pour cela que vous m'avez enlevé ? demanda Kongrosian.

— Je ne vous ai pas enlevé, répondit Judd prudemment. Maintenant, en ce qui...

— Vous agissez tous de concert, fit Kongrosian.

Il avait une réponse à toutes leurs manœuvres ; il s'était préparé en vue de l'instant le plus favorable. Faisant appel à son talent psychokinétique, il éleva les deux bras et dirigea toute la puissance de son attention sur Merrill Judd.

Le psychochimiste quitta le plancher et se balança en l'air ; toujours agrippé à son porte-documents de l'A.G. Chemie, il regardait d'un air hébété Kongrosian et Pembroke. Les yeux exorbités, il essaya de parler ; c'est alors que Kongrosian le projeta contre la porte fermée. Celle-ci, qui était en contre-plaquée, s'effrita tandis que Judd s'écrasait contre elle puis la traversait ; il disparut du champ de vision de Kongrosian. Seuls Pembroke et ses policiers demeurèrent dans la pièce.

Wilder Pembroke s'éclaircit la voix et avança :

— Peut-être devrions-nous... aller voir s'il est gravement blessé. (Se dirigeant vers la porte en miettes, il lança sans se retourner :) J'ai l'impression que l'A.G. Chemie sera quelque peu mécontente de cet incident. Pour dire le moins.

— Au diable l'A.G. Chemie. Je veux mon propre médecin ; je ne ferai confiance à personne ici. Comment pouvais-je savoir s'il était effectivement de l'A.G. Chemie ? C'était probablement un imposteur.

— En tout cas, vous n'aurez plus tellement à vous faire du souci à cause de lui.

Il ouvrit prudemment ce qui restait de la porte en bois.

— Est-ce qu'il appartenait vraiment à l'A.G. Chemie ? demanda Kongrosian en le suivant dans le couloir.

— Vous lui avez parlé en personne au téléphone ; c'est vous qui l'avez appelé, à l'origine. (Pembroke avait maintenant l'air furieux, excité, tandis qu'il cherchait une trace de Judd dans le couloir.) Où est-il ? *Au nom du ciel, qu'avez-vous fait de lui, Kongrosian ?*

Kongrosian répondit avec réticence :

— Je l'ai fait descendre au sous-sol, dans la buanderie. Il va bien.

— Savez-vous ce qu'est le principe de von Lessinger ? lui demanda Pembroke en le regardant d'un air crispé.

— Naturellement.

— En tant que membre supérieur de la P.N., je puis me servir de l'équipement von Lessinger. Voulez-vous savoir qui vous allez maltraiter la prochaine fois avec vos dons psychokinétiques ?

— Non.

— Le savoir serait un avantage. Parce que vous pourriez désirer vous empêcher vous-même d'agir : ce sera un geste que vous regretterez.

— Quelle est donc cette personne ?

— Nicole, fit Pembroke. Vous pouvez me dire quelque chose, si vous le voulez bien. Quelle théorie vous a retenu jusqu'ici d'utiliser votre don en politique ?

— En politique ? fit Kongrosian en écho.

Il ne voyait pas en quoi sa démonstration d'il y a un instant se rattachait à ce domaine.

— La politique, permettez-moi de vous le rappeler, est l'art d'obliger autrui à faire ce que l'on désire, par la force si nécessaire. Par son caractère particulièrement direct, l'application que vous venez de donner à la psychokinésie était assez inhabituelle... mais il n'empêche que c'était un acte politique.

— J'ai toujours eu le sentiment qu'il était mauvais d'utiliser mon pouvoir sur les gens.

— Mais maintenant...

— Maintenant, fit Kongrosian, la situation est différente. Je suis prisonnier ; tout le monde est contre moi. Vous, vous êtes contre moi, par exemple. Il faudra peut-être que je m'en serve contre vous.

— Je vous en prie, évitez-le. (Pembroke eut un sourire forcé.) Je ne suis qu'un employé du gouvernement qui fait son travail.

— Vous êtes beaucoup plus que cela. J'aimerais bien savoir comment je vais utiliser mon pouvoir contre Nicole.

Il ne pouvait s'imaginer agissant de la sorte ; il ressentait trop de crainte devant elle. Trop de respect.

— Pourquoi ne pas attendre la suite des événements, fit Pembroke.

— Je trouve particulièrement étrange que, vous preniez la peine d'utiliser l'équipement von Lessinger uniquement pour avoir des renseignements sur moi. Après tout, je suis une métaphore de l'inutile, un rebut de l'humanité. Un anormal qui n'aurait jamais dû naître.

— C'est votre maladie qui vous fait parler. Et au plus profond de vous-même vous le savez bien.

— Mais vous devez admettre, s'entêta Kongrosian, qu'il est inhabituel d'utiliser la machine von Lessinger comme vous l'avez fait. Quelle est votre motivation ? (Votre motivation *réelle*, pensa-t-il.)

— Ma tâche est de protéger Nicole. Puisqu'il est évident que vous allez accomplir à son encontre...

— Je crois que vous mentez, l'interrompit Kongrosian. Je ne pourrais jamais faire cela. Surtout à Nicole.

Wilder Pembroke haussa les sourcils. Puis il se tourna et appuya sur le bouton d'appel de l'ascenseur pour aller faire un petit voyage souterrain à la recherche du psychochimiste de l'A.G. Chemie.

— Qu'essayez-vous de faire ? demanda Kongrosian.

Il soupçonnait par principe tous les gens de la P.N., il l'avait toujours fait et le ferait toujours, surtout depuis que la P.N. était apparue dans la jungle à ferraille et s'était emparée de lui. Cet individu suscitait en lui encore plus de doute et d'hostilité, bien qu'il ne comprît pas exactement pourquoi.

— Je ne fais que mon travail, répéta Pembroke.

Et, pour des raisons que sa conscience ignorait, Kongrosian refusa encore de le croire.

— Comment pensez-vous pouvoir guérir ? lui demanda Pembroke tandis que s'ouvraient les portes de l'ascenseur. Puisque vous avez supprimé ce chimiste...

Il pénétra dans la cabine de l'ascenseur et fit signe à Kongrosian de le rejoindre.

— J'ai mon propre docteur. Egon Superb ; il peut encore me guérir.

— Est-ce que vous voulez le voir ? Ça peut se faire.

— Oui ! lâcha Kongrosian impatiemment. Dès que possible. C'est la seule personne dans l'univers à ne pas être contre moi.

— Je pourrais vous emmener moi-même à son cabinet, dit Pembroke, une expression songeuse sur son visage aplati et dur. Si je trouvais que c'est une bonne idée... et je ne suis pas sûr que ce soit le cas, à ce stade.

— Si vous ne m'y emmenez pas, de toute ma puissance, je vous soulèverai et vous jetterai dans le Potomac.

Pembroke haussa les épaules.

— Vous le pourriez, sans aucun doute. Mais d'après nos prévisions, c'est peu probable. Je prends le risque.

— Je ne crois pas que le principe de von Lessinger nous prenne correctement en considération, nous autres psis, fit Kongrosian avec irritation en entrant dans l'ascenseur. Du moins je l'ai entendu dire. Nous agissons en facteurs indépendants.

Pembroke était un homme avec lequel il était difficile de s'entendre, un homme fort qu'il n'appréciait absolument pas. Et auquel il ne faisait pas confiance.

Peut-être est-ce simplement cette mentalité policière, spécula-t-il durant la descente.

Ou peut-être y a-t-il plus que cela.

« Nicole, songea-t-il. Tu sais très bien que je ne pourrais te faire de mal ; c'est entièrement hors de question – mon univers tout entier s'écroulerait. Ce serait comme de blesser ma propre mère ou ma sœur, quelqu'un de sacré. *Il faut que je contrôle mon pouvoir*, se rendit-il compte. Je t'en prie, mon dieu, aide-

moi à contrôler mon talent psychokinétique quand je serai près de Nicole. D'accord ? »

Durant la descente de l'ascenseur, avec toute sa foi il attendit une réponse.

Il fut brusquement interrompu dans ses pensées par Pembroke.

— Au fait, et votre odeur ? Elle a l'air d'avoir disparu.

— Disparu ! (Ce qu'impliquait la remarque du chef de la P.N. le frappa brusquement.) Vous voulez dire que vous pouviez sentir mon odeur corporelle phobique ? Mais c'est impossible ! Elle ne pouvait pas... (Il cessa de parler tant il était confondu.) Et maintenant vous dites qu'elle a disparu.

Il ne comprenait plus. Pembroke lui jeta un coup d'œil.

— Je l'aurais sûrement remarquée en étant enfermé avec vous dans cet ascenseur. Bien sûr, il se peut qu'elle revienne. Je serai heureux de vous en faire part si cela se produit.

— Merci, fit Kongrosian.

Il pensa : Ce type est en train de me dominer. Constamment. C'est un psychologue émérite... ou bien est-ce parce que, selon sa propre définition, c'est un stratège politique émérite ?

— Une cigarette ? Pembroke tendit son paquet.

Horrifié, Kongrosian fit un bond en arrière.

— Non ! C'est illégal... Trop dangereux. Je n'oserais pas en fumer une.

— Toujours ce danger, dit Pembroke en allumant sa cigarette. Exact ? Un monde sans cesse périlleux où l'on se doit perpétuellement à la prudence. Ce dont vous avez besoin, Kongrosian, c'est d'un garde du corps. D'une section d'hommes de la P.N. soigneusement choisis, rigoureusement entraînés, qui soient avec vous tout le temps. (Il ajouta :) Autrement...

— Autrement, vous croyez qu'il ne me reste pas une chance.

Pembroke acquiesça.

— À peu près, Kongrosian. Et c'est en me fondant sur l'utilisation que j'ai faite de l'appareil von Lessinger que je dis cela.

Ils continuèrent leur descente dans le silence.

L'ascenseur s'arrêta. Les portes glissèrent. Ils se trouvaient au sous-sol de la Maison Blanche. Kongrosian et Pembroke sortirent dans le couloir...

Un homme que tous deux reconnaissent les y attendait.

— Je veux que vous m'écoutez, Kongrosian, dit Bertold Goltz au pianiste.

En une fraction de seconde, le chef de la P.N. avait sorti son pistolet. Il visa et tira.

Mais Goltz avait disparu.

Un morceau de papier se trouvait sur le sol là où s'était tenu Goltz. C'était lui qui l'avait lâché. Kongrosian se baissa et le ramassa.

— Ne touchez pas à ça ! lança Pembroke.

C'était trop tard. Kongrosian l'avait en main, le dépliait.

Il disait : *Pembroke vous mène à la mort.*

— Intéressant, fit Kongrosian.

Il passa le bout de papier au policier ; Pembroke rentra son pistolet, prit la note et l'examina soigneusement, le visage tordu par la colère. Derrière eux, Goltz déclara :

— Il y a des mois que Pembroke attend votre emprisonnement à la Maison Blanche. Maintenant il ne lui reste plus de temps à perdre.

Pembroke virevolta, saisit son pistolet, le sortit et fit feu. Une nouvelle fois, Goltz eut un sourire amer et méprisant, puis disparut. « Vous ne l'aurez jamais, réalisa Kongrosian. Tant qu'il disposera de l'équipement von Lessinger.

Plus de temps à perdre pour quoi ? se demanda-t-il. Que va-t-il se passer ? Goltz semblait le savoir, et probablement Pembroke le savait-il aussi ; ils disposaient du même matériel. Comment suis-je mis en cause ? songea-t-il.

« Oui, moi... et mon pouvoir que j'ai juré de contrôler. Cela signifie-t-il que je vais l'utiliser ? »

Il ne pouvait pas deviner que c'était précisément la réponse à sa question. Et il ne pourrait probablement pas y faire grand-chose.

*

* *

Nat Flieger entendait des enfants qui jouaient à l'extérieur de la maison. Ils entonnaient un rythme de chant funéraire qui ne lui était pas familier. Et la musique était sa vie depuis toujours. Il avait beau faire des efforts, il ne pouvait distinguer les paroles ; elles étaient bizarrement brouillées, liées.

— Vous permettez que je regarde ? demanda-t-il à Beth Kongrosian en se levant de son fauteuil en rotin qui émit un craquement de soulagement.

Beth Kongrosian pâlit et lâcha :

— Je... préférerais que vous ne regardiez pas les enfants, s'il vous plaît. *Je vous en prie !*

— Nous appartenons à une compagnie d'enregistrement, madame Kongrosian, fit doucement Nat. Tout, je dis bien tout, ce qui se rapporte à la musique nous intéresse.

Il lui était absolument impossible de se retenir d'aller regarder par la fenêtre ; cet instinct, qu'il fût bon ou mauvais, se trouvait dans son sang : il venait avant la politesse ou la gentillesse, avant toute autre chose. Il scruta l'extérieur et les vit assis en cercle. C'étaient tous des bûch'rons. Il se demanda lequel était Plautus Kongrosian. À ses yeux, ils se ressemblaient tous. Peut-être le petit garçon sur le côté en short jaune et en tee-shirt. Nat fit signe à Molly et à Jim ; ils le rejoignirent à la fenêtre.

« Cinq enfants néanderthaliens, pensa Nat. Transportés dans le temps ; une séquence du passé arrachée puis recollée ici, à notre époque, dans le présent, pour que l'E.M.E. puisse l'entendre et l'enregistrer. Je me demande quelle jaquette notre département illustration va donner à cet album. » Il ferma les yeux en s'efforçant d'effacer de son esprit la scène qui se jouait à l'extérieur.

« Mais nous allons agir, ça je le sais. Parce qu'on est venus ici pour obtenir quelque chose ; on ne peut pas – ou du moins on ne veut pas – revenir les mains vides. Et... *tout ceci est important*. Il faut régler ça en professionnels. Peut-être est-ce plus important que Richard Kongrosian, tout talentueux qu'il soit. Et on ne peut se permettre le luxe de tenir compte de notre délicate sensibilité. »

— Jim, dit-il aussitôt. Sors l'Ampek-Fa2. Tout de suite. Avant qu'ils ne s'arrêtent.

Beth Kongrosian déclara :

— Je ne vous laisserai pas les enregistrer.

— On le fera quand même, lui répondit Nat. On a l'habitude des enregistrements pirates impromptus. C'est passé à plusieurs reprises devant les tribunaux des U.S.E.A. et la maison d'enregistrement a toujours gagné.

Il suivit Jim Planck pour l'aider à assembler le matériel.

— Monsieur Flieger, avez-vous compris ce qu'ils sont ? lui lança Mme Kongrosian.

— Oui.

Et il poursuivit son chemin. L'Ampek-Fa2 fut promptement installé ; l'organisme palpait sur un rythme somnolent et faisait onduler ses pseudopodes comme s'il avait faim. Le climat humide semblait l'avoir peu affecté ; il n'était qu'en état de torpeur.

Beth Kongrosian apparut à leurs côtés, calme, le visage marquant sa détermination, et elle leur dit d'une voix basse :

— Écoutez-moi, s'il vous plaît. La nuit, en fait surtout cette nuit, ils se réunissent. Les adultes. Dans leur salle, pas loin d'ici, près de la route en roches rouges qu'ils empruntent tous ; elle appartient à leur organisation. Ils ne feront que danser et chanter. C'est exactement ce que vous désirez. Bien mieux que ce que vous offrent ces gosses. Alors, s'il vous plaît : attendez ce soir pour enregistrer.

— On aura les deux, dit Nat.

Et il fit signe à Jim d'apporter l'Ampek-Fa2 près du cercle d'enfants.

— Je vous offre l'hospitalité pour la nuit, à la maison, dit Beth Kongrosian en s'empressant auprès de lui. Très tard, à environ 2 heures du matin, ils chantent merveilleusement. C'est dur de comprendre les paroles, mais... (Elle lui saisit le bras.) Richard et moi avons essayé d'en éloigner notre fils. Les enfants, si jeunes, ne prennent pas vraiment part à la chose ; ce n'est pas authentique, avec eux. Quand vous entendrez les adultes... (Elle s'interrompit et finit lamentablement :) Alors vous verrez ce que je veux dire.

Molly dit à Nat :

— Attendons.

Nat, hésitant, se tourna vers Jim Planck. Jim hocha la tête.

— D'accord, dit Nat à Mme Kongrosian. Si vous nous amenez jusqu'à la salle où ils se réunissent, et faites en sorte que nous puissions y pénétrer.

— Oui. C'est d'accord. Merci, monsieur Flieger.

Je me sens coupable, se dit Nat. Mais, à voix haute :

— D'accord. Et vous... (Son sentiment de culpabilité envahit alors tout son être.) Et puis, non, vous n'avez pas à nous offrir l'hospitalité. Nous irons à Jenner.

— Je voudrais que vous restiez, dit Beth Kongrosian. Je suis tellement seule ; j'ai besoin de compagnie quand Richard n'est pas là. Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est que d'avoir des gens de... de l'extérieur qui viennent ici de temps en temps.

Les enfants remarquèrent les adultes et s'interrompirent brusquement, intimidés ; ils considérèrent Nat, Jim et Molly avec de grands yeux. On n'aurait rien pu faire, de toute façon, songea Nat. Il n'avait donc rien perdu dans ce marché.

— Est-ce que ça vous fait peur ? lui demanda Beth Kongrosian.

Il haussa les épaules. Non. Pas vraiment.

— Le gouvernement est au courant, dit-elle. Des tas d'ethnologues et dieu sait quoi d'autre sont venus ici faire des enquêtes. Ils disent tous que ça prouve une chose : à l'époque préhistorique, avant l'apparition de l'homme de Cro-Magnon...

Elle s'arrêta, désemparée.

— Les races se sont mêlées, acheva Nat à sa place. Comme l'indiquent les squelettes découverts en Israël.

— Oui. (Elle hochla la tête.) Peut-être est-ce le cas de toutes les prétendues races secondaires. Ces races qui n'ont pas survécu. Elles ont été absorbées par *l'Homo Sapiens*.

— J'avancerais autre chose, dit Nat. Il me semblerait plutôt que les prétendues races secondaires furent des mutations qui ont existé pendant quelque temps et qui ont ensuite disparu parce qu'elles ne s'adaptaien pas aussi bien. Peut-être y avait-il des problèmes de radiations à cette époque.

— Je ne suis pas d'accord, dit Beth Kongrosian. Et les travaux réalisés grâce à l'équipement von Lessinger tendent à me donner raison. Suivant votre théorie, ce ne seraient que des... accidents. Moi, je crois que ce sont des races véritables... Je pense qu'elles ont évolué séparément à partir du primate originel, le Proconsul. Et elles se sont ensuite mélangées quand l'*Homo Sapiens* a immigré sur leurs terrains de chasse.

Molly demanda :

— Pourrais-je avoir encore une tasse de café ? J'ai froid. Elle frissonna. C'est cet air humide qui me fiche par terre.

— Retournons à la maison, fit Beth Kongrosian. Oui, vous n'êtes pas habituée à ce climat ; je comprends. Je me rappelle quand on est arrivés ici.

— Plautus n'est pas né ici, fit Nat.

— Non. (Elle opina.) Nous sommes venus ici à cause de lui.

— Est-ce que le gouvernement ne se serait pas occupé de lui ? demanda Nat. Il y a des écoles spéciales pour survivants aux radiations.

Il évita d'utiliser le terme exact ; c'aurait dû être *accidentés* par les radiations.

— Nous avons pensé qu'il serait plus heureux ici. La plupart d'entre eux – les bûch'rons comme ils s'appellent eux-mêmes – se trouvent ici. Ils sont arrivés de toutes les parties du monde durant les deux dernières décades.

Tous quatre rentrèrent dans la maison chaude et sèche.

— C'est un joli petit garçon, fit Molly. Très mignon et il a l'air très doux en dépit...

Elle ne put continuer.

— La mâchoire et la démarche traînante n'ont pas encore fait leur apparition, dit Mme Kongrosian sur un ton détaché. Elles ne s'installeront qu'aux environs de la treizième année.

Dans la cuisine, elle se mit à faire chauffer l'eau du café.

« Étrange, ce que nous allons ramener de ce voyage, se dit Nat Flieger. Si différent de ce que nous en attendions, Léo et moi. »

Je me demande si ça se vendra bien, songea-t-il.

*

* *

La voix douce et pure d'Amanda Connors arriva par l'intercom et fit sursauter le Dr Egon Superb qui était en train d'examiner son emploi du temps du lendemain. « Quelqu'un désire vous voir, docteur. Un M. Wilder Pembroke. »

Wilder Pembroke ! Le Dr Superb s'assit, rigide, et reposa soigneusement son agenda. Que lui voulait le représentant de la P.N., cette fois-ci ? Il ressentit immédiatement une méfiance instinctive et annonça dans l'intercom : « Un moment, s'il vous plaît. » « *Est-ce qu'il vient enfin me faire fermer boutique ?* » se demanda-t-il. Je dois alors avoir vu le client en question sans m'en rendre compte. Celui qui est ma raison d'exister ; celui que je dois mal soigner. Celui qui sera pour moi un échec. (Des gouttes de sueur apparaissent sur son front tandis qu'il pensait :) Ainsi ma carrière, comme celle de tous les psychanalystes des U.S.E.A., est terminée. Que vais-je faire, maintenant ? Certains de ses collègues s'étaient enfuis en pays communistes, mais ils ne s'y trouvaient sans doute pas mieux. D'autres avaient émigré sur la Lune et sur Mars. Et quelques-uns – en quantité étonnante – avaient demandé du travail à l'A.G. Chemie, l'organisation qui était à l'origine des mesures prises à leur encontre. »

Il était trop jeune pour prendre sa retraite et trop âgé pour apprendre un autre métier. Il pensa amèrement : « Je ne peux donc rien faire. Je ne peux pas continuer et je ne peux pas abandonner ; c'est un véritable paradoxe, un *double-bind*⁵ comme ceux dans lesquels s'enferment sans cesse mes malades. » Il éprouvait maintenant plus de compassion pour eux et le gâchis qu'ils avaient fait de *leur* vie.

Il s'adressa à Amanda : « Faites entrer le commissaire Pembroke. »

⁵ Terme employé à propos des schizophrènes par l'École de Palo Alto et qui décrit le malade pris entre les exigences contradictoires de sa mère (N.d.T.)

Le policier au regard dur mais à la parole calme, portant comme la première fois des vêtements de ville ordinaires, entra lentement dans le bureau et s'assit face au Dr Superb.

— C'est une belle fille que vous avez là, dit-il en s'humectant les lèvres. Je me demande ce qu'il adviendra d'elle. Il est possible...

— Que voulez-vous ?

— Une réponse. À une question. (Pembroke se pencha en arrière, sortit un étui à cigarettes en or, antiquité du siècle précédent, et alluma une cigarette avec son briquet, encore une antiquité. Il lâcha de la fumée, se mit à l'aise, croisa les jambes. Et il déclara :) Votre malade Richard Kongrosian a découvert qu'il peut se défendre.

— Contre qui ?

— Contre ses oppresseurs. Nous, bien sûr. Tous ceux qui sont près de lui, en fait. Voici ce que je voudrais savoir. Je désire travailler avec Richard Kongrosian, mais il me faut me protéger de lui. Franchement, j'en ai peur, à ce stade, plus peur que de quiconque au monde, docteur. Et je sais pourquoi : j'ai utilisé l'équipement von Lessinger, je sais exactement de quoi je veux parler. *Quelle est la clé de son esprit ?* Comment puis-je faire en sorte que Kongrosian soit... (Pembroke chercha ses mots ; avec force gestes, il continua :) digne de confiance. Vous comprenez. Il est évident que je ne veux pas me retrouver soulevé et envoyé six pieds sous terre un beau matin où nous aurons eu une petite querelle sans importance.

Son visage était pâle et il se tenait figé sur son siège. Après un instant de silence, le Dr Superb répondit :

— Maintenant je sais quel est le malade que j'attendais. Vous avez menti quant à mon échec. Je ne suis pas censé échouer. En fait, il est vital que je sois là. Et le client a toute sa santé mentale.

Pembroke le fixa intensément mais se tint coi.

— *Vous êtes le client.* Et vous le saviez parfaitement, depuis le début. À cause de vous, j'ai été induit en erreur.

Au bout d'un instant, Pembroke hocha la tête.

— Et il ne s'agit pas d'une question officielle, continua Superb. C'est un arrangement à vous. Ça n'a rien à voir avec Nicole. (Du moins, pas directement, pensa-t-il.)

— Soyez prudent, dit Pembroke.

Il sortit son pistolet et le posa sur ses genoux, mais sa main resta à proximité.

— Je ne peux pas vous dire comment contrôler Kongrosian. Je ne peux le contrôler moi-même ; vous l'avez bien vu.

— Mais vous êtes sans doute la seule personne à savoir si je peux y arriver ; vous le connaissez assez bien.

Il fixa Superb sans ciller. Attendant.

— Il vous faudrait me dire ce que vous avez l'intention de lui proposer.

Pembroke prit son pistolet et le pointa directement sur le Dr Superb.

— Dites-moi ce qu'il ressent envers Nicole.

— Pour lui, c'est l'image de la *Magna Mater*. De même que pour nous tous.

— « *Magna Mater*. » (Pembroke se pencha en avant, intrigué.) Qu'est-ce que c'est ?

— La grande mère primordiale.

— Donc, en d'autres termes, il l'idolâtre. À ses yeux, c'est une sorte de déesse immortelle. Comment réagirait-il... (Pembroke hésita.) Supposons que Kongrosian devienne d'un seul coup un *Ge*, un vrai *Ge*, qui connaît l'un des secrets les mieux gardés par le gouvernement. Que Nicole est morte il y a des années et que la soi-disant « Nicole » actuelle est une actrice. Une fille nommée Kate Rupert.

Les oreilles de Superb bourdonnaient. Il étudia Pembroke et comprit une chose, en ressentit tout d'un coup la réalité inéluctable. À la fin de la conversation, Pembroke le tuerait.

— Parce que, continua Pembroke, c'est la vérité. (Il remit son pistolet dans son étui, puis :) *Cesserait-il alors de la craindre ? Pourrait-il... coopérer ?*

Au bout d'un moment, Superb répondit :

— Oui. Il coopérerait. Sans aucun doute.

Pembroke se détendit visiblement. Il cessa de trembler et un peu de couleur revint sur son visage maigre et aplati.

— Bien. J'espère que vous me dites la vérité, docteur, sinon je reviendrai, quoi qu'il arrive, et je vous détruirai. (Il se leva brutalement.) Au revoir.

— Est-ce que... je suis au chômage ? demanda Superb.

— Bien sûr. Pourquoi ? (Pembroke sourit, très sûr de lui.) À quoi pouvez-vous bien servir ? Vous le savez bien, docteur. Votre heure est passée. Un joli jeu de mots parce que...

— Supposons que je répète ce que vous venez de me dire.

— Oh, je vous en prie, faites donc. Cela me facilitera le travail. Vous voyez, docteur, j'ai l'intention de révéler ce Geheimnis aux *Bes*. Et, simultanément, les Karp u. Sohnen Werke révéleront l'autre.

— Quel autre ?

— Il vous faudra attendre que Anton et Félix Karp se sentent prêts. (Il ouvrit la porte du bureau.) Je vous reverrai bientôt, docteur. Merci de votre aide.

La porte se referma derrière lui.

« Je viens d'apprendre le plus important des secrets d'État, comprit le Dr Superb. Je me trouve maintenant sur le plus haut échelon de la société *Ge*.

« Et ça n'a aucune importance. Parce que je ne pense en aucune façon utiliser ce renseignement pour sauvegarder ma carrière. Et c'est là tout ce qui compte. En ce qui me concerne. Ma carrière et rien d'autre. Bon dieu, *rien* ! »

Il ressentait une haine envahissante, sauvage, brutale, envers Pembroke. « Si je le pouvais, se dit-il, je le tuerais. Tout de suite. Le suivre... »

— Docteur, fit la voix d'Amanda dans l'intercom. M. Pembroke dit que nous devons fermer. Est-ce vrai ? Je croyais qu'on allait vous laisser continuer quelque temps.

— C'est exact, admit Superb. C'est fini. Vous feriez bien d'avertir mes malades, tous ceux avec qui j'avais un rendez-vous, et de les mettre au courant.

— Oui, docteur.

Prête à pleurer, Amanda raccrocha.

« Que le diable l'emporte, celui-là ! se dit Superb. Et il n'y a rien à y faire. Rien du tout. »

L'intercom s'alluma de nouveau et Amanda parla sur un ton hésitant :

— Et il a dit autre chose. Je ne voulais pas en parler – mais c'est à mon sujet. Je savais que ça vous mettrait en colère.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il a dit... que peut-être il pourrait m'utiliser. Il n'a pas dit de quelle manière, mais j'ai bien eu l'impression... (Elle se tut un instant.) J'ai eu l'impression que j'allais être malade, finit-elle. Comme jamais ça ne m'était arrivé. Quelle que soit la personne qui m'ait parlé ou qui m'ait regardé. Quoi qu'on m'ait dit. Là... c'était différent.

Superb se leva et ouvrit la porte de son bureau. Pembroke était parti, naturellement ; il ne vit qu'Amanda Connors en train de se tamponner les yeux avec un mouchoir en papier. Superb marcha jusqu'à la porte d'entrée de l'immeuble, l'ouvrit et descendit l'escalier.

Il ouvrit la malle de sa roue garée à proximité et en sortit le levier de son cric. Il s'avança sur le trottoir, le levier à la main. La pièce en acier était froide et glissante dans sa main tandis qu'il recherchait le commissaire Pembroke.

Au loin, il aperçut une petite silhouette. La perspective, se rendit compte Superb. Elle le rapetisse. Mais il n'est pas petit. Le Dr Superb s'avança vers le chef de la P.N., le levier brandi.

La silhouette de Pembroke grossit.

Pembroke ne faisait pas attention à lui ; il ne voyait pas Superb arriver. Immobile à côté de tout un groupe de passants arrêtés, Pembroke fixait les titres affichés par une machine à journaux ambulante.

Les titres étaient énormes, sinistres, noirs. En approchant, le Dr Superb les vit et en distingua les mots. Il ralentit, abaissa son arme et finit par s'arrêter comme les autres.

— Karp révèle un énorme secret d'État ! cria la machine à journaux à tous ceux qui pouvaient l'entendre. Der Alte n'est qu'un simulacre ! On en construit déjà un autre !

La machine s'éloigna, en quête d'autres clients. Ici, les gens n'achetaient rien. Ils étaient comme des statues de sel. Le Dr Superb se perdait dans un rêve ; il ferma les yeux et pensa : « J'ai des difficultés à croire ça. De terribles difficultés. »

— Un employé de Karp vole tous les plans du nouveau der Alte ! lança la machine à journaux qui se trouvait alors à un pâté de maisons de là. Il révèle les plans !

« Toutes ces années, songea le Dr Superb. Nous avons adoré un mannequin. Un être inerte et sans vie. »

Il ouvrit les yeux et aperçut Wilder Pembroke, penché de façon grotesque tandis qu'il s'efforçait de percevoir le vacarme déclinant de la machine à journaux qui s'éloignait. Pembroke ébaucha quelques pas à sa suite, comme si elle l'hypnotisait.

En s'éloignant, Pembroke rétrécit de nouveau. Il faut que je le suive, pensa le Dr Superb. Que je le rende à sa taille, que je le ramène à la réalité pour lui faire ce que je dois lui faire. Le levier devenait de plus en plus glissant, si trempé qu'il pouvait à peine le tenir.

— Pembroke ! lança-t-il.

La silhouette s'arrêta et sourit d'un air morose.

— Maintenant, vous les connaissez tous les deux. Vous êtes informé de façon unique, Superb. (Pembroke revint vers lui.) J'ai un conseil à vous donner. Je suggère que vous appeler une machine reporter et lui donnez votre renseignement. Est-ce que vous avez peur de le faire ?

Superb parvint à dire :

— C'est... trop d'un seul coup. Il faut que je réfléchisse.

Troublé, il écouta le bavardage de la machine à journaux dont la voix était encore audible.

— Mais vous parlerez, dit Pembroke. (Finalement, toujours souriant, il sortit son pistolet et le pointa sur la tempe de Superb.) Je vous l'ordonne, docteur. (Il s'avança lentement jusqu'au Dr Superb.) Il n'y a plus de temps à perdre, maintenant, parce que Karp u. Sohnen sont passés à l'action. C'est le moment, docteur, l'Augenblick⁶, comme disent nos amis allemands. Vous n'êtes pas d'accord ?

— Je vais appeler... une machine reporter.

— Neitez pas votre source, docteur. Je crois que je vais revenir avec vous. (Pembroke pressa le Dr Superb vers l'escalier du bâtiment dont ils montèrent les marches jusqu'à la porte du

⁶ L'« Instant », la minute de vérité.

cabinet de consultation.) Dites simplement qu'un de vos patients, un *Ge*, vous l'a révélé sous le sceau du secret professionnel, mais que vous trouvez que c'est trop important pour ne pas être divulgué.

— Très bien, dit Superb en hochant la tête.

— Et ne vous inquiétez pas de l'effet psychologique sur la nation, fit Pembroke. Sur la masse des *Bes*. Je crois qu'ils seront capables de tenir le coup, une fois passé le choc initial. Il y aura une réaction, naturellement ; je m'attends à ce que ça démolisse le système gouvernemental. Êtes-vous d'accord avec moi ? Je veux dire par là qu'il n'y aura plus de der Alte, plus de fausse « Nicole » et plus de division entre *Ge* et *Be*. Parce qu'on sera tous des *Ges*. Exact ?

— Oui, fit Superb en traversant le petit bureau où se trouvait Amanda Conners qui les regarda passer bouche bée.

Pembroke murmura comme en aparté :

— La seule chose qui m'inquiète, c'est la réaction de Bertold Goltz. Tout le reste m'a l'air d'être en ordre, mais c'est là l'unique facteur que je ne puisse prévoir avec exactitude.

Superb s'arrêta et se tourna vers Amanda.

— Veuillez appeler la machine reporter du *New York Times*, s'il vous plaît.

Amanda, tout engourdie, prit le téléphone et compta le numéro.

*

* *

Le visage cireux, Maury Frauenzimmer déglutit bruyamment, posa le journal et grogna à l'adresse de Chic :

— Sais-tu qui de nous a provoqué la fuite ?

— Je...

— C'est ton frère Vince. Que tu as fait venir de chez Karp. Eh bien, maintenant on est lessivés. Vince travaillait pour Karp ; ils ne l'ont jamais mis à la porte : c'est eux qui l'ont envoyé ici. (Maury fit une boulette du journal.) Grand dieu, si seulement tu avais émigré. Si tu étais parti, il ne serait jamais parvenu à entrer ici ; je ne l'aurais jamais engagé sans ton accord. (Il leva

des yeux remplis de panique pour fixer Chic.) *Pourquoi ne t'ai-je pas laissé partir ?*

À l'extérieur de l'usine de Frauenzimmer et Associés, une machine à journaux criait : « ... secret gouvernemental ! Der Alte est un simulacre ! On en construit un autre ! » Elle recommençait sans cesse, obéissant aux ordres de ses circuits centraux.

— Détruis-la, croassa Maury à Chic. Cette... machine, là-dehors. Qu'elle parte, nom de dieu !

Chic répondit, la voix pâteuse :

— Elle ne s'en ira pas. J'ai essayé. Dès que je l'ai entendue.

Tous deux se tenaient face à face, employé et patron, et ni l'un ni l'autre ne parvenait à parler. De toute façon, il n'y avait rien à dire. C'était la fin de leur usine.

Et peut-être de leur vie.

— Les parkings de Luke le Toqué, fit Maury. Les jungles à ferraille. Le gouvernement les a toutes fermées, non ?

— Pourquoi ? demanda Chic.

— Parce que je veux émigrer. Il faut que je parte d'ici. Et toi aussi.

— Elles sont fermées, confirma Chic en hochant la tête.

— Tu sais de quoi nous sommes les témoins ? fit Maury. D'un coup d'État. C'est un complot organisé contre le gouvernement des U.S.E.A. par quelqu'un ou quelques-uns. Et ce sont des gens appartenant au système, pas des étrangers comme Goltz. Ils travaillent de concert avec les cartels, avec Karp, qui est le plus gros. Ils ont beaucoup de puissance. Ce n'est pas un combat de rues. Pas une vulgaire bagarre. (Il épongea de son mouchoir son visage rouge et trempé de sueur.) Je me sens mal. Bon dieu, on est dedans, nous aussi, maintenant ; les gars de la P.N. seront ici d'un instant à l'autre.

— Mais ils doivent savoir qu'on n'avait pas l'intention de...

— Ils ne savent *rien*. Ils vont arrêter tout le monde. Du haut en bas de l'échelle.

Au loin, une sirène retentit. Maury écoutait en ouvrant de grands yeux.

14

Dès qu'elle eut compris la situation, Nicole Thibodeaux donna l'ordre que le Reichsmarschall Hermann Goering soit tué.

C'était nécessaire. Il était bien possible que la clique révolutionnaire fût en relation avec lui ; en tout cas elle ne pouvait en prendre le risque. Trop de choses en dépendaient.

Dans une cour secrète de la Maison Blanche, une section de soldats de la base militaire la plus proche s'acquitta de cette tâche ; elle écouta le son faible, presque inaudible des fusils laser à haute puissance en songeant que ceci – la mort de cet homme – prouvait le peu de pouvoir qu'il possédait dans le III^e Reich. Car sa mort ne provoqua aucune altération à son époque ; l'événement ne produisit pas même une ondulation dans la trame temporelle. C'était un commentaire sur la structure gouvernementale de l'Allemagne nazie.

Elle appela ensuite le chef de la P.N., Wilder Pembroke.

— Je veux un rapport sur le soutien exact que reçoivent les Karp, l'informa-t-elle. En plus de leurs propres ressources. Il est évident qu'ils n'auraient pas agi de la sorte s'ils n'avaient su pouvoir compter sur des alliés. (Elle jeta un regard ferme, parfaitement calculé, sur le haut fonctionnaire de la P.N.) Quelle est la position de la Police nationale ?

Wilder Pembroke répondit calmement :

— Nous sommes prêts à nous occuper des comploteurs. (Il n'avait pas l'air troublé ; en fait, songea-t-elle, il était encore plus calme que de coutume.) D'ailleurs, nous avons déjà commencé à les ramasser. Employés et directeurs de chez Karp et le personnel de Frauenzimmer. Et quiconque a été impliqué ; on est en train d'agir en conséquence avec l'aide de l'équipement von Lessinger.

— Pourquoi le principe de von Lessinger ne vous a-t-il pas permis de vous préparer à la catastrophe ? lui demanda sèchement Nicole.

— Il faut admettre que tout était prévisible. Mais seulement comme probabilité infime. Une sur un million, dans tous les avenirs possibles. Il ne nous est jamais venu à l'esprit...

— Vous venez de perdre votre emploi, fit Nicole. Envoyez-moi votre état-major. Je choisirai parmi celui-ci le nouveau chef de la police.

Pembroke s'empourpra, incrédule, et bégaya :

— Mais à chaque instant il existe une flopée de possibilités dangereuses, à un tel point que...

— Mais vous saviez que l'on m'attaquerait. Quand cette chose, cet animal martien, m'a mordue, cela aurait dû vous mettre en garde. À partir de cet instant vous auriez dû vous attendre à une attaque généralisée, parce que c'était un début.

— Est-ce que... nous devons nous emparer de Luke ?

— Vous ne pouvez pas vous emparer de Luke. Luke se trouve sur Mars. Ils se sont tous échappés, y compris les deux qui étaient venus ici. Luke est allé les récupérer. (Elle jeta le rapport à Pembroke.) De toute façon vous n'êtes plus le responsable.

Il y eut un silence crispant, désagréable.

— Quand cet être m'a mordue, dit Nicole, j'ai su que la situation allait se dégrader.

D'un certain côté, c'était une bonne chose qu'il l'eût mordue : ça l'avait mise sur ses gardes. Maintenant, elle ne pouvait être prise par surprise ; elle était prête et il se passerait pas mal de temps avant que quelque chose – ou quelqu'un – ne la mordît de nouveau. Métaphoriquement ou littéralement.

— Je vous en prie, madame Thibodeaux... commença Pembroke.

— Non, fit-elle. Ne gémisssez pas. Vous êtes mis à la porte. C'est tout.

« Il y a quelque chose en vous qui m'empêche d'avoir confiance, pensa-t-elle. Peut-être est-ce parce que vous avez laissé ce papoula m'atteindre. Ce fut le début de votre déclin, de votre chute professionnelle. Dès lors, j'ai douté de vous.

« Et, pensa-t-elle, ce fut presque la fin de ma carrière. »

La porte du bureau s'ouvrit et Richard Kongrosian apparut, rayonnant.

— Nicole, depuis que j'ai fait passer le psychochimiste de l'A.G. Chemie dans la buanderie, *je suis redevenu totalement visible*. C'est un miracle !

— Très bien, Richard. Mais nous tenons une conférence privée, en ce moment. Revenez plus tard.

Kongrosian remarqua alors Pembroke. L'expression de son visage se transforma aussitôt. De l'hostilité... elle se demanda pourquoi. De l'hostilité... et de la peur.

— Richard, dit-elle soudain. Que diriez-vous de devenir chef de la P.N. ? Cet homme... (Elle désigna Wilder Pembroke.) Je viens de le mettre à la porte.

— Vous plaisantez, dit Kongrosian.

— Oui, admit-elle. D'une certaine manière, du moins. Mais d'une autre non.

Elle avait besoin de lui, mais de quelle façon ? Comment pouvait-elle l'utiliser, lui et ses dons ? Pour l'instant elle n'en savait rien.

Pembroke déclara sèchement :

— Madame Thibodeaux, si vous changez d'avis...

— Jamais.

— En tout cas, fit Pembroke sur un ton étudié, mesuré, je serai heureux de reprendre mon emploi et de vous servir.

Sur ce, il quitta la pièce ; la porte se referma derrière lui. Kongrosian parla aussitôt :

— Il va faire quelque chose. Je ne sais quoi. Êtes-vous capable de dire qui fait preuve de loyauté envers vous, dans ces circonstances ? Personnellement, je n'ai pas confiance en lui ; je pense qu'il appartient au réseau mondial qui s'est conjuré contre moi. (Il ajouta à la hâte :) Et contre vous, également, naturellement. Ils en ont après vous aussi. N'est-ce pas exact ?

— Si, Richard.

Elle poussa un soupir. À l'extérieur de la Maison Blanche, elle entendit une machine à journaux qui débitait tous les détails sur Dieter Hogben. La machine connaissait toute l'histoire et l'exploitait à fond. Elle poussa encore un soupir. Maintenant, le conseil du gouvernement, silhouette imprécise et

sinistre qui observait chacun de ses actes, était sans aucun doute en éveil, sorti de sa léthargie. Elle se demanda quelle serait sa réaction. Il manifestait une grande sagesse ; mais ses membres étaient très âgés. Tels des serpents, ils étaient froids et silencieux, mais bien vivants. Très actifs et cependant toujours invisibles. Ils n'apparaissaient jamais à la télévision, *eux*, et n'organisaient jamais de visite guidée.

En cet instant, elle regrettait de ne pouvoir changer de place avec eux.

Elle se rendit compte d'un seul coup que quelque chose venait de se produire. La machine à journaux était en train de vendre quelque chose à son sujet. Pas à propos du futur der Alte, Dieter Hogben, mais d'un tout autre Geheimnis.

La machine caquetante – elle alla jusqu'à la fenêtre pour mieux l'entendre – déclarait que... Elle fit un effort pour l'entendre.

— Nicole est morte ! criait la machine. Il y a des années ! L'actrice Kate Rupert a pris sa place ! Tout l'appareil gouvernemental est une escroquerie...

Et la machine à journaux poursuivit son chemin. Elle ne pouvait plus l'entendre malgré ses efforts. Le visage ridé par l'incertitude et l'embarras, Richard Kongrosian lui demanda :

— De... de quoi s'agissait-il, Nicole ? Elle disait que vous étiez morte.

— Est-ce que j'ai l'air morte ? demanda-t-elle avec aigreur.

— Mais elle a dit qu'une actrice avait pris votre place. (Kongrosian, interloqué, l'observait, le visage incompréhensif, agité de tics.) Est-ce que vous n'êtes qu'une actrice, Nicole ? Un simulacre, comme der Alte ?

Il continuait de la fixer, l'air prêt à fondre en larmes de douleur et de surprise.

— Ce n'est qu'une histoire de journaux à sensation, assura Nicole fermement.

Elle se sentait néanmoins paralysée. Engourdie, sous l'effet d'une frayeur sombre, de caractère somatique. Tout était maintenant terminé ; un *Ge* haut placé, quelqu'un de plus familier avec la Maison Blanche que les Karp avait vendu la mèche de ce dernier des grands secrets.

Il n'y avait maintenant plus rien à cacher. Il n'y avait donc plus de distinction entre tous les *Bes* et les quelques *Ges*.

On frappa à la porte et Garth McRae, l'air morose, entra sans attendre de réponse. Il tenait un exemplaire du *New York Times*.

— Le psychanalyste Egon Superb a mis au courant une machine reporter, dit-il à Nicole. Comment il a pu apprendre ça, je n'en ai pas la moindre idée : il n'est pas tellement bien placé pour avoir sur vous des renseignements de première main ; il est évident que quelqu'un laura délibérément informé de la chose. (Il étudia le journal en remuant les lèvres.) Un malade. Un malade *Ge* s'est confié à lui et, pour des raisons que nous ignorons, il a appelé le journal.

— Je suppose que ça ne sert à rien de l'arrêter, maintenant, fit Nicole. J'aimerais découvrir qui se sert de lui ; c'est ça qui m'intéresse.

C'était sans doute un souhait désespéré, impossible à satisfaire. Egon Superb ne parlerait probablement pas ; il affirmerait qu'il s'agissait d'un secret professionnel, d'une information protégée par le sceau du secret. Il prétendrait ne pas vouloir compromettre son client.

— Même Bertold Goltz ne le savait pas, dit McRae. Quoiqu'il soit toujours en train de rôder par ici comme il lui plaît.

— Ce que nous pouvons nous attendre à voir exigé, ce sont des élections générales, fit Nicole.

Et ce ne serait pas elle qui serait élue après ces révélations. Elle se demanda si Epstein, l'Attorney Général, considérerait comme de son devoir d'engager une action contre elle. Elle pouvait compter sur l'armée, mais qu'en était-il de la Cour d'État ? Elle pouvait décider que la fausse Nicole ne détenait pas légalement le pouvoir. En fait, c'est peut-être ce que la Cour était en train de faire à cet instant précis.

Le conseil devait maintenant resurgir. Admettre en public que c'était lui et rien que lui qui tenait en main l'autorité gouvernementale.

Mais le conseil n'avait jamais été élu. C'était une entité entièrement paralégale.

Goltz pouvait déclarer avec raison qu'il avait autant le droit de gouverner que ce conseil.

Et même plus. Parce que Goltz et les Fils de Job bénéficiaient d'un soutien populaire.

Elle regrettait soudain de ne pas avoir appris grand-chose sur le conseil au cours des années. De ne pas savoir qui le composait, à quoi ressemblaient ses membres et quel était leur but. En fait, elle ne l'avait jamais vu réuni ; les contacts avaient toujours été indirects.

— Je crois, dit-elle à Garth McRae, que je ferais mieux d'apparaître devant les caméras et de m'adresser à la nation.

Peut-être que la puissance de sa présence, le bon vieux pouvoir magique de son image, l'emporterait. Ils croyaient en elle, grâce à des décades de conditionnement. Le fouet et la carotte, sanctifiés par la tradition, fonctionneraient sans doute une nouvelle fois, du moins dans certaines limites.

« Ils me croiront, décida-t-elle, s'ils *veulent* me croire. » En dépit de la nouvelle colportée par les machines à journaux. Ces représentants froids et impersonnels de la « vérité », de la réalité absolue, démunie de toute subjectivité humaine.

— Je vais essayer, dit-elle à Garth McRae.

Richard Kongrosian n'avait pas cessé de l'observer avec de grands yeux durant cette conversation. Il semblait incapable de détacher son regard de Nicole. Il l'implora alors d'une voix rauque :

— Je n'y crois pas, Nicole. *Vous êtes réelle, n'est-ce pas ?* Je vous vois, donc vous devez être réelle !

Il la contemplait d'un air hébété.

— Je suis réelle, lui dit-elle, et elle se sentit triste.

Des tas de gens se trouvaient dans la position de Kongrosian, essayant désespérément de conserver d'elle une image intacte. Et pourtant... cela suffirait-il ?

Combien de gens pouvaient comme Kongrosian rompre avec le principe de réalité ? Croire en quelque chose qu'ils savaient intellectuellement être une illusion ?

Peu de gens, après tout, étaient aussi malades que le pianiste.

Pour rester au pouvoir, il lui faudrait gouverner une nation de malades mentaux. Et l'idée ne lui plaisait guère.

La porte s'ouvrit et Janet Raimer apparut, petite, ridée, le visage sérieux.

— Nicole, s'il vous plaît, venez avec moi.

Sa voix était sèche et faible. Mais autoritaire. Nicole se leva. Le conseil désirait la voir. Comme de coutume, il passait par l'intermédiaire de Janet Raimer, son porte-parole.

— Très bien, fit Nicole. (Elle s'adressa à Richard Kongrosian et Garth McRae :) Je suis désolée ; vous m'excuserez... Garth, je veux que vous fassiez temporairement office de chef de la P.N. ; Wilder Pembroke a été renvoyé, un instant avant votre arrivée. J'ai confiance en vous.

Elle passa devant les deux hommes et suivit Janet Raimer hors du bureau, le long du couloir. Janet avançait rapidement et il lui fallait se presser pour ne pas se laisser distancer.

Agitant désespérément les bras, Kongrosian lui lança :

— Si vous n'existez pas, je vais redevenir invisible... ou même pire !

Elle poursuivit son chemin.

— J'ai peur de ce que je risque de faire ! cria Kongrosian. Je ne veux pas que ça se reproduise ! (Il fit quelques pas dans le couloir à sa poursuite.) Je vous en prie, aidez-moi ! Avant qu'il soit trop tard !

Il n'y avait rien qu'elle pût tenter. Elle ne jeta même pas un regard derrière elle.

Janet la mena à un ascenseur.

— Cette fois-ci, ils attendent au deuxième étage du sous-sol. Ils se sont réunis tous les neuf. En raison de la gravité de la situation, cette fois-ci ils vous parleront face à face.

L'ascenseur descendit lentement.

Elle sortit à la suite de Janet dans ce qui était au siècle précédent l'abri antiatomique de la Maison Blanche. Les lampes étaient allumées et elle vit six hommes et trois femmes assis à une longue table de chêne. Tous à part un lui étaient étrangers, visages ternes et inconnus. Mais au centre, elle distingua, incrédule, un homme qu'elle connaissait. D'après sa place, il avait l'air d'être le président du conseil. Et son comportement

était un peu plus imposant, un peu plus affirmé, que celui des autres.

Cet homme c'était Bertold Goltz.

— Vous, fit Nicole. Un homme qui pousse des hurlements dans les rues. Je n'aurais jamais imaginé ça.

Elle se sentait lasse et effrayée ; en hésitant, elle s'assit sur une chaise en bois face aux neuf membres du conseil.

Goltz la considéra d'un œil sévère.

— Mais vous saviez que j'avais accès à un équipement von Lessinger. Et tous ces appareillages constituent un monopole du gouvernement. J'avais donc obligatoirement un quelconque contact à un niveau très élevé. Bon, cela n'a plus d'importance, maintenant ; nous avons à discuter de questions plus urgentes.

Janet Raimer annonça :

— Je remonte.

— Merci, lui dit Goltz en hochant la tête. (Il s'adressa à Nicole sur un ton sinistre :) Vous êtes une jeune femme plutôt gaffeuse, Kate. Néanmoins, nous allons essayer d'agir avec ce dont nous disposons. L'appareil von Lessinger révèle très clairement un avenir possible où le commissaire Pembroke deviendrait dictateur absolu. Ce qui nous amène à conclure que Wilder Pembroke s'est allié aux Karp dans leur effort en vue de vous renverser. Je pense que vous devriez immédiatement le faire arrêter et exécuter.

— Il a perdu son poste, fit Nicole. Il n'y a pas plus de dix minutes, je l'ai relevé de ses fonctions.

— *Et vous l'avez laissé partir ?* demanda une femme membre du conseil.

— Oui, admit Nicole avec réticence.

— Il est donc probablement trop tard pour l'emprisonner, poursuivit Goltz. Continuons néanmoins. Nicole, vous agirez en premier lieu contre les deux cartels-monstres, Karp et l'A.G. Chemie. Anton et Félix Karp sont particulièrement dangereux ; nous avons prévu plusieurs avenirs possibles dans lesquels ils parviennent à vous éliminer et à prendre le pouvoir – du moins pour environ dix ans. Il nous faut empêcher cela, sans préjuger des autres choses que nous pourrons faire ou ne pas faire.

— Très bien, fit Nicole en hochant la tête pensivement.

Cela lui semblait une bonne idée. Elle aurait de toute façon tenté d'éliminer les Karp sans le conseil de ces individus.

— Vous avez l'air de penser, dit Goltz, que vous n'avez pas besoin de nous pour diriger vos actions. Mais en fait nous sommes indispensables. Nous allons vous dire comment sauver votre vie, physiquement, littéralement, et ensuite votre fonction politique. Sans nous, vous êtes d'ores et déjà morte. Croyez-moi, je vous en prie ; nous avons utilisé l'équipement von Lessinger et nous savons.

— C'est que je ne peux pas me faire à l'idée que c'est vous, dit Nicole à Bertold Goltz.

— Mais cela a toujours été moi. Même si vous ne le saviez pas. Rien n'a changé, si ce n'est le détail minime que vous êtes maintenant au courant, Kate. Bon, voulez-vous rester en vie ? Voulez-vous recevoir des instructions de notre part ? Ou voulez-vous vous retrouver contre un mur pour être exécutée sur ordre de Wilder Pembroke et des Karp ?

Le ton était dur. Nicole répondit :

— Bien sûr que je coopérerai.

— Ça va. (Goltz hocha la tête et jeta un regard circulaire sur ses collègues.) Le premier ordre que vous donnerez – par l'intermédiaire de Rudi Kalbfleisch, naturellement – sera la nationalisation des Karp u. Sohnen Werke dans tous les U.S.E.A. La totalité des propriétés de Karp appartient désormais au gouvernement des U.S.E.A. Informez les militaires de ceci : ils doivent s'emparer des diverses filiales de Karp ; cet objectif devra être réalisé par des unités armées équipées de matériel mobile lourd. Tout devra être terminé au plus vite, si possible avant ce soir.

— Très bien.

— Quelques généraux, trois ou quatre au moins, devront être envoyés aux usines principales de Karp à Berlin ; ils devront arrêter la famille Karp en personne. Que les Karp soient conduits jusqu'à la base militaire la plus proche, jugés par un tribunal militaire et exécutés immédiatement, avant la nuit également. Maintenant, Pembroke. Je crois qu'il vaudrait mieux qu'un commando d'assassins des Fils de Job se charge de lui ; nous tiendrons les militaires à l'écart de cette opération. (Le ton

de Goltz changea.) Pourquoi cette expression sur votre visage, Kate ?

— J'ai mal à la tête, répondit Nicole. Et ne m'appelez pas « Kate ». Tant que je suis au pouvoir, vous devriez continuer à m'appeler Nicole.

— Tout ceci vous angoisse, n'est-ce pas ?

— Oui. Je ne veux assassiner personne, même pas Pembroke et les Karp. Le Reichsmarschall m'a suffi – plus que suffi. Je n'ai pas assassiné les deux joueurs de cruches qui ont introduit dans la Maison Blanche le papoula qui devait me mordre, les deux créatures de Luke le Toqué. Je les ai laissés émigrer sur Mars.

— On ne peut pas tout régler de la sorte.

— Bien sûr que non, admit-elle.

Derrière Nicole, la porte de l'abri s'ouvrit. Elle se retourna s'attendant à voir Janet Raimer.

Wilder Pembroke et un groupe d'hommes de la P.N. se trouvaient sur le seuil, le pistolet à la main.

— Vous êtes en état d'arrestation, dit Pembroke. Tous.

Goltz sauta sur ses pieds et fouilla dans sa veste.

D'un seul coup de feu, Pembroke le tua. Goltz s'abattit en arrière en s'agrippant à son fauteuil ; celui-ci se renversa avec fracas et Goltz resta étendu sur le flanc derrière la grande table en chêne.

Personne d'autre ne bougea.

Pembroke s'adressa à Nicole :

— Montez ; vous allez passer à la télévision. Sur-le-champ. (Il agita un pistolet tremblant dans sa direction.) Dépêchez-vous ! L'émission commence dans dix minutes. (Il sortit avec difficulté de sa poche une feuille de papier pliée à maintes reprises.) Voilà ce que vous direz. (Il ajouta avec un sourire qui ressemblait presque à un tic nerveux :) C'est votre démission. Vous expliquerez que les deux nouvelles sont exactes, celle au sujet de der Alte et celle qui concerne votre imposture.

— En faveur de qui dois-je abdiquer ? demanda Nicole.

Sa voix paraissait grêle à ses propres oreilles, mais du moins n'était-elle pas suppliante. Elle s'en réjouit.

— En faveur d'un comité provisoire de police, répondit Pembroke. Qui supervisera les élections générales à venir et démissionnera ensuite, naturellement.

Les huit membres survivants du conseil, hébétés et passifs, allaient suivre Nicole.

— Non, leur dit Pembroke. Vous restez tous ici. (Son visage était pâle.) Avec ces policiers.

— Vous savez ce qu'il va faire, n'est-ce pas ? dit l'un des membres du conseil à l'adresse de Nicole. Il a donné des ordres pour que nous soyons tous exécutés.

Ses paroles étaient à peine audibles.

— Elle ne peut rien y changer, dit Pembroke en agitant une nouvelle fois l'arme en direction de Nicole.

— Nous l'avions prévu grâce à l'appareil von Lessinger, dit une femme du conseil à Nicole. Mais nous n'avons pu y croire. Bertold avait écarté la possibilité. Comme trop improbable. Nous pensions que de telles pratiques avaient définitivement disparu.

Nicole entra dans l'ascenseur en compagnie de Pembroke. Tous deux montèrent jusqu'au rez-de-chaussée.

— Ne les tuez pas, fit Nicole. Je vous en prie.

Pembroke examina sa montre.

— Ils sont déjà morts.

Les portes de l'ascenseur glissèrent ; l'ascenseur était arrêté.

— Allez directement à votre bureau, lui ordonna Pembroke. Vous ferez l'émission à partir de là. Il est intéressant, n'est-ce pas, que le conseil n'ait *pas* pris au sérieux la possibilité que je me débarrasse d'eux le premier. Ils étaient à ce point convaincus de leur puissance absolue qu'ils ont tenu pour acquis que j'irais droit à la mort comme un mouton. Je doute même qu'ils aient prévu ces derniers instants. Ils devaient certainement savoir qu'il existait des chances relativement importantes pour que je prenne le pouvoir, mais il est évident qu'ils n'avaient pas suivi le cours des événements ni découvert de façon précise comment je m'y prendrais.

— Je ne peux pas croire qu'ils se soient montrés aussi inconscients. En dépit de ce qu'ils ont dit et de ce que vous

venez d'ajouter. Avec à leur disposition l'équipement von Lessinger...

Il lui semblait tout simplement impossible que Bertold Goltz et les autres se soient laissé tuer ; logiquement, ils auraient dû se trouver hors d'atteinte.

— Ils avaient peur, dit Pembroke. Et les gens qui ont peur perdent leurs facultés intellectuelles.

Le bureau de Nicole était là.

Devant le seuil gisait une forme inerte. C'était Janet Raimer.

— Nous nous sommes trouvés forcés de la tuer, dit Pembroke. Ou plutôt – soyons honnêtes – j'avais une envie folle de la tuer. En fait, je n'y étais pas forcé. Se charger de Miss Raimer fut un exercice particulièrement agréable de ma liberté.

Il enjamba le corps de Janet et ouvrit la porte du bureau. À l'intérieur se trouvait Richard Kongrosian.

— *Il m'arrive quelque chose de terrible*, pleura-t-il dès qu'il les aperçut tous deux. Je ne peux plus séparer mon environnement de moi-même ; comprenez-vous ce que je ressens ? C'est atroce ! (Il s'avança à leur rencontre et ses membres tremblaient visiblement ; ses yeux roulaient sous l'effet d'une terreur abjecte, de la sueur apparaissait sur son cou, son front et ses mains.) Est-ce que vous comprenez ?

— Plus tard, lui dit Pembroke nerveusement. (Nicole remarqua de nouveau son tic, une grimace nerveuse involontaire. Pembroke s'adressa à elle :) D'abord, je veux que vous lisiez la note que je vous ai remise. Commencez tout de suite. (Il examina encore sa montre.) Les techniciens devraient déjà être là et avoir installé leurs caméras.

Kongrosian annonça :

— Je les ai renvoyés. Ils m'incommodaient. Regardez : vous voyez ce bureau ? J'en fais désormais partie et il fait partie de moi ! Observez bien et je vais vous montrer. (Il fixa le bureau avec une attention soutenue, la bouche crispée. Un vase de roses pâles posé sur le meuble s'éleva et flotta dans les airs en direction de Kongrosian. Sous leurs yeux, il pénétra à l'intérieur de sa poitrine et disparut.) Il est en moi, maintenant, balbutia-t-il. Je l'ai absorbé. *Le vase... est ma substance*. Et... (Il fit un geste vers le bureau.) Je suis le vase !

À l'endroit précis où s'était trouvé le récipient, Nicole aperçut, gagnant en densité, en masse et en couleur, un enchevêtrement compliqué de matières organiques, des tubes rouges luisants et ce qui paraissait être des portions de système endocrinien. Une section de l'anatomie interne de Kongrosian, comprit-elle. Peut-être, songea-t-elle, son pancréas et le réseau circulatoire qui l'irrigue. L'organe, quel qu'il fût, palpait régulièrement ; il était en vie et en pleine activité. Quel réseau complexe, pensa-t-elle ; elle ne pouvait en détacher les yeux, et même Wilder Pembroke le regardait fixement.

— *Je suis en train de me retourner comme un gant !* geignit Kongrosian. Bientôt, si le processus continue, il me va falloir envelopper l'univers entier et tout ce qu'il contient ; il n'y aura plus à l'extérieur de moi que mes organes internes... Alors, il est plus que probable que je mourrai !

— Écoutez, Kongrosian, fit Pembroke sur un ton hargneux. (Il pointa son pistolet en direction du pianiste psychokinéticien.) Pourquoi avez-vous renvoyé l'équipe de télévision ? J'en ai besoin dans ce bureau ; Nicole va s'adresser à la nation. Allez leur dire de revenir. (Il menaça Kongrosian de son arme.) Ou bien trouvez un employé de la Maison Blanche qui...

Il s'interrompit. Le pistolet avait quitté sa main.

— Aidez-moi ! hurla Kongrosian. Il *commence à se changer en moi et il faut que je prenne sa place !*

Le pistolet disparut à l'intérieur du corps de Kongrosian.

Dans la main de Pembroke apparut une masse rose et spongieuse de tissu pulmonaire ; il la lâcha instantanément et Kongrosian hurla aussitôt de douleur. Nicole ferma les yeux.

— Richard, marmonna-t-elle d'une voix rauque. Arrêtez. Contrôlez-vous.

— Oui, fit Kongrosian, et il pouffa d'un rire incontrôlable. Je me reprends, je me ramasse, je ramasse mes organes vitaux éparpillés sur le sol autour de moi ; peut-être arriverai-je à les réintroduire dans mes espaces internes.

Nicole ouvrit les yeux.

— Est-ce que vous pouvez me faire sortir d'ici ? Envoyez-moi loin d'ici, Richard. *Je vous en supplie.*

— Je ne peux pas respirer, dit Kongrosian d'une voix haletante. Pembroke avait une partie de mon système respiratoire et il l'a laissé tomber ; il n'en a pas pris soin : il m'a jeté sur le sol.

Il fit un geste en direction du policier... Paisiblement, le visage vide de toute couleur et des signes prometteurs qui dénotent la vie, Pembroke constata :

— Il vient d'arrêter quelque chose en moi. Un organe essentiel.

— C'est exact ! cria Kongrosian. J'ai coupé votre... mais je ne vous le dirai pas. (Il pointa un doigt malicieux en direction de Pembroke et l'agita.) Voilà ce que je vais vous dire : vous allez encore vivre, oh, disons quatre heures. (Il se mit à rire.) Qu'en dites-vous ?

— Est-ce que vous pouvez le remettre en marche ? parvint à dire Pembroke.

La douleur se peignait maintenant sur ses traits. Il souffrait.

— Si je le veux, fit Kongrosian. Mais je ne le veux pas parce que je n'en ai pas le temps. Il faut que je me récupère. (Il fronça les sourcils sous l'effet d'une intense concentration.) Je suis occupé à expulser tous les objets étrangers qui sont parvenus à pénétrer en moi, expliqua-t-il à Pembroke et à Nicole. Et je veux me retrouver ; je vais me *faire revenir* en moi-même. (Il fixa d'un air morose la masse spongieuse et rosâtre de tissus pulmonaires.) Tu es moi, lui dit-il. Tu fais partie de mon moi, pas du non-moi. Compris ?

— Je vous en prie, emmenez-moi loin d'ici, lui dit Nicole.

— D'accord, d'accord, fit Kongrosian d'une voix irritée. Où voulez-vous vous trouver ? Dans une tout autre ville ? Sur Mars ? Qui sait jusqu'où je peux vous envoyer ; moi je ne le sais pas. Comme l'a dit Pembroke, je n'ai pas encore appris à utiliser politiquement mes capacités, même au bout de toutes ces années. Mais *maintenant* je fais de l'action politique. (Il ricana de plaisir.) Et Berlin ? Je peux vous envoyer jusqu'à Berlin ; j'en suis sûr.

— N'importe où, fit Nicole.

— Je sais où je vais vous envoyer, s'exclama soudain Kongrosian. Je sais où vous serez en sécurité, Nicky.

Comprenez-moi : je *veux* que vous soyez en sécurité ; je crois en vous, je sais que vous existez. Peu importe ce que disent ces putains de machines. Je veux dire qu'elles mentent. *J'en suis certain.* Elles essaient d'ébranler ma confiance en vous ; elles se sont conjurées pour dire exactement la même chose. (Il ajouta en matière d'explication :) Je vous envoie chez moi à Jenner, en Californie. Vous pourrez rester avec ma femme et mon fils. Pembroke ne pourra pas vous y atteindre, parce qu'il sera déjà mort ; je viens d'arrêter en lui un autre organe et celui-ci – peu importe lequel – celui-ci est encore plus vital que le précédent. Il ne vivra pas plus de six minutes.

Nicole lança : « Richard, laissez-le... » Elle s'arrêta alors parce qu'ils avaient disparu. Kongrosian, Pembroke, son bureau de la Maison Blanche avaient perdu toute existence, et elle se trouvait dans une sombre forêt tropicale. Des gouttelettes glissaient sur les feuilles luisantes ; le sol était mou sous ses pieds, imprégné d'humidité. Elle n'entendait rien. La forêt saturée d'eau reposait dans le silence.

Elle était seule.

Elle se mit bientôt à marcher. Elle se sentait raide, âgée, et il lui fallait faire des efforts pour bouger ; elle avait l'impression de se fondre dans ce silence et cette pluie depuis un million d'années. C'était comme si elle attendait là depuis l'éternité.

Devant elle, à travers des plantes grimpantes et un bosquet touffu, elle aperçut la silhouette d'un bâtiment délabré construit en bois de séquoia, sans même une couche de peinture. Une maison. Elle se dirigea vers celle-ci, les bras croisés, frissonnant de froid.

En écartant la dernière branche, elle aperçut, garé devant la bâtisse, un auto-taxi à l'aspect archaïque. Au milieu de ce qui ressemblait à l'allée de la maison.

Elle ouvrit la porte de l'auto-taxi et dit :

— Emmenez-moi à la ville la plus proche.

Le mécanisme du taxi ne réagit pas. Il demeura inerte, comme s'il était moribond.

— Vous n'entendez pas ce que je vous dis ? fit-elle plus haut.

Une voix de femme lui parvint.

— Je suis désolée, mademoiselle. Ce taxi appartient aux gens de la compagnie d'enregistrement ; il ne réagit pas parce qu'il est encore à leur service.

— Oh ! fit Nicole (elle se redressa et referma la porte du taxi). Êtes-vous la femme de Richard Kongrosian ?

— Oui, c'est cela, répondit la femme en descendant l'escalier en bois de la maison. Qui êtes... (Elle cligna des yeux.) Vous êtes Nicole Thibodeaux.

— Je l'étais, fit Nicole. Puis-je entrer et avoir quelque chose de chaud à boire ? Je ne me sens pas très bien.

— Bien sûr. Je vous en prie. Êtes-vous venue pour voir Richard ? Il n'est pas ici ; aux dernières nouvelles, il se trouvait dans un hôpital neuropsychiatrique à San Francisco, Franklin-Aimes. Vous connaissez ?

— Je connais. Mais il n'y est plus, maintenant. Non, je ne le cherchais pas.

Elle suivit Mme Kongrosian vers le porche de la maison.

— Les gens de la compagnie d'enregistrement sont ici depuis trois jours. Ils enregistrent et ils enregistrent. Je commence à croire qu'ils ne partiront jamais. Ce sont de braves gens et j'apprécie leur compagnie ; ils passent la nuit ici. Ils étaient venus à l'origine pour enregistrer mon mari suivant un vieux contrat avec l'Art-Cor, mais, comme je vous l'ai déjà dit, il ne se trouve pas ici.

Elle tint la porte ouverte.

— Merci pour votre hospitalité, fit Nicole.

Elle découvrit que dans la maison régnait une chaleur sèche ; c'était un soulagement après le sinistre paysage extérieur. Il y avait du feu dans l'âtre et elle se dirigea vers celui-ci.

— Je viens d'entendre à la télévision des choses vraiment étranges et embrouillées, dit Mme Kongrosian. Quelque chose au sujet de der Alte et de vous ; je n'ai rien compris. On disait que... eh bien, que vous n'existez pas, je crois. Savez-vous de quoi je veux parler ?

— Je crains que non, répondit Nicole en se réchauffant.

— Je vais vous préparer du café. Ils — M. Flieger et les autres de l'E.M.E. — ne devraient pas tarder à être de retour. Pour le dîner. Est-ce que vous êtes seule ? Il n'y a personne avec vous ?

Elle semblait totalement abasourdie.

— Je suis toute seule, répondit Nicole. (Elle se demanda si Wilder Pembroke était déjà mort.) Elle l'espérait, pour sa propre sauvegarde. Votre mari, continua-t-elle, est un très brave homme. Je lui dois beaucoup. (La vie, en fait, se dit-elle.)

— Il vous apprécie également beaucoup.

— Est-ce que je peux rester ici ? demanda soudain Nicole.

— Bien sûr. Aussi longtemps que vous le désirerez.

— Merci.

Nicole se sentait un peu mieux. Peut-être que je ne repartirai jamais, songea-t-elle. Après tout, quelle raison aurais-je de rentrer ? Janet est morte, Bertold Goltz est mort, même le Reichsmarschall Goering est mort, et, bien sûr, Wilder Pembroke ; il doit être mort lui aussi, maintenant. Ainsi que tout le conseil du gouvernement, les silhouettes à demi cachées qui l'avaient suivie pas à pas. En supposant naturellement que les hommes de la P.N. aient obéi à leurs ordres, ce qu'ils avaient fait sans aucun doute.

Et, songea-t-elle, je ne peux plus gouverner ; les machines à journaux y ont veillé, à leur façon aveugle, efficiente et mécanique. Elles et les Karp. Aussi est-ce donc le tour des Karp ; ils auront le pouvoir pendant un certain temps. Jusqu'à ce qu'ils soient remplacés comme moi.

Je ne peux même pas aller sur Mars, pensa-t-elle. Du moins pas dans un des engins délabrés de Luke ; et c'est moi qui ai supprimé les jungles de Luke. Mais il existe des moyens légaux. Les grands vaisseaux commerciaux et les fusées du gouvernement. Des fusées très rapides qui appartiennent à l'armée ; peut-être pourrais-je embarquer dans l'une de celles-ci. Il me faudrait passer par l'intermédiaire de Der Alte, bien qu'il se trouve sur son lit de mort. Légalement, l'armée lui a prêté serment ; elle doit obéir à ses ordres.

— Votre café ? Vous sentez-vous bien ? Pouvez-vous le boire ?

Mme Kongrosian l'examinait avec une attention soutenue.

— Oui, répondit Nicole.

Elle suivit Mme Kongrosian dans la cuisine de la grande et vieille maison. Au-dehors, la pluie tombait maintenant très fort.

Nicole frissonna et s'efforça de ne pas la regarder couler sur les vitres. La pluie l'effrayait ; c'était comme un mauvais présage. Le rappel d'un destin funeste.

— De quoi avez-vous peur ? lui demanda soudain Mme Kongrosian avec intérêt.

— Je ne sais pas, confessa Nicole.

— J'ai déjà vu Richard dans cet état. Ce doit être le climat. Il est si lugubre et si monotone. D'après ses descriptions, je supposais que vous ne réagiriez pas comme ça. Il donnait toujours l'impression que vous étiez terriblement courageuse. Terriblement forte.

— Je suis désolée de vous décevoir.

Mme Kongrosian lui tapota le bras.

— Vous ne me décevez pas. Je vous aime beaucoup. Je suis sûre que c'est le climat qui vous abat.

— Peut-être bien.

Mais Nicole savait ce qu'il en était réellement. C'était autre chose que la pluie. Quelque chose d'autrement plus grave.

15

L'homme de la P.N., regard dur, âge moyen, professionnel jusqu'à la moelle, annonça à Maury Frauenzimmer et Chic Strikerock :

— Vous êtes tous deux en état d'arrestation. Venez avec moi.

— Tu vois ? fit Maury à Chic sur un ton accusateur. Je te l'avais dit ! Les salauds en ont après nous. On est les boucs émissaires par excellence. Les poires parfaites à l'échelon le plus bas ; les ultimes dindons de la farce.

En compagnie de Maury, Chic quitta le petit bureau encombré de Frauenzimmer et Associés, suivi immédiatement de leur persécuteur. Maury et lui se traînèrent tristement dans le silence le plus complet jusqu'à la voiture de police.

— Il y a deux ou trois heures, éclata soudain Maury, on avait tout. Maintenant, à cause de ton frère, voilà ce qui nous arrive. *Plus rien.*

Chic ne réagit pas. Il ne pouvait trouver de réponse.

— Je vais te faire passer un mauvais quart d'heure, Chic, lui dit Maury tandis que la voiture démarrait et se dirigeait vers l'Autobahn. Dieu me prête aide en cette tâche.

— On s'en tirera. On a déjà eu des ennuis. Ils sont toujours passés. D'une façon ou d'une autre.

— Si seulement tu avais émigré.

Oui, je voudrais bien l'avoir fait, songea Chic. En ce moment, où serions-nous, Richard Kongrosian et moi ? En plein espace, en route pour notre ferme de pionniers, en train de nous préparer à une vie chaste et nouvelle. Tandis que... Il se demanda où se trouvait Kongrosian, en ce moment. S'en était-il aussi mal tiré ? C'était très improbable.

— La prochaine fois que tu quitteras la compagnie... commença Maury.

— D'accord ! fit Chic méchamment. Oublions ça. Que peut-on y faire ?

Celui que j'aimerais coincer, c'est mon frère Vince, songea-t-il. Et après lui Anton et le vieux Félix Karp. Le policier assis à côté de lui dit tout d'un coup à celui qui conduisait :

— Hé, regarde, Sid. Un barrage.

La voiture de police ralentit. Chic regarda et aperçut à l'endroit où était installé le barrage un transport d'armes mobiles de l'armée. Sur le toit, une grosse mitrailleuse tenait bizarrement en joue les files de voitures et de roues arrêtées par la barricade établie sur les huit voies.

L'homme de la P.N. assis à côté de Chic sortit son pistolet. Le chauffeur fit de même.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Chic, son cœur battant la chamade.

Aucun des deux policiers ne répondit ; leur regard était rivé sur l'unité qui bloquait l'Autobahn d'une manière efficace, expérimentée. Les deux hommes étaient extrêmement tendus ; Chic le sentait.

Au moment où la voiture touchait presque celle qui la précédait, une réclame Theodorus Nitz se glissa par la fenêtre ouverte.

— Est-ce que le regard des gens semble traverser vos vêtements ? couina-t-elle, telle une chauve-souris, en se cachant sous le siège avant. En public, votre bragette a-t-elle l'air d'être déboutonnée et vous faut-il sans cesse baisser les yeux...

Elle se tut définitivement en recevant le coup de pistolet furieux du chauffeur.

— Bon sang ! je déteste ces trucs, lâcha-t-il avec dégoût.

Au bruit de la détonation, la voiture de police fut immédiatement encadrée par des soldats en alerte, le doigt sur la détente.

— Rangez votre artillerie ! aboya le sergent.

Les deux hommes de la P.N. déposèrent leurs armes à contrecœur. Un soldat ouvrit violemment la porte de la voiture ; les deux policiers descendirent, les bras levés.

— Sur qui tiriez-vous ? demanda le sergent. Sur nous ?

— Sur une réclame Nitz, dit un des policiers sur un ton mal assuré. Regardez dans la voiture, sous le siège ; on ne vous tirait pas dessus... je vous le jure !

— Il dit la vérité, finit par annoncer un soldat après avoir fouillé la voiture. Il y a une réclame de Theodorus Nitz détruite sous le siège.

Le sergent réfléchit et se décida finalement.

— Vous pouvez continuer. Mais laissez-nous vos armes. (Il ajouta :) Et vos prisonniers. Désormais vous recevrez vos ordres du G.Q.G. et non plus de la police.

Aussitôt les deux membres de la P.N. sautèrent dans leur voiture ; les portières se fermèrent en claquant, tandis qu'ils démarraient aussi vite que possible et passaient par une ouverture aménagée dans la barricade. Chic et Maury les regardèrent partir.

— Que se passe-t-il ? demanda Chic.

— Vous êtes libres, l'informa le sergent. Retournez chez vous et restez-y. Ne participez à rien de ce qui se passe dans les rues ; quoi qu'il puisse paraître arriver.

La section de soldats s'éloigna alors en laissant Chic et Maury seuls.

— C'est une révolte de l'armée, dit Maury, bouche bée.

— Ou de la police, fit Chic en réfléchissant rapidement. Il va falloir qu'on fasse de l'auto-stop jusqu'à la ville.

Il n'avait pas fait d'auto-stop depuis l'enfance ; cela lui paraissait étrange de recommencer maintenant, alors qu'il était adulte. C'était presque plaisant. Il se mit à remonter la file de voitures en levant le pouce. Le vent lui soufflait au visage ; il apportait une odeur de terre, d'eau et de grande ville. Il prit une inspiration profonde.

— Attends-moi ! hurla Maury en lui courant après.

Dans le ciel, au nord, un immense nuage gris en forme de champignon se forma d'un seul coup. Un grondement parcourut le sol, ébranlant Chic et le faisant sursauter. Il porta la main en visière devant ses yeux et tenta de mieux voir ; que s'était-il passé ? Une explosion, peut-être une petite bombe A tactique. Il sentit alors les relents de cendre et sut définitivement ce dont il s'agissait.

Un soldat qui avançait à grands pas les dépassa et lança par-dessus l'épaule :

— La filiale des Karp u. Sohnen Werke.

Il fit un sourire rapide à Chic et continua sa route.

Maury lâcha d'une voix douce :

— Ils l'ont fait sauter. L'armée a fait sauter Karp.

— J'en ai bien l'impression, dit Chic, éberlué.

Il tendit encore le pouce d'un air songeur, en quête d'une âme charitable. Au-dessus d'eux, des fusées de l'armée filaient à la poursuite d'un vaisseau de la P.N. ; Chic les observa jusqu'à ce qu'elles aient disparu.

« C'est une guerre ouverte », se dit-il, épouvanté.

— Je me demande s'ils vont aussi nous faire sauter, dit Maury. Je parle de l'usine, Frauenzimmer et Associés.

— On est trop petits.

— Ouais, je crois que tu as raison, dit Maury en hochant la tête, plein d'espoir.

« C'est pratique, d'être petit, à des moments pareils, pensa Chic. Plus on est petit, mieux ça vaut. Et si l'on disparaît, c'est parfait. »

Devant Maury et lui une voiture s'était arrêtée. Ils se dirigèrent vers elle.

À l'est, une autre masse en forme de champignon poussa jusqu'en plein ciel, et de nouveau le sol trembla. Ça devait être l'A.G. Chemie, décida Chic en montant dans le véhicule qui les attendait.

— Où allez-vous, les gars ? leur demanda le chauffeur, un petit bonhomme trapu aux cheveux roux.

— N'importe où et partout, m'sieur, fit Maury. Du moment que c'est loin de tous ces troubles.

— Je suis d'accord, fit le petit homme, et il relança la voiture. Oh, je suis bien d'accord.

C'était une vieille voiture démodée, mais elle faisait l'affaire. Chic Strikerock se carra dans son siège et se mit à l'aise sans se gêner. À côté de lui, Maury, manifestement soulagé, fit de même.

— Je crois qu'ils sont en train de faire un sort aux gros cartels, dit le rouquin en suivant lentement l'auto qui les précédait par l'ouverture de la barricade.

— Certainement, fit Maury.

— Il était temps, répondit le rouquin.

— Exact, dit Chic Strikerock. D'accord avec vous.

La voiture prit de la vitesse et s'élança.

*

* *

Dans le vieux bâtiment en bois rempli de poussière et d'échos, les bûch'rons allaient et venaient, bavardaient, buvaient du Coca et quelques-uns dansaient. C'était la danse qui intéressait Nat Flieger et il dirigea de ce côté son Ampek-Fa2.

— La danse, non, lui dit Jim Planck, le chant, oui. Attends qu'ils se remettent à chanter. S'il est possible de baptiser ainsi ces bruits.

— Les sons de leurs danses suivent un rythme, répliqua Nat. Je crois qu'on devrait s'intéresser à ça aussi.

— Techniquement, tu es le patron de cette aventure, admit Jim. Mais j'ai fait pas mal d'enregistrements dans ma vie et je peux te dire que ça, ça sera bon à être mis à la poubelle. Ça sera sur bande, d'accord, ou plutôt dans ton espèce de ver. Mais ça ne ressemblera à rien. À rien du tout.

Il fixa Nat sans remords.

« Mais je vais essayer quand même », se dit Nat.

— Comme ils sont voûtés, dit Molly, debout à côté de lui. Tous... et si petits. La plupart n'ont même pas ma taille.

— Ils ont perdu la partie, fit Jim avec un haussement d'épaules laconique. Tu te souviens ? C'était il y a deux cent mille ans ? Trois cent mille ? Enfin, il y a un bon bout de temps. Je doute qu'ils survivent bien longtemps, cette fois encore. Ils n'ont pas l'air en forme. Ils donnent l'impression de... porter un fardeau.

C'était ça, comprit Nat. Les bûch'rons – les Néanderthaliens – semblaient porter un handicap, celui de la survie, tâche impossible. Jim avait tout à fait raison ; ils

n'étaient tout simplement pas équipés pour cette tâche. Humbles, petits et bossus, avec leur air de s'excuser, traînant les pieds et marmonnant, ils menaient une vie frugale qui les poussait chaque instant un peu plus près de leur fin.

On ferait donc bien d'enregistrer tout ce qu'on peut, décida Nat. Parce qu'il n'y en aura probablement plus pour longtemps, si l'on doit en croire les apparences. *À moins que... Serait-il possible que je me trompe ?*

Un bûch'ron, un adulte vêtu d'une chemise écossaise et d'un pantalon de travail gris clair, se cogna à Nat et s'excusa dans un murmure inarticulé.

— Ce n'est rien, lui assura Nat. (Il ressentit alors le désir de mettre sa théorie à l'épreuve, d'essayer de remonter le moral à cette forme de vie en perte de vitesse, à ce régressé.) Laissez-moi vous offrir une bière, dit-il au bûch'ron. D'accord ?

Il savait qu'il existait une sorte de bar derrière le bâtiment, ce grand centre récréatif que les bûch'rons semblaient posséder collectivement.

Le bûch'ron le regarda timidement et murmura un « non merci ».

— Pourquoi ?

— 'c'que... (Le bûch'ron semblait incapable de soutenir le regard de Nat ; il considérait le sol, serrait et desserrait les poings en une contraction mécanique.) Je peux pas, parvint-il finalement à annoncer.

Cependant, il ne partit point. Il demeura debout devant Nat, les yeux toujours baissés, avec la même grimace sur le visage. Il était probablement effrayé, décida Nat. Embarrassé, paralysé de frayeur.

Jim Planck, d'une voix traînante, dit au bûch'ron :

— Hé, est-ce que tu peux chanter une bonne chanson de bûch'rons ? On t'enregistrera.

Il fit un clin d'œil à Nat.

— Laissez-le tranquille, lâcha Molly. Vous voyez bien qu'il ne peut pas chanter. Il ne peut rien faire : c'est évident.

Elle s'éloigna, visiblement en colère contre eux ; le bûch'ron la regarda partir, apathique, avec l'air penché distinctif de sa race ; ses yeux étaient sans expression.

Rien ne ferait-il jamais briller ce regard hébété ; Pourquoi les bûch'rons voulaient-ils survivre si la vie avait pour eux aussi peu de signification ? songea soudain Nat. Peut-être qu'ils attendent. Ils attendent quelque chose qui ne s'est pas encore manifesté mais qui – ils le savent, ou l'espèrent – se produira. Cela expliquerait leur comportement, leur... vacuité.

— Laisse-le tranquille, dit Nat à Jim Planck. Elle a raison.

Il posa la main sur l'épaule de Jim, mais l'expert en enregistrements s'écarta.

— Je crois qu'ils sont capables de bien plus qu'ils ne laissent paraître, fit-il. C'est presque comme s'ils marquaient un temps, évitaient de se dépenser. Ne faisaient aucun effort. Merde, ce que je voudrais les voir faire un petit effort.

— Moi aussi, dit Nat. Mais ce n'est pas nous qui allons pouvoir les y obliger.

Dans un coin éloigné de la salle, un poste de télévision hurlait avec constance et un certain nombre de bûch'rons, hommes et femmes, s'étaient aventurés de son côté pour s'arrêter, inertes, devant lui. Le poste de télévision était en train de diffuser une nouvelle importante.

Nat dirigea aussitôt son attention sur le bulletin d'information ; quelque chose s'était produit.

— Tu as entendu ce que dit le présentateur ? fit Jim dans son oreille. Mon dieu, une connerie à propos de guerre.

Tous deux se frayèrent un chemin à travers la foule de bûch'rons en direction du poste de télévision. Molly se trouvait déjà là, absorbée dans son écoute.

— C'est une révolution, dit-elle d'une voix atone à Nat, parlant à travers le tintamarre de sons qui s'échappait des haut-parleurs de l'appareil. Karp... (Son visage respirait l'incrédulité.) Les Karp et l'A.G. Chemie ont tenté de s'emparer du pouvoir avec l'aide de la Police Nationale.

L'écran de télévision montrait des ruines fumantes, virtuellement désintégrées, restes de bâtiments, installations industrielles de première grandeur qui avaient été pratiquement anéanties. Aux yeux de Nat, elles étaient impossibles à reconnaître.

— C'est la filiale de Karp à Detroit, parvint à glisser Molly. Les militaires l'ont détruite. Je te jure que c'est ce que vient de dire le présentateur.

Jim Planck étudiait l'écran, impassible, et il demanda :

— Qui est en train de gagner ?

— Personne encore, répondit Molly. Évidemment. Je ne sais pas. Écoutez et regardez ce qu'ils montrent. Ça vient de se produire, la situation commence tout juste à évoluer.

Les bûch'rons, à l'écoute, les yeux grands ouverts, s'étaient tus. Le phonographe qui émettait une musique d'ambiance au rythme de laquelle ils traînaient les pieds s'était également arrêté. Les bûch'rons, dans leur presque totalité, étaient maintenant agglutinés autour du poste de télévision, profondément attentifs aux scènes de combats se déroulant entre les forces armées des U.S.E.A. et les corps de la Police Nationale, appuyés par le système des cartels.

— ... en Californie, crachouillait le speaker, la Division Côte Ouest de la P.N. s'est rendue dans son intégralité à la VI^e armée menée par le général Hoheit. Néanmoins, au Nevada... (Le poste fit apparaître une scène de rue, à Reno ; une barricade de l'armée avait été installée à la hâte et des francs-tireurs de la police l'attaquaient en tirant des fenêtres des immeubles voisins.) En dernière analyse, continuait la voix, le fait que les forces armées possèdent un quasi-monopole sur les armes atomiques semblerait leur garantir la victoire. Mais, pour l'instant, on ne peut...

Le speaker continua à parler sur un ton excité tandis qu'à travers les U.S.E.A. les machines-reporters mécaniques allaient et venaient dans les zones de conflit afin de rassembler des informations.

— La lutte sera longue, dit soudain Jim Planck à Nat. (Il avait l'air malheureux et las.) Je crois qu'on a rudement de la chance d'être ici à l'écart, murmura-t-il comme pour lui-même. C'est le moment de passer inaperçu.

L'écran montrait maintenant un affrontement entre une patrouille de police et une section de l'armée ; toutes deux se tirèrent rapidement dessus en zigzaguant à la recherche d'un abri, les coups partant de leurs petites armes automatiques avec

des bruits de cordes à violon. Un soldat s'abattit la tête la première, puis ce fut le tour d'un homme de la P.N.

À côté de Nat Flieger, un bûch'ron absorbé par le spectacle poussa du coude celui qui se tenait à son côté. Les deux bûch'rons, deux hommes, se lancèrent un sourire. Un sourire de connivence. Nat le comprit en voyant l'expression de leur visage. Et voilà que tous les bûch'rons avaient les mêmes yeux, brillant d'une joie secrète.

« *Qu'est-ce qui se passe, ici ?* » se demanda-t-il.

À côté de lui, Jim Planck déclara doucement :

— Nat, mon dieu. *C'est ça qu'ils attendaient.*

C'est vrai, réalisa Nat avec un frisson de terreur. La vacuité, la sombre apathie : elles avaient disparu. Les bûch'rons étaient maintenant éveillés tandis qu'ils observaient le petit écran et écoutaient le présentateur excité. « Qu'est-ce que cela veut dire pour eux ? se demanda Nat en étudiant leur visage ému, impatient. C'est leur seconde chance. Voilà qui pourrait être pour eux une occasion.

« Nous sommes en train de nous détruire devant eux. Et... ça devrait leur faire une place où ils pourraient se glisser. De la place, ne plus être claquemurés dans cette enclave minuscule et lugubre, mais aller dans le monde. Partout. »

Les bûch'rons continuaient à regarder en se jetant des sourires complices. Et ils écoutaient.

La terreur de Nat s'accrût.

*

* *

Le petit bonhomme roux qui avait pris Maury et Chic annonça :

— C'est ici que je m'arrête, les gars. Il va falloir descendre.

Il ralentit et s'arrêta contre le trottoir. Ils étaient maintenant en ville, loin de l'Autobahn. De tous côtés, hommes et femmes s'enfuyaient, en proie à la panique, à la recherche d'un abri. Une voiture de police au pare-brise éclaté s'avancait prudemment, remplie d'hommes hérissés d'armes.

— Vous feriez bien de ne pas rester dehors, leur conseilla le rouquin.

Chic et Maury émergèrent précautionneusement du véhicule.

— Mon immeuble, l'Abraham-Lincoln, fit Chic. C'est tout près d'ici. On peut y aller à pied. Viens.

Il fit signe au gros Maury d'avancer et tous deux se joignirent à la foule en fuite des gens effrayés et désemparés. « Quelle pagaille, se dit Chic. Je me demande comment ça va finir. Je me demande si notre société, notre mode de vie, va y survivre. »

— J'ai envie de vomir, grogna Maury, haletant à côté de lui, le visage grisâtre sous l'effort. Je... n'ai pas l'habitude.

Ils atteignirent l'Abraham-Lincoln. Il était intact. À la porte, le sergent d'armes muni d'un pistolet se tenait à côté de Vince Strikerock, l'identifier ; Vince contrôlait tout le monde, chacun à son tour, et semblait très absorbé.

— Salut, Vince, fit Chic en arrivant devant lui avec Maury.

Son frère sursauta et leva la tête ; ils se considérèrent en silence. Vince finit par dire :

— Salut, Chic. Heureux de te revoir en vie.

— On peut entrer ?

— Bien sûr, fit Vince. (Il détourna alors le regard ; il fit un signe de tête au sergent d'armes et annonça à Chic :) Allez. Je suis rudement content que la P.N. ne soit pas parvenue à t'attraper.

Il ne jeta pas un seul regard à Maury Frauenzimmer ; il faisait comme si Maury n'était pas là.

— Et moi ? fit ce dernier.

D'une voix étranglée, Vince répondit :

— Vous... pouvez entrer aussi. En tant qu'invité particulier de Chic.

L'homme qui les suivait lâcha sur un ton hargneux et pressant :

— Hé, dépêchez-vous, s'il vous plaît ! On n'est pas en sécurité, là dehors.

Il poussa Chic. Chic et Maury se hâtèrent de pénétrer à l'intérieur de l'Abraham-Lincoln. Un instant plus tard, ils

s'élevaient grâce à un moyen de transport familier, un ascenseur. En direction de l'appartement de Chic.

— Je me demande ce qu'il en a tiré, fit Maury d'une voix songeuse. Je parle de ton frère.

— Rien, répondit simplement Chic. Karp a disparu. Lui et pas mal de gens sont sur la paille, maintenant.

Et Vince n'est pas le seul dans ce cas que je connaisse, se dit-il.

— Nous aussi, continua Maury. Nous ne sommes pas en meilleure posture. Naturellement, ça dépend sans doute en grande partie du vainqueur.

— Peu importe le vainqueur, dit Chic.

Du moins, d'après ce qu'il pouvait en juger. Les destructions, le grand désastre national seraient toujours là. C'était ce qu'il y avait de plus terrible dans une guerre civile ; quelle qu'en soit l'issue, elle était mauvaise. C'était une catastrophe. Et pour tout le monde.

Lorsqu'ils atteignirent l'appartement, ils découvrirent que la porte n'était pas fermée à clé. Chic l'ouvrit avec précaution, et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

Julie était là.

— Chic ! fit-elle en avançant vers lui d'un ou deux pas. (À côté d'elle se trouvaient deux grandes valises.) J'ai fait nos malles. J'ai pris des dispositions pour que nous émigrions. *J'ai les billets...* et ne me demande pas comment je m'y suis prise parce que je ne te le dirai jamais.

Son visage était pâle mais calme ; elle s'était habillée avec recherche et avait l'air exceptionnellement belle, pensa-t-il. Elle aperçut alors Maury.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle, la voix vacillante.

— Mon patron.

— Je n'ai que deux billets, dit-elle en hésitant.

— Ça ne fait rien, lui dit Maury. (Il lui lança un sourire radieux pour la rassurer.) Il faut que je reste sur Terre. Je dois présider à une entreprise commerciale de grande importance. (Il s'adressa à Chic :) Je crois qu'elle a eu une bonne idée. C'est donc la fille dont tu m'as parlé au téléphone. C'est la raison pour laquelle tu es arrivé en retard, ce matin-là. (Il appliqua une

claque généreuse dans le dos de Chic.) Bonne chance, mon vieux. Je crois que tu viens de prouver que tu es encore jeune... assez jeune, tout au moins. Je t'envie.

— Notre fusée s'en va dans quarante-cinq minutes, dit Julie ; je faisais des prières sans arrêt pour que tu arrives. J'ai essayé de te contacter à ton travail...

— La P.N. nous a arrêtés, lui dit Chic.

— L'armée contrôle l'astrodrome, continua Julie. Et elle surveille l'arrivée et le départ des vaisseaux spatiaux. Si on arrive jusqu'à l'astroport, on sera donc tranquilles. (Elle ajouta :) J'ai dépensé tout ton argent et tout le mien pour acheter ces billets ; ils étaient incroyablement chers. Maintenant que les jungles à ferraille ont disparu...

— Vous deux, vous feriez bien de partir, leur dit Maury. Je vais rester dans l'appartement, si ça ne vous fait rien. Ça a l'air d'être plutôt calme, après tout, par ici.

Il plaça son corps bouffi et las sur le sofa, parvint à croiser les jambes, et sortit un cigare Dutch Masters qu'il alluma.

— Peut-être que je te reverrai, un de ces jours, lui dit Chic avec maladresse.

Il ne savait pas comment procéder à la séparation, comment partir.

— Peut-être bien, grogna Maury. En tout cas, envoie-moi quelques lignes de Mars.

Il prit un magazine sur la petite table et le parcourut, d'un air absorbé.

— Qu'est-ce qu'on va faire pour vivre sur Mars ? demanda Chic à Julie. Prendre une ferme ? Est-ce que tu y as déjà pensé ?

— Une ferme. Acheter un bon morceau de terrain et se mettre à l'irriguer. J'ai des parents, là-bas. Ils nous aideront, au début.

Elle saisit une des valises ; Chic la lui prit et souleva alors l'autre.

— Au revoir, dit Maury sur un ton forcé, faussement détaché. Je vous souhaite bonne chance pour gratter ce sol rouge et poussiéreux.

— Bonne chance à toi aussi. Je me demande qui en aura le plus besoin, se demanda-t-il. Toi sur Terre ou nous sur Mars ?

— Peut-être que je vous enverrai deux ou trois sims pour vous tenir compagnie. Quand tout ça se sera calmé.

Il tira sur son cigare en les regardant partir.

*

* *

La musique bruyante avait maintenant repris et quelques bûch'rons bossus et prognathes s'étaient remis à exécuter leur danse traînante. Nat Flieger s'éloigna du poste de télévision.

— Je crois qu'on en a assez recueilli sur l'Ampek, dit-il à Molly. On peut retourner chez Kongrosian. On a enfin terminé.

— Peut-être en avons-nous terminé sur tous les plans, Nat, fit Molly. Tu sais, ce n'est pas parce qu'on a été l'espèce dominante pendant plusieurs dizaines de milliers d'années que l'on va...

— Je sais, répliqua Nat. J'ai vu aussi leur visage. (Il la ramena vers l'endroit où ils avaient laissé l'Ampek-Fa2. Jim Planck les suivit et tous trois se retrouvèrent à côté de l'appareil d'enregistrement portatif.) Eh bien ? demanda Nat. On repart ? C'est vraiment fini ?

— C'est fini, répondit Jim Planck en hochant la tête.

— Mais je crois qu'on devrait rester dans la région de Jenner jusqu'à la fin des combats, dit Molly. Ce ne serait pas sûr d'essayer de rejoindre Tijuana par la voie des airs, en ce moment. Si Beth Kongrosian veut bien que nous restions, nous resterons. Dans la maison.

— Très bien, acquiesça Nat. (Ils étaient tout à fait d'accord avec elle.)

Jim Planck lança soudain :

— Regardez. Il y a une femme qui se dirige vers nous. Pas une bûch'ron, mais une... vous savez : ce qu'on est, la même chose que nous. »

La femme, jeune, élancée, les cheveux coupés court, vêtue d'un pantalon de coton bleu, d'une chemisette blanche et portant des mocassins, se frayait un passage à travers les groupes de bûch'rons qui continuaient leur danse traînante. *Je la connais*, se dit Nat. Je l'ai vue un million de fois. Il la

connaissait et pourtant il ne la reconnaissait pas vraiment ; c'était terriblement étrange. Incroyable ce qu'elle est jolie, songea-t-il. D'une beauté presque grotesque, anormale. Combien de femmes ai-je connues qui étaient aussi attirantes ? Aucune. Aucune en ce monde n'est aussi séduisante, à part... À part Nicole Thibodeaux.

— Est-ce que vous êtes monsieur Flieger ? demanda-t-elle en s'approchant de lui, les yeux levés vers son visage.

Elle était très petite, découvrit-il. On ne s'en rendait pas compte dans les émissions. En fait, il avait toujours imaginé Nicole Thibodeaux comme une créature imposante et même menaçante ; il était déconcertant de la découvrir tout autre. Il ne pouvait analyser exactement cette sensation.

— Oui, répondit-il.

Nicole reprit :

— Richard Kongrosian m'a envoyée ici et je veux revenir chez moi. Est-ce que vous pouvez m'emmener en auto-taxi ?

— Bien sûr, acquiesça Nat. Tout ce que vous voulez.

Aucun des bûch'rons ne lui prêtait attention ; ils ne semblaient pas savoir qui elle était et ne s'en souciaient pas. Jim Planck et Molly, cependant, restaient béats d'incrédulité et de respect.

— Quand partirez-vous ? lui demanda Nicole.

— Eh bien, on allait rester. À cause des combats. Ça semblait plus sûr, ici.

— Non, insista encore Nicole. Il faut que vous repartiez ; il faut que vous jouiez votre rôle. Est-ce que vous voulez qu'ils gagnent ?

— Je ne sais même pas de qui vous voulez parler. Je ne saisis pas exactement la situation, ce qui est en jeu et qui combat qui. Est-ce que vous êtes au courant ? Peut-être pouvez-vous me renseigner.

« Mais j'en doute, pensa-t-il. Je doute que vous puissiez me rendre tout cela cohérent... à moi ou à quiconque. Parce que ce n'est pas cohérent, voilà tout. »

— Que vous faudrait-il pour me ramener ou du moins me faire sortir d'ici ?

Nat haussa les épaules et répondit :

— Rien. (Il venait soudain de se décider ; il voyait clair). Parce que je ne le ferai pas. Je suis désolé. On va attendre la fin des événements. Je ne sais pas comment Kongrosian est parvenu à vous amener ici, mais il a peut-être eu raison ; peut-être est-ce l'endroit le plus sûr, pour vous comme pour nous. Et pour un bon bout de temps.

Il fit à Nicole un sourire qu'elle ne lui rendit pas.

— Allez au diable, dit-elle.

Il continua de sourire.

— Je vous en prie. Aidez-moi. Vous alliez le faire ; il s'en est fallu de peu.

Jim Planck prit la parole, la voix enrouée :

— Peut-être est-il en train de vous aider, madame Thibodeaux. En agissant ainsi, en vous forçant à rester ici.

— Je crois aussi que Nat a raison, fit Molly. Je suis sûre que vous ne seriez pas en sécurité à la Maison Blanche, en ce moment.

Nicole les regarda tous trois avec fureur. Puis, résignée, elle soupira :

— Quel endroit où rester bloqué ! Au diable ce Richard Kongrosian, lui aussi ! Tout est de sa faute. Que sont ces créatures ?

Elle fit un geste en direction de la file de bûch'rons, adultes et enfants, qui traînaient les pieds de chaque côté de la grande salle poussiéreuse.

— Je ne suis pas sûr de le savoir, répondit Nat. Des parents à nous, pourrait-on dire. Notre progéniture, peut-être.

— Nos aïeux, le corrigea Jim Planck.

— Le temps en décidera.

Nicole alluma un cigarillo et déclara avec vigueur :

— Je ne les aime pas ; je me sentirai bien mieux quand je serai revenue à la maison. Ils me mettent abominablement mal à l'aise.

— C'est normal, fit Nat.

Il partageait sa réaction extrême. Autour d'eux, les bûch'rons dansaient sur leur rythme monotone sans prêter attention aux quatre êtres humains.

— Je crois pourtant, dit Jim Planck, songeur, qu'il va falloir nous habituer à eux.

FIN